

LA POLITIQUE N

DE

FERDINAND

LE CATHOLIQUE

ROY D'ESPAGNE

*Par Monsieur VARILLAS.*

TOME PREMIER.

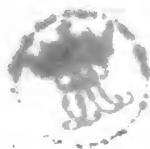


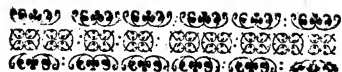
A AMSTERDAM

Chez HENRY DESBORDES, dans  
le Kalver-Straat, près le Dam.

---

M. DC. LXXXVIII.





LA POLITIQUE  
D'ESPAGNE  
O U  
DE FERDINAND

*Surnommé*

LE CATHOLIQUE.

LIVRE PREMIER.

*Le Roy Ferdinand appliqué à la conquête  
du Royaume de Naples.*

---

DISCOURS I.

*En quoy les premières conquêtes du Roi Ferdinand furent les dispositions de celle qu'il projettoit de faire dans l'Italie ; Combien le Royaume de Naples étoit un objet capable d'irriter son ambition ; Quelle étoit l'origine de sa prétention, que la Branche*

*I. Partie,*

*A*

*le-*

*légitime d'Arragon avoit sur la Bâtarde, & si les Historiens & les Politiques d'Espagne ou d'Italie, qui se sont mêlez d'examiner l'Expédition du Roi Charles VIII. ont dû recourir à des causes extraordinaires, pour rendre raison des deux fameuses Révolutions arrivées au Royaume de Naples, sous les derniers Rois de la Famille d'Arragon.*

Flor. dans  
la Préface  
du 2. Liv.

**C**OMME la République de Rome employa cinq cens ans à la seule Conquête d'Italie, & dans les deux cens qui suivirent acheva de dompter l'Europe, l'Afrique & l'Asie; de même la Monarchie d'Espagne, après avoir languï durant sept cens ans sous la tyrannie des Maures, n'en a pas été plutôt délivrée, qu'elle s'est accrue, en moins d'un demi Siècle, de cette vaste étendue de Provinces & de Royaumes qu'elle possède encore aujourd'hui dans l'autre monde. Et parce que j'ay résolu d'ajuster mon Ouvrage à l'ordre qu'elle a gardé dans ses progres, & de la suivre le plus exactement que je pourrai, dans les voyes différentes qu'elle a tenuës pour arriver à ce période, il est nécessaire de fixer d'abord le premier degré de son élévation, & de remarquer ici que ce fut au commencement de l'année 1501. que FERDINAND d'Arragon Roi d'Espagne, surnommé le Catholique, donna les premiers signes du dessein qu'il avoit conçu de la Monarchie universelle, & commença la fameuse querelle qui a causé tant de revolutions dans toute l'Europe, durant un siècle & demi, qui serviront d'étendue à cet Ouvrage. Ce démêlé subsiste encore, & n'est guere plus proche de sa fin que lors qu'il a commencé, malgré le plus  
in-



## Livre I. Discours I.

3

ingenieux usage des quatre seules choses, qui, dans le sentiment de Platon, peuvent innover dans le monde, savoir la fortune, la vertu, l'art & la malice; malgré les Royaumes conquis, les Papes & les Rois prisonniers, les Guerres Civiles fomentées, & les avantages remportez dans la négociation de dix-neuf Traitez.

Ce Prince, qui certainement a été le plus a-  
droit Politique de son tems, avoit mis dans sa  
Maison onze Royaumes d'Espagne, par son Ma-  
riage avec Izabelle Héritière de Castille, & s'é-  
roit rendu Maître du douzième, qui étoit celui  
de Grenade, aprez dix ans de guerre, par la  
valeur de *Gonçalo Fernandez de Cordoue*, qui fut  
appelé depuis le *Grand Capitaine*. Le mal-entendu  
de Charles VIII. ou plutôt la corruption d'un de  
ses Ministres, luy avoit acquis le Comté de Rouf-  
cillon, dont la situation, qui est à la racine des  
Monts Pyrennées, couvroit ses États contre l'ir-  
ruption des François, & luy fournissoit l'occa-  
sion d'entreprendre, quand il lui plairoit, sur la  
leur; & l'heureuse témérité de *Christophe Co-  
lomb* venoit d'exposer à son avidité la dépouil-  
le du nouveau monde, & l'abondance des ri-  
chesses qui n'étoient pas même connues de ceux  
qui les possédoient. Que s'il avoit été assez mal-  
heureux pour ne pouvoir élever d'Enfans mâles,  
il avoit eu du moins deux Filles, dont l'aînée  
étoit mariée en Portugal, suivant la coutume,  
la cadette avoit épousé l'Archiduc Philippe, le-  
quel outre les dix-sept Provinces du Pais-bas,  
& la Comté de Bourgogne, qu'il avoit recueillie  
du côté de sa Mère, devoit encore être hé-  
ritier de tout le Patrimoine de la Maison d'Au-  
triche, après la mort de l'Empereur Maximilien I.  
son Père. Il avoit si parfaitement ajusté la for-  
me de son Gouvernement aux humeurs discor-  
dantes des Castillans & des Arragonois, qu'il

Briando  
d'Afortit  
dans ses  
remar-  
ques.

Paul Jove  
dans le I.  
livre de la  
vie du  
GrandCa-  
pitaine.

Mariana  
dans la vie  
de Ferdin-  
d.

avoit assoupi les vieilles querelles de ces deux Peuples , & la profonde paix dont il avoit fait jouir les uns & les autres , avoit porté sa réputation dans un point qui sembloit ne pouvoir être plus élevé. Enfin il avoit surpassé l'attente de toute l'Europe ; mais il n'avoit pas satisfait ses propres desirs , & son ambition qui s'étoit accrûe par la facilité de tant d'acquisitions & de conquêtes , qu'il avoit auparavant couvertes du prétexte de Religion , commença de le tourmenter avec tant de rigueur , que lors qu'il ne fut plus en état de la déguiser , elle lui fit jetter les yeux hors d'Espagne , aussi-tôt qu'il n'y eut plus de Maures à dompter. Et comme toutes les choses qui sont extrêmes dans la Morale , ont coutume d'affermir le sentiment ; ou plutôt comme la prospérité & l'adversité ne manquent jamais de faire soulever , chacune en sa manière , les passions intérieures que le tems sembloit avoir calmées , ni de redoubler leur violence à proportion du plus grand ou du moindre intervalle durant lequel elles avoient languï : De même la jalousie qu'il y avoit eu de tout tems entre les Maisons d'Arragon & de Naples , quoi qu'elles fussent deux Branches d'une même Tige , étant irritée au lieu de diminuer par la longueur du tems qu'elle avoit duré , & les raisons qui avoient obligé Ferdinand à la tenir secrète venant à cesser , par la confiance que ses victoires luy donnoient , il ne chercha plus que l'occasion de la faire éclatter , & la confusion qui regnoit alors dans les Affaires d'Italie , la luy présenta beaucoup plus aisée , qu'il ne l'eût osé désirer.

Alphonse Roy d'Arragon & de Sicile avoit été adopté par Jeanne d'Aragon I. de ce nom Reine de Naples , elle l'avoit défendu , par cette belle considération , au dedans du Royaume contre la rébellion

## Livre I. Discours I. 5.

deses sujets , que l'impudicité de sa vie avoit fait soulever , & au dehois contre le Pape *Martin V.* qui avoit l'investiture du Royaume de Naples, comme étant un fief de l'Eglise , & contre *Louis III. Duc d'Anjou*, qui d'ailleurs y avoit le principal droit, soit à cause qu'il étoit desormais le seul maître de la Maison Royale, soit qu'on eût égard au Testament de *Jeanne I.* qui avoit adopté *Louis I. Duc d'Anjou* son Ayeul , au préjudice duquel *Charles Comte de Duras* de la même Maison & grand Pere de *Jeanne II.* avoit usurpé la Couronne.

Mais comme l'adoption d'*Alphonse* n'avoit point été purement gratuite , & qu'elle avoit été comme arrachée de *Jeanne II.* par la nécessité où se trouva cette Princeesse de chercher une protection capable de lui conserver le Sceptre, que le desordre de ses mœurs lui avoient presque arraché des mains , il fallût aussi que son fils adoptif tirât de ses Royaumes héréditaires , & particulièrement de celui d'*Arragon*, des sommes d'argent & des Troupes capables de la rétablir & d'affermir son Trône.

Les *Arragonnois* qui ne donnoient point à leur Roi plus d'autorité que ceux de *Lacedemone* en avoient dans *Sparte*, sembloient n'avoir accordé les subventions qu'on leur demandoit, qu'à dessein qu'elles fussent employées à l'agrandissement de leur Couronne, & la manière de raisonner que le sens commun inspire à tous les hommes, faisoit presumer qu'ils avoient entendu que les plus précieux de leur bien & de leur sang qu'ils fournissoient au Souverain, se convertit en des usages solides, qui pussent augmenter ou leur réputation ou leur repos.

Ces contributions volontaires avoient donné lieu au Roy *Alphonse* de lever une puissante armée, avec laquelle il étoit entré au Royaume de Naples, & avoit maintenu la Reine contre autant d'ennemis qu'il y avoit de témoins de ses déréglemens; mais

soit que cette Princesse eût ajoûté l'inconstance & l'ingratitude à ses autres vices, soit que les Ministres auxquels elle avoit confié le Gouvernement de ses Etats, après leur avoir prostitué son Corps, eussent conçu de l'ombrage de la vertu & de la bonne fortune d'Alphonse, ils travaillèrent avec tant d'artifice & de succès à le broüiller avec la Reine, qu'elle cassa l'adoption qu'elle avoit faite; & passant d'une extrémité à l'autre, en fit une nouvelle en faveur du même Louis III. Duc d'Anjou, pour faire la Guerre à Alphonse. La Nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée à Louis d'Anjou, qu'il marcha droit à Naples avec une Armée Française, & chassa presque sans combattre Alphonse de tout le Royaume. La Reine se voyant paisible vécut durant plusieurs années en si bonne intelligence avec Louis d'Anjou, que ce fils adoptif venant à mourir, elle lui substitua son Frere aîné Comte de Provence; mais la mort qui la saisit à son tour ne lui ayant pas donné le loisir d'installer ce *René*, ni de le faire agréer à ses peuples, la faction qu'Alphonse avoit conservé dans l'Etat devint si puissante, après que les Princes de Tarente & de Sesse, & les Comtes de Fondites, de Laurette, de Colin & de Celio se furent déclarez pour lui, qu'il s'établit dans une Province du Royaume, d'où il s'inscrivit en faux contre le Testament de la Reine en faveur de René, & lui débaucha l'affection d'une partie de ses sujets. Cependant la France s'étant intéressée dans la querelle de René, la Guerre Civile & l'étrangere, s'allumerent tout ensemble de maniere au Royaume de Naples, & le consumerent durant un si long-tems, qu'Alphonse n'ayant pas dans son Epargne de quoi subvenir à l'immensité des frais qu'il falloit faire, fût à diverses fois obligé de recourir à ses Royaumes hereditaires, qui firent toujours des efforts extraordinaires, pour reparer le tort que la Fortune faisoit à  
ses

ses affaires, jusqu'à ce que René ne pouvant être assisté tôt secouru du côté de France, qui étoit alors occupée par la Guerre contre les Anglois, & déchirée par la division entre les deux Maisons Royales d'Orleans & de Bourgogne, & les Papes dont l'investiture apportoit beaucoup d'avantage à ce Prince, venant insensiblement à se relâcher du zèle qu'avoit témoigné Martin V. leur Predecesseur sous pretexte de s'accommoder au tems, jusques-là même que quelques-uns s'étant déclarez contre lui, le parti d'Alphonse prevalût enfin à celui de René, qui fut obligé de se retirer en Provence, où après avoir survécu non seulement à sa perte, mais encor à toute sa posterité, quoi qu'elle fût assez nombreuse, il resigna tous ses droits à Louis XI. Roy de France.

Alphonse demeura paisible Roi de Naples après la retraite de son competitor, & retint les peuples naturellement rangez dans leur devoir, par la commodité qu'il avoit de faire passer des troupes d'Arragon en Sicile, de Sicile dans le Royaume de Naples, d'où il n'y a que quatre lieues de trajet. Mais les incommodités qui l'assiégerent à l'entrée de sa vieillesse, l'ayant averti de mettre ordre à ses affaires, puis que son mariage avoit été stérile, & la passion qu'il avoit pour son Fils Naturel ayant surmonté celle qu'il devoit alors conserver seule dans son cœur pour son Frere legitime, au lieu de reconnoître l'obligation qu'il avoit à ses anciens sujets, ou de leur faire justice, en leur restituant, du moins dans les derniers actes de sa vie, ce qu'il avoit aquis à leurs dépens, il fit un Testament par lequel il laissa à la verité les Royaumes d'Arragon & de Sicile, & generalement tous les biens qu'il possédoit de la succession de son Pere, à Jean d'Arragon son Frere; mais il disposa du Royaume de Naples en faveur de Ferdinand son fils naturel Jeune Prince de grande esperance, comme d'un État qui ne

dependoit en aucune maniere de la Couronne d'Arragon, & qu'il tenoit en titre d'acquisition, ou par le droit de conquête. Cette playe, qui saignoit encore dans la maison d'Arragon, avoit été presque également ressentie & dissimulée par le Roy Jean; parce que la Noblesse de Naples, qui vouloit avoir un Roy particulier avoit élevé sur le Trône le bâtard Ferdinand, avec un si grand concours de volonte, & lui-même s'étoit maintenu depuis contre la faction d'Anjou avec tant de succès, durant un Regne de 35. années, qu'il n'y avoit pas en lieu de le choquer; outre que le Mariage du Prince d'Arragon fils unique du Roy Jean Heritier de Castille, avoit apporté dans la Maison d'Arragon tant d'affaires nouvelles à decider avec les Maures, qu'elle n'avoit pensé qu'à conserver la Sicile.

Ces deux raisons l'avoient obligé, non seulement à reconnoître la branche qui s'étoit établie à Naples en qualité de parente, mais encore à renouveler de tems en tems l'alliance avec elle, de maniere que le Roy Jean avoit donné sa Fille en Mariage au Roy de Naples, & depuis avoit encore obtenu dispense du Pape Alexandre VI. pour faire épouser à Ferdinand son petit fils une fille sortie de ce Mariage, laquelle par consequent étoit sa propre tante. On avoit encore eû soin de rendre à la même branche, toutes les demonstrations exterieures qui servent à persuader l'amitié dans la vie civile; & quoi que celle d'Arragon ne se pût empêcher de donner quelquefois à l'autre des sujets de soupçon, elle avoit néanmoins si parfaitement déguisé les fins qu'elle se proposoit, & leur avoit sçû donner toujours des couleurs si contraires à ses véritables intentions, que la branche de Naples, dont les Princes se piquoient d'une extraordinaire franchise, avoit aidé la première à se tromper, par l'imprudence naturelle dont Guichardin tacha de la

Jean Pon-  
tano dans  
le 1. Livre  
de l'Hist.  
de Naples.

Ant. de  
Palerme  
dans l'vie  
d'Alph.

la flétrir, ou par la nécessité, qui l'avoit obligé dans la suite du tems à rechercher l'assistance de celle d'Arragon. C'est ainsi que Ferdinand Roy d'Espagne avoit si adroitement prévu les desseins de Ferdinand Roi de Naples son beau Frere & son Cousin Germain, qu'il ne s'étoit point scandalisé du Traité que l'Espagne avoit fait avec Charles VIII. Roi de France, par lequel elle abandonnoit le Royaume de Naples à l'invasion de ce Jeune Conquerant, & s'engageoit à ne le secourir ni directement, ni indirectement parce que le Roi Catholique avoit fait entendre au Roi de Naples que son dessein n'avoit été que de recouvrer par artifice le Comté de Roussillon, qu'il n'avoit aucun droit d'attaquer à force ouverte, & que les Termes de l'accommodement qu'il avoit fait avec le Roi de France étoient énoncés de maniere, qu'il ne pouvoit empêcher l'Espagne de se mêler en tems & lieu des affaires de Naples, puis qu'il arriveroit infailliblement que l'inconstance des choses humaines, ou le Roi de France lui-même, feroit naître plus d'occasions qu'il n'en falloit pour la dispenser de l'accomplir.

Benedetti  
dans les  
Apos.  
d'Alph.

Bernard  
Sacræ  
de leur  
maison  
dans l'hist.  
de son  
tems.

Mais c'est une maxime morale, que l'excez des passions n'empêche pas toujours leur subordination, & que la moindre de celles qu'on nomme dominantes exerce aussi bien sur les facultez dont elle relève, comme sur celles qui lui sont inferieures, une espece d'autorité, qui pour être tyrannique n'en est pas moins veritable. De plus l'ambition est le mal le plus universel que la Politique reconnoisse, & cette science lui donne un caractere de divinité, qui sert à la separer du reste des vices, & qui consiste en ce qu'elle ne regne pas sur la raison, comme font toutes les autres par voye de violence; mais plutôt par voye de discipline, & qu'il est d'autant plus difficile de lui désobeir, quelle flate en commandant, & qu'elle attire l'en-

Aurel.  
dans sa  
discipline  
militaire.

tendement vers les objets qu'elle lui propose en lui communiquant des nouvelles lumières, & non pas en lui déroband une partie de celles qu'il avoit auparavant. Ainsi quelque différence conduite que le Roi Ferdinand d'Espagne, que je nommeray désormais *Catholique* affectât à l'égard des deux Rois de France & de Naples, & quelque sujet qu'il se presentât de le faire, dans les revolutions qui survinrent en si peu de tems dans l'Italie, il est certain qu'il supposa pour principe prochain de toutes ses actions, les Conquêtes ou les accommodemens du Royaume de Naples, & que sans examiner précisément la qualité des moyens qu'il employoit pour y parvenir, il les fit valoir à mesure qu'il les y trouva plus ou moins ajustez.

Cypriano  
manenti  
dans son  
diaire.

C'est sur ce fondement qu'aussi-tôt qu'il eut recueilli le bien prochain qui resulroit de la possession du Roussillon, pour des esperances qu'il avoit données à Charles VIII. Roi de France, & qu'il vit ce jeune Prince embarqué dans l'expédition de Naples, il depecha vers son Beau-frère un Agent secret pour l'encourager à se défendre, sur les assurances positives qu'il lui donna de le secourir de toutes ses forces. Il fit des offres à la Cour de Rome pour engager le Pape Alexandre VI. qui étoit né son sujet, à le protéger. Il remua le Consistoire par l'intérêt qu'il avoit de ne souffrir pas qu'un si beau Fief de l'Eglise; qu'étoit le Royaume de Naples, vint en des mains aussi puissantes qu'étoit le Roi de France, d'où il seroit presque impossible de le retirer, & changeant tout d'un coup les complimens enflés avec lesquels il avoit coutume d'exciter auparavant l'ambition de Charles en d'autres plus moderez lesquels certainement étoient hors de saison; il se mit à le conseiller, en amy de tourner plutôt ses armes contre l'ennemi commun de la Religion Chrétienne, que de les en-  
gager

Dans la  
vie neu-  
vellement  
imprimée  
du Duc de  
Valenti-  
nois.



gager plus avant à la ruine d'un Prince qu'il ne  
 pouvoit voir perir sans douleur , puis qu'après Pontano dans le  
 tout il étoit son parent & son allié. Ces paroles ne 3. Livre de  
 firent d'abord aucune impression sur l'esprit de la prud.  
 Charles , parce que l'opinion qu'il avoit encore de civile.  
 la probité du Roi Catholique les lui fit inter-  
 preter comme étant prévenu, ou d'un trans-  
 port de zèle ou d'un tendre ressentiment  
 que la nature excite souvent à l'aspect de la misere  
 de nos proches , & que la generosité ne condamne  
 jamais , quoi qu'elle soit la plus detachée de toutes  
 les vertus. Outre cela la Sainteté des Traitez étoit  
 encore reconnüe dans toute son étendue, & la fran-  
 chise avec laquelle ils étoient observez bannissoit  
 presque également & les precautions qu'on eût pû  
 chercher avant leur conclusion , & les soupçons Hierome  
 que l'un des partis auroit pû fonder sur la mauvaise Reitolli  
 loi de l'autre; mais les progres de Charles n'eurent dans le  
 pas plutôt commencé à faire du bruit dans l'Euro- supplement  
 pe que le Roi Catholique en conçût de l'ombrage. Jové.  
 Et comme il n'est rien de plus facile que de trou-  
 ver des pretextes de rupture à l'égard d'un Prince Gaspard  
 engagé dans une entreprise hors de son Erat, où il Bugosta  
 est impossible qu'il ne fasse des innovations suffi- dans les  
 santes à lui faire déclarer la Guerre par ses Voisins causes de la  
 auxquels son aggrandissement peut-être suspect ; bataille de  
 aussi ne demeura-il pas long-tems sans en avoir un Fornouë  
 qui fût plausible , & l'obscurité qu'il avoit affectée Machiavel  
 en deux articles du Traité qu'il avoit fait avec dans le 7.  
 Charles, en fournit l'occasion. Il avoit fait inserer l'Histoire  
 dans l'un cette clause , que ni lui ni la Reine Isa- de Flo-  
 belle sa Femme, ne seroient point obligez de l'ob- rence.  
 server , en cas qu'il fût prejudiciable au Saint Sie- Il est cou-  
 ge ; Et dans l'autre il avoit proposé cette condi- ché dans  
 tion , qu'il sçavoit bien ne pouvoir jamais être le 3. Vol.  
 éclaircie pour le fondement du Traité, sçavoir, qu'il des traitez  
 ne s'opposeroit point à Charles , pourvu qu'il fût entre la  
 constant que le Royaume de Naples lui appartient l'Espagne.

juridiquement, d'où vint que d'abord qu'une partie de l'armée Françoisé commandée par le Seigneur d'*Aubigny*, fût entrée dans la Romagne Province de l'Erat Ecclesiastique, & que la faction des Colonnes, ennemie d'Alexandre VI. suivant le Traité secret qu'elle avoit conclu avec le Roi Charles, eût surpris la Ville d'Ostie où il y avoit de l'Infanterie Espagnole en Garnison, le Roi Catholique prétendit incontinent qu'il étoit hors du traité avec la France sur ce que par les articles il lui étoit permis d'assister le Saint Siege, s'il en étoit requis pour la conservation de son Fief de Naples, & réserva pour un autre tems à faire valoir l'exception du second.

Il est vrai que le bonheur de Charles, qui fût d'abord plus grand sans comparaison que personne ne l'avoit espéré, & la rapidité avec laquelle il vainquit par tout sans combattre, & surmonta sans peine toutes les oppositions qu'on croyoit invincibles, suspendirent durant quelque tems les effets de la jalousie du Roi Catholique, & le reduisirent à penser seulement à la garde de la Sicile, où il envoya une armée qui n'arriva qu'après que ses parens eurent été chassés du Royaume de Naples. Mais la prospérité des armes Françoises étonna ceux la même qui les avoient introduites dans l'Italie, & *Ludovic Sforce* Duc de Milan qui en avoit été le principal instrument, pour maintenir contre les Arragonnois & contre la Republique de Florence la domination qu'il avoit usurpée, commença de quitter sa terreur panique, après avoir vû le Roi de Naples incapable de se defendre lui-même, & la Republique de Florence obligée de recevoir le Roi Charles dans ses murs en qualité de triomphant, pour substituer en sa place un plus digne sujet de defense, qui resuetoit du peril prochain de la servitude dont tous les Princes d'Italie & lui par conséquent étoient menacés. Les Venitiens vin-

rent

rent à se repentir de la neutralité qu'ils avoient trop religieusement observée, & jugeant des progrès du Roi Charles, non plus par les avis qu'il leur en avoit donnez par son Ambassadeur, mais par l'excez de sa Fortune, & par le soin qu'il avoit de laisser Garnison dans les places qu'il avoit prises sur les Florentins & sur le Pape, ce qui faisoit croire qu'il ne se contenteroit pas du Royaume de Naples.

*Maximilien* premier, qui n'étoit encore que Roi des Romains, se souvint de tant de différentes querelles qu'il avoit à décider avec la Couronne Francoise à cause des Pais-bas, & de tant de particularités avec Charles, qui n'ouïant de lui avoir renvoyé sa Fille qu'il s'étoit obligée d'épouser, lui avoit encore enlevé l'Heritiere de Bretagne que sa Majesté Imperiale avoit épousée par Procureur. Enfin le Pape voulut se vanger des Colonnes, rétablir sa reputation, recouvrer ses Places, & conserver le plus beau Fief de l'Eglise. Tous ces divers Souverains conspirans pour la même fin, & l'intérêt, qu'on peut nommer le seul élément de la politique, ayant modéré pour un tems les passions violentes qui les animoient à la ruïne des uns & des autres, le Roi d'Espagne crût qu'il étoit tems de mettre une digue au débordement des François, & après avoir jetté la semence d'une confédération entre tous ceux dont j'ay parlé & quelques autres de moindre consideration, il voulut rompre avec Cremone, & commanda à *Dom Antonio Fonseca*, qui residoit auprès de Charles en qualité d'Ambassadeur ordinaire, de lui déclarer que leurs Majestez Catholiques, pour ne pas manquer à l'un des plus importants devoirs de la Religion Chrétienne qui les engageoit à la defense du Saint Siege, se- roient contrains de prier à lui conserver le plus considerable de ses Fiefs.

Ce discours, qui se fit en forme d'avis, & qui

cer-

Pierre Mee dans la vie de ce Prince. C'est l'abregé des raisons qu'elle guent tous les hist. d'Italie de la décadence des affaires de Charles VIII. Paul Paruta dans le 2. Livre. le 3. Liv.

Dans l'Histoire de Venise.

certainement ne pouvoit passer que pour une menace, ne fût accompagné d'aucune autre des formalitez qui precedent la Guerre, & néanmoins Ferdinand & Izabelle, se rendirent incontinent membres de la Ligue qui fût conclüe à Venize le dernier Mars 1495. suivant la supputation du Cardinal Bembo pour deux fins qu'il est necessaire de remarquer ici, l'une publique & l'autre secrette. La publique, dont l'on fit part à tous les Princes de l'Europe; ne tendoit qu'à la detense des Etats des Confederez en cas qu'ils fussent atraquez, & reservoit à ceux qui ne l'avoient pas encore signée le lieu d'y pouvoir entrer, en contribuant à proportion de leur force. La secrette paroissoit bien plus outrée, & fût énoncée en des termes qui portoient expressément, que la Confederation n'étoit faite que pour chasser les François d'Italie, & que pour y parvenir avec moins de bruit, les Rois Catholiques donneroient à leur Cousin Ferdinand toutes les troupes qu'ils avoient envoyées dans la Sicile, & les entretiendroient à leurs dépens, jusqu'à ce qu'il eût recouvré le Royaume de Naples, que le Roi Charles lui avoit usurpé; que les Venitiens feroient avancer en même tems leur armée Navale vers les côtes de Calabre où les peuples étoient mal intentionnez pour la France, afin de fomentier leur mécontentement, & de leur donner lieu de se déclarer; que le Duc de Milan assiégeroit la Ville d'Ast, où le Duc d'Orleans étoit demeuré avec peu de Troupes, pour ôter le seul passage à Charles par lequel il pouvoit recevoir par terre du Secours de son Royaume hereditaire; & qu'on fourniroit au Roi Catholique & au Roi des Romains de quoi lever une puissante Armée, pour faire en même tems deux notables diversions en France, l'une du côté de Languedoc & l'autre par la Picardie.

Cette ligue étoit veritablement la plus grande qu'on

• Cet art. secret est couché dans l'Histoire de Jean Simonet.

qu'on eût vû depuis plusieurs siècles, & ne promettoit rien moins que d'exterminer tout d'un coup, ce qu'il y avoit de François en Italie. Mais il étoit intervenu tant de manquemens irréparables dans sa formation, & il y avoit si peu de rapport entre les parties qui la composoient à l'égard du tout, & si peu de correspondance entre les membres, qu'ou toutes les maximes étoient fausses qui servent de pierre de touche à la politique pour discerner la nature des Ligues, ou il y avoit sujet de presumer que l'Italie se détruiroit d'elle-même, comme il arrive infailliblement aux corps qui sont énormes, ou qu'elle se relâcheroit de manière à la première occasion qu'elle trouveroit, qu'il seroit aisé de l'affoiblir & peut-être encore de la rompre. Ce n'est donc pas à la valeur que témoignèrent les Princes d'Italie qu'il faut attribuer le succès de leur entreprise, puis que leurs plus célèbres Historiens avoient qu'elle fût surmontée par celle de leurs adversaires, ni à l'adresse qu'ils employèrent pour l'exécuter, puis qu'il est certain que comme il n'y eût jamais de plan plus irregulier que celui qu'ils en dressèrent, il n'y en eût aussi jamais de plus mal observé. Ce n'est pas non plus à la pure malice de la Fortune qu'il faut imputer la disgrâce de Charles VIII. ni à cet exemple bizarre qu'elle avoit autrefois donné de l'inconstance, en faisant changer six fois de face au Royaume de Macedoine durant la vie de Demetrius, & qu'elle avoit dessein de renouveler à Naples sur la fin du quinziesme siècle. C'est ici qu'il est nécessaire d'appliquer la pierre de touche de la Politique pour corriger le raisonnement des plumes intéressées, & d'élever les couleurs qu'elles ont employées pour excuser ou pour noircir la retraite de Charles, en me servant du même art avec lequel elles pensoient les avoir finement appliquez. C'est ici qu'il faut éviter de recourir d'abord au refuge

Leand. 10  
alb. ling.  
de Menic.  
Marco  
Guazzo.  
Guich. &  
Paulove.

Dans les  
hommes  
illustres de  
Plutarque

de

François  
Picolomi-  
ni dans sa  
morale, &  
le Marquis  
de Rour  
dans sa Po-  
litique.

de l'ignorance : Aristote appelle ainsi les voyes extraordinaires d'agir des causes supérieures, & de persuader avec quelques Auteurs qui se sont mélez d'allier la contemplation avec la politique, qu'une si étrange revolution n'arriva que pour vérifier la prédiction du Jacobin Savonarola. Les Jugemens hardis que nous faisons des choses ne sont pas toujours justes ; mais dans la liberté que tous les Ecrivains ont prise de produire les leurs dans la matière dont il s'agit, la bienveillance me permet de dire le mien. Les règles du vraisemblable que je suis par tout où je trouve de la diversité, m'obligent à rejeter tous les autres pour m'attacher à celui-ci, qu'il n'y eût rien de plus extraordinaire dans cette affaire, quoi qu'elle ait fait tant de bruit, qu'il y en a dans les moindres accidens de la vie humaine, & qu'il ne s'y passa point d'autre mystère, sinon que la Providence laissa simplement agir les causes secondes chacune en sa manière, & se mêla si peu de les terminer, que tous les deux partis firent les plus grandes fautes qu'il étoit possible, & que celui des deux qui en fit un plus grand nombre fut contraint de céder à l'autre. Je sçai bien que mon sentiment ne sera pas reçu d'abord ; mais il me semble que j'ai suffisamment de quoi le démontrer.

Charles VIII. Roi de France entreprit l'expédition de Naples contre l'avis de l'Amiral de Granville, & de tout ce qu'il y avoit de sages têtes dans son Conseil, & s'étoit laissé transporter un peu légèrement aux feux de sa jeunesse & aux persuasions de l'Evêque de Saint Malo & du Sénéchal de Beaucaire, ses deux favoris, que l'Histoire du tems soupçonnoit, ou d'avoir été corrompus par les présents de Ludovic Sforce, ou plus vraisemblablement attirés par l'espérance d'obtenir de leur-

leur maître la confiscation de tant de beaux Fiefs dont le Royaume de Naples abonde, & de porter le Pape à leur accorder la disposition des plus riches Benefices, en faveur de leur famille ou pour leurs amis. Toutes les raisons de la Politique, & toutes les circonstances qui méritent tant soit peu de considération dans la Morale, conspiraient à dissuader à ce Prince le voyage d'Italie; & certainement la conjoncture n'avoit jamais été si mauvaise, quoi qu'elle eût toujours été fatale à la Maison d'Anjou, qu'elle paroïssoit alors à tous ceux qui se donnoient la peine de l'examiner. Il s'agissoit d'entreprendre de gayeté de cœur une guerre étrangère, & de faire passer toutes les forces du Royaume dans un País fort éloigné, en un tems où la France étoit en guerre avec tous les voisins, & où le Roi des Romains ne respiroit que la vengeance de sa femme Anne de Bretagne enlevée.

L'Archiduc du País-Bas ne cherchoit que l'occasion de recouvrer les biens de la Maison de Bourgogne, dont Louis XI. pere de Charles s'étoit emparé. Le Roi d'Angleterre ne venoit se reconcilier avec Charles que parce que les efforts du Roi des Romains n'avoient pas répondu aux promesses par lesquelles il l'avoit engagé de mettre le siège devant Boulogne, & le Roi d'Espagne ne pensoit qu'aux moyens de rentrer dans le Comté de Roussillon. Il s'agissoit de hazarder toutes choses précisément sur la parole de Ludovic, c'est à dire, de celui des hommes qu'on accusoit le plus d'infidélité, & dont on se devoit défier, d'autant plus qu'il negligeoit les vieilles maximes de sa Maison, & qu'il rejettoit l'exemple de son pere, qui seul avoit renversé tous les progres de la Maison d'Anjou, quoi qu'il eût été sensiblement offensé par celle d'Arragon, qui n'avoit point d'égard au Conseil des autres Princes d'Italie, & qu'il renon-

çoit

Alexandre Benetti dans l'Hist. de Naples.

çoit à ses propres intérêts, pour assouvir un appetit de vengeance, après laquelle on prevoioit qu'il abandonneroit les François qu'il avoit engagez. Il s'agissoit de dépouiller un Roi qui avoit regné si long-tems paisible, qui étoit en reputation d'homme de Cabinet, & qui avoit accru son Empire par la confiscation des biens de ceux qui avoient été de la faction d'Anjou, qui montoient disoit-on, à des sommes immenses, & qui avoit un Fils qui passoit pour le plus hardi Capitaine de son tems. Si l'on prétendoit l'attaquer par mer, l'on trouveroit une armée navale à la conservation de ses côtes suffisante pour les garder, & même pour hazarder le combat, on rencontreroit des postes bien menés de sentinelles posées dans tous les lieux élevez, & ce qui étoit le plus important, on n'auroit point d'entrée dans le Royaume de ce côté là, ce qui n'auroit pas manqué à Jean Duc d'Anjou, qui y avoit été introduit par le Prince de Rossane. Si l'expédition se faisoit par terre, il y avoit encore à surmonter de plus invincibles obstacles dont les moindres étoient la difficulté de traverser toute la longueur de l'Italie, l'incommodité de loger tant de gens en pays ennemi sans desordre, les causes ou du moins les occasions legitimes de soupçon qu'on augmenteroit de jour en jour dans l'ame des petits Souverains, à mesure qu'on marcheroit sur ou proche de leurs terres, la multitude des gens de guerre qu'ils avoient dans tout le Royaume de Naples, la facilité de faire de nouvelles levées & l'expérience de leurs Chefs, & particulièrement du Prince de Tarente, qui se retrancheroit sur la frontière, & prendroit tous les avantages contre une Armée qui ne pourroit éviter deux notables accidens; sçavoir d'être extraordinairement fatiguée, & de se voir diminuée presque de la moitié.

Mais la conquête de Naples étoit dangereuse en elle-



elle-même , & contenoit des inconveniens que la seule prudence ne pouvoit détourner. On peut dire qu'elle fût encore plus mal concertée , & que les remèdes qu'on employa pour reparer ou pour prévenir les maux qu'elle attireroit infailliblement, étoient pires sans comparaison , & ne pouvoient être balancez par le bien qui resulteroit du succès , au cas qu'il arrivât. On choisit des moyens ruineux pour parvenir à une fin, qui sans cela n'auroit peut-être été que superflue , & l'on enveloppa la Personne sacrée du Roi, & la fortune de son Royaume , dans une querelle qui ne pouvoit être que funeste, puis qu'elle devoit l'être à ces deux égards. On fit des playes incurables à la France pour lui donner du lustre , & l'on retrancha des membres vivans & contigus au corps de l'Etat, pour en substituer d'autres en la place , qui étoient trop éloignez pour en recevoir l'influence & la vie. On ne demanda point d'autre sûreté à Ludovic Sforce que celle d'un Traité par lequel il promettoit de donner passage à l'Armée Françoisse par le Duché de Milan , de permettre au Roi Charles d'équiper autant de Vaisseaux qu'il lui plairoit à Genes , d'entretenir auprès de lui cinq cens hommes d'armes , & de lui prêter deux cens mille ducats, en échange de quoi le Roi s'obligeoit reciproquement à le maintenir envers & contre tous , & à lui donner la principauté de Tarente après la conquête de Naples.

Ce Traité, qui n'étoit qu'imaginaire des deux côtes, fût suivi de deux autres d'autant plus funestes qu'ils étoient effectifs ; l'on donna le Comté de Roussillon au Roi d'Espagne , pour faire avorter le pernicieux dessein qu'il machinoit contre le Royaume en l'absence du Roi. On apaisa le Roi des Romains & l'Archiduc son fils qui n'étoient pourtant pas en état de faire du bruit , en leur restituant le Comté d'Artois , & si le Roi d'Angleterre eût

eût fait davantage le difficile , il auroit obtenu quelque chose de plus qu'une pension annuelle.

Cependant comme les manquemens que je viens d'observer dans la conduite des deux favoris du Roi Charles , n'étoient rien en comparaison de ceux que commirent les ennemis , ce n'est pas merveille qu'il en ait remporté la victoire , puisque dans le cours ordinaire des choses , le succès devoit arriver à celui qui prevaloît à la campagne & dans le Cabinet.

Guichard  
din dans  
le I. Livre.

Ferdinand Roi de Naples n'eût pas si-tôt appris que la France armoit contre lui qu'il commença d'agir en homme qui avoit perdu le jugement , & soit que la force de l'imagination eût produit en lui un de ces effets occultes & surprenans , par lesquels elle suspend aussi bien les facultez de l'ame pour un tems ou pour toujours , qu'elle lie autant qu'il lui plaît les organes du corps ; ou soit que l'image de la mort que des incommoditez redoublées à l'âge de 70. ans lui figuroient à tous momens , ne pût compatir qu'avec de funestes idées ; il est certain qu'il se crût d'abord perdu sans ressource , & qu'il ne donna plus aucun signe ni de la prudence qu'il avoit témoignée en tant de rencontres , ni du raffinement en matière de politique , dont les Ecrivains de son tems l'avoient si fort loué. Il jugea que l'unique moyen d'éviter la tempête qui le menaçoit du côté de France , étoit de la conjurer. Il envoya Camille Pardoüe le plus fidèle & le plus adroit de ses Ministres à la Cour du Roi Charles, sous prétexte de mariage de la Fille de Frédéric avec son Fils, qui y étoit élevé avec le Roi d'Ecosse ; pour corrompre les favoris par de magnifiques presens , & mêmes pour faire des soumissions au Roi , s'il n'étoit pas possible de le fléchir par une autre voye. Il attendit avec inquietude le résultat de ces deux tentatives , & comme il s'aperçut que ni l'une ni l'autre n'avoient réussi , il s'aban-

Pontano  
Benedetti  
Collection  
d'Antoine de  
Palermo.

s'abandonna à une espèce de mélancolie, qui lui donnant lieu d'examiner les prédictions qu'il avoit ouyes en divers tems de la décadence de sa Maison, & se faisant apporter le Livre qu'on pretendoit avoir été tiré du sepulcre de S. Casau Evêque de Tarente où sa perte étoit distinctement écrite, il le reçut comme si ç'eût été la copie de l'Arrêt que la justice Divine avoit prononcé contre lui. Et enfin quoi que ce soit une foiblesse, que la Philosophie Stoïque reprochoit agréablement à la plupart des hommes, de presumer qu'on puisse pénétrer dans l'avenir, nonobstant cela nous recherchons avec superstition, lors que nous sommes dans l'adversité, ce que nous avons traité de ridicule dans la prospérité. Il supposa son propre malheur comme un principe incontestable, & se mit plutôt en peine de le hâter, que de l'éviter; ainsi languissant dans un appesantissement letargique, & voyant que les Officiers du Prince son Fils vers les autres Souverains d'Italie n'étoient pas mieux venus que les siens; que Ludovic Sforce s'engageoit en même tems dans quatre Traitez differents, sçavoir avec le Roi Charles, le Roi des Romains, la République de Venise, & lui-même, sous l'intention de n'en executer aucun; que les Venitiens n'avoient que des Conseils à lui donner, que les Florentins romproient mal-aisément à son occasion leur commerce avec la France, d'où ils tiroient leurs plus grandes richesses, & que le Pape menaçoit de le poursuivre comme ennemi, s'il ne lui remettoit le Cardinal S. Pierre aux liens, qui n'étoit pas pourtant à sa disposition, il fût enfin accablé d'un catarre causé par un débordement d'humeurs sur un corps consummé de vieillesse, & couché dans le cercueil au commencement de l'année

1494

Alphonse Duc de Calabre son fils succeda plutôt à son malheur qu'à sa Couronne, & ne demeura  
sur

v. le dernier disc.  
cours de Cassius  
dans la vie de Brutus chez Plutarque

Nedenetti  
en a pris  
un livre.

sur le Trône qu'autant de temps qu'il en falloit pour perdre la reputation qu'il avoit acquise avant que d'y monter , il s'imagina d'abord qu'il suffisoit d'intimider Ludovic Sforce pour l'empêcher de donner passage au Roi Charles dans l'Italie , & signala le commencement de sa conduite par deux célèbres manquemens ; l'un contre la Morale dont il s'étoit mêlé de donner des leçons , qui l'avertissoient que le desespoir avoit autant de force , & portoit aussi promptement, des esprits de la trempe de celui de Ludovic Sforce qui étoit naturellement timide , à des résolutions précipitées , que l'inconsidération , quand même elle faisoit le plus tyranniquement agir les plus téméraires ; & l'autre contre ce principe de Politique , que les Poètes mêmes n'ont pas ignoré , sçavoir qu'un Prince ne devoit témoigner que de la douceur à l'entrée de son regne. Ensuite au lieu de s'assurer de la ville de Gennes , comme il pouvoit facilement , en affoiblissant la Faction des Sforces qui prévaloit dans le Gouvernement , il consuma tant de tems à preparer la Flotte que son frere Frederic y devoit conduire , que Ludovic eût le tems d'y faire entrer le Bailly de Dijon avec deux mille François , & de gagner les plus puissantes familles de cette République, qui étoient celles des Fiesques & des Adornes. Il avoit envoyé Ferdinand son Fils avec une armée dans la Romagne , pour disputer le passage aux François , où ce jeune Prince avoit soutenu durant quelque mois sans désavantage , les efforts de la Brigade d'Aubigny que le Roi Charles y avoit envoyé. Mais l'imprudence de *Pierre de Medicis* qui s'alla témérairement engager dans l'armée Françoisise , & livra par un accord auquel il n'étoit pas réduit , les meilleures Forteresses de l'Etat de Florence , & la revolte de la Faction des Colonnes, qui s'étoit déclarée pour le Roi Charles, ayant levé tous les obstacles qu'il pouvoit rencon-

trer

trer dans les Terres de l'Eglise , en obligeant le Pape de s'accommoder au tems & de faire une espece de compromis avec les François , en exécution duquel sa Sainteté fût obligée de faire sortir de ses Etats le Prince de Naples , alors le Roi son Père entra dans une émotion d'esprit , qui dégénéra en un trouble Universel par les accidens que je vais décrire.

Les Provinces d'Aquila & de l'Abruzze citérieure , qui sont les deux plus importantes du Royaume de Naples , n'eurent pas plutôt senti les approches du Roi Charles qu'elles arborerent par tout les enseignes , & *Fabrice Colonne* fit soulever ailleurs des Places considérables où il avoit de l'intelligence. Les Napolitains même commencerent à donner des marques de leur haine contre leur Roi , par les plaintes qu'ils faisoient de son orgueil & de sa cruauté. Et venant à faire réflexion sur les violences du Regne précédent , & à se représenter tout d'un coup tant de Maisons illustres ruinées , tant de Fiefs confisqués , tant de Seigneurs emprisonnez en divers tems , tant de Barons exilés qui paroissoient à la tête de l'armée Française , & demandoient à revoir leur Patrie après tant d'années , un si pitoyable aspect mit la Ville Capitale en état de tout oser , & donna lieu à la Faction d'Anjou, qui n'étoit pas tout à fait éteinte, d'exciter un soulèvement qui fut d'abord presque Universel.

Le Roi Alphonse, qui certainement n'étoit pas même capable de suivre alors le conseil d'autrui , en prit un de lui-même que je nommerois étrange , si la bizarrerie de notre Siècle n'avoit produit au jour un événement presque semblable. Il n'eût plus d'égard ni à la réputation qu'il avoit acquise dans les guerres d'Italie , ni à l'opinion qu'il laisseroit , à l'exemple de *Galba* , d'avoir paru digne du Sceptre , s'il ne l'eût jamais possédé , ni à

En la  
personne  
du Duc  
Charles  
de Lo-  
raïne.

la

Ces 4.  
raisons  
sont alle-  
guées par  
le Cardi-  
nal Bem-  
bo & par  
Antoine  
Monaco.

la fidélité qu'il devoit à ses peuples , & qui le feroient passer pour un déserteur , s'il les abandonnoit dans un plus grand peril , ni à sa propre gloire qui lui représentoit la conjoncture présente , comme une matière d'exercer l'art le plus héroïque de la générosité. Il résolut de quitter la patrie & de résigner son Royaume au Prince Ferdinand son Fils. Le raisonnement qui le porta dans cette extrémité , consistoit en ce que d'un côté le droit des gens & sa condition l'assuroient de trouver un azile dans quelque Cour étrangere où il fit dessein de se retirer , & de l'autre , il esperoit que l'aversion de ses peuples pour lui cesseroit , aussitôt qu'ils ne le verroient plus sur le Trône, & qu'ils ralentiroient l'ardeur avec laquelle ils souhai-toient la domination Françoisse , si prévenant le cours de la nature , il substituoit en sa place , avant que de mourir , un jeune Successeur , qu'on avoit surnommé *l'amour & les délices d'Italie* , & qui venoit de donner une preuve extraordinaire de vertu , en ce que le Pape , qui le faisoit sortir des Etats de l'Eglise , lui ayant voulu moyener un passeport pour l'empêcher d'être chargé dans sa retraite , il l'avoit courageusement refusé.

Mais le malheureux Alphonse ne prenoit pas garde à la vieille maxime d'Aristote , que les remèdes extraordinaires exigeoient encore plus de proportion que les ordinaires , en ce que comme ils avoient besoin de plusieurs circonstances pour réussir , l'effet qui les devoit suivre ne pouvoit résulter que d'un concours plus uniforme de ses causes , & que la même action qui peut être n'auroit pas été tout à fait inutile ; si elle eût été faite hors la conjoncture du progrès des armes Françoises , & quelques mois auparavant , lors que le Roi n'avoit pas encore pénétré dans le centre de l'Italie , la même action , dis-je , n'étoit plus de saison en un tems où les Florentins & le Pape qui pou-  
voient

voient disputer le passage , avoient été contrains de l'accorder : Il ne remarquoit pas non plus, que les maux de la Politique avoient cela de commun avec les autres , qu'il y avoit un point fatal, au delà duquel ils devenoient incurables , & que la prudence humaine pouvoit bien quelquefois s'opposer aux révolutions qui n'étoient pas encore formées ; mais non pas arrêter leurs mouvemens , ni corriger leur malignité , lors qu'on apercevoit déjà les symptômes prochains de leur arrivée ; Cependant il exécuta le dessein qu'il avoit pris , sans le communiquer à personne , non pas même à son fils à qui il cedioit sa Couronne , & se retira, sans autre escorte que de quatre Galères subtiles, à Mazare Ville de Sicile , dont le Roi d'Espagne lui avoit donné le domaine , lors qu'il n'étoit que Duc de Calabre,

Aristote  
au Pre-  
mier livre  
de la Po-  
litique.

Le nouveau Roi se mit d'abord en posture de se défendre , & s'alla camper à Saint Germain, ville qui étoit proprement la Clef du Royaume de Naples , & de qui l'importance ne peut mieux être représentée que par sa situation. Elle avoit à dos le Royaume , à droite les montagnes , à gauche un marais , & à la tête la Rivière du Garillan ; mais les choses avoient déjà senti le mouvement qui les poussoit dans le précipice , & l'exemple d'Alphonse ; qu'on imputoit à lâcheté, joint au massacre que les François avoient fait dans la Ville de Saint Jean, qu'ils avoient forcée en un jour, quoi qu'on estimât qu'elle dût les arrêter plus de trois mois , avoit inspiré tant de frayeur à l'armée de Naples, que les principaux Officiers commencèrent à désespérer du salut du Royaume , & à penser aux voyes de s'accommoder avec les vainqueurs ; de manière que leur fidélité venant à diminuer à mesure qu'ils manquoient de courage , & les soldats craignans que la Faction Angevine ne les chargât par derrière , durant que les François les attaque-

roient de front ; ils n'eurent pas plutôt appris que le Maréchal de Taccé approchoit avec l'Avantgarde François, qu'ils fuirent vers Capoue , avec une précipitation qui ne leur permit pas d'enlever huit grosses pièces d'artillerie , qu'ils laisserent à l'ennemi. Ce fût là que Ferdinand se mit inutilement en peine de les rassurer, parce que la sédition s'étoit augmentée dans la Ville de Naples , & ses plus affidés lui ayant mandé que sa présence étoit absolument nécessaire pour la calmer , à peine fût-il sorti de Capoue que les gens de guerre saccagerent sa maison, & se débänderent ou prirent parti avec les François. Les Citoyens se voyant abandonnez prirent les armes , & sçachant que leur Roi , après avoir donné quelque ordre pour la sûreté de Naples , en étoit sorti le lendemain & retourneroit à Capoue , ils lui envoyèrent des Députés , pour le prier de ne passer pas outre , & pour lui déclarer la nécessité où la défection de son armée les réduisoit d'ouvrir les portes aux François. Ferdinand ne laissa pas de se présenter & de demander les larmes aux yeux la permission d'entrer ; mais cet abaissement ne servit qu'à redoubler la précaution des habitans , en augmentant leur terreur, & qu'à persuader ce jeune Prince, que les autres villes de son Royaume alloient suivre leur exemple. Cette erreur le porta dans le desespoir , & le fit rebrousser du côté de Naples , où il ne fut pas plutôt arrivé , que faisant assembler le peuple dans la grande place du Château neuf , il lui fit un discours dans lequel , après avoir pris le Ciel & la Terre à témoins de son innocence , & reconnu que Dieu punissoit en sa personne les crimes de son Ayeul & de son Père , par un de ses jugemens, qui pour être au dessus de la raison , n'en étoit pas moins à respecter , il le dispensa du serment de fidélité qu'il lui avoit prêté quelques jours auparavant , & lui conseilla de céder à la mauvaise

Leandre  
Alberti  
marque  
cette cit  
constan-  
ce.

for-



Fortune , & d'adoucir la fierté des François , par une prompte soumission , ensuite il monta sur Mer & se retira dans l'Isle d'Ischia , abandonnant , sans coup ferir , la plus belle partie de l'Italie à Charles.

Jusqu'ici la mauvaise conduite des Rois de Naples avoit donné l'avantage aux François , & justifie encor à présent la première partie de la proposition que j'ai avancée. Il est tems de tourner la medaille , & de faire voir au contraire que la fortune cessa de favoriser le Roi Charles , aussi-tôt que ses fautes devinrent plus grandes que celles de ses ennemis , & que la même cause lui ravit la Couronne de Naples , qui la lui avoit acquise. A peine fût il en possession d'une si riche conquête , qu'il négligea tous les moyens que la Politique lui suggeroit pour la conserver , & soit qu'il n'eût point alors auprès de soi des Ministres capables de lui donner les Conseils dont il avoit besoin , soit que la moderation , qui doit balancer les prosperitez extraordinaires , fut une vertu trop élevée , pour être en usage de tant de différentes personnes , qu'il avoit intéressées dans sa fortune , il abandonna la manière d'agir qu'il avoit suivie , & s'attacha justement à celle qu'il venoit d'éprouver avoir été fatale à ses ennemis. Il ne se mit point en peine de chasser les vaincus des Fortereses de Brinde & de Gallipoli ni de la Citadelle de Reggio , qui seules restoient dans le Royaume à réduire , & n'envoya point de gens de guerre dans les villes de Brindes & de Tarente , qui lui avoient envoyé demander garnison. Il refusa les offres que le Roi dépoüillé lui fit faire , par Dom Frederic son Oncle , de lui ceder ses droits & ses prétentions sur le Royaume de Naples & de devenir son sujet , pourvu qu'il lui laissât le Duché de Calabre , quoi que le genie de ce malheureux Prince , qui étoit grand observateur de son serment ,

C'est dans l'abregé des raisons qui chasserent les François de Naples.

rendit sa proposition fort plausible & qu'elle contraindrait tout ce qu'il falloit pour assurer aux François leur nouvelle Conquête, & pour mettre hors du hazard ce qu'ils ne tenoient que de lui seul. De plus, Charles ne se voulut point conformer à l'ancienne coutume qu'avoient les Rois de Naples, de donner à certains jours audience à leurs sujets, & renvoya la connoissance de tous les differens qui survenoient, entre les principales personnes de l'Etat, à ses Favoris, sans en faire jamais décider aucune en sa présence. Il établit des Magistrats & des Gouverneurs dont l'ignorance & l'avarice confondirent toutes choses, & ne donna point de récompense aux Barons qui s'étoient déclarés pour lui, sa chambre ne fut point ouverte aux honnêtes gens Napolitains, & l'on n'observa point, en donnant, accés auprès de lui, cette distinction de qualité & de mérite, pour laquelle il y avoit eû des Charges établies sous les Regnes précédens. On fit naître des obstacles à contre-tems, & l'on différa trop à restituer les biens de ceux qui les avoient perdus, pour avoir persisté dans la Faction d'Anjou, & l'on ôta sans sujet des Charges pour les donner à ceux qui offroient de plus considérables présens. On distribua presque tout le domaine Royal aux Seigneurs François, qui avoient suivi le Roi, & la conséquence de ce partage irrita d'autant plus les peuples, qu'ils se virent désormais réduits à faire toute la dépense de l'Etat, & de la Maison de leur Souverain. On traita les peuples qui s'étoient volontairement soumis, avec presque autant de rigueur que s'ils eussent été assujettis par le droit de l'espée; & les insolences que l'armée Françoisé fit dans les logemens, sans avoir égard si les Terres, où elles vivoient à discrétion, appartenoient à la Faction d'Aragon, ou à celle d'Anjou, acheva de la décrediter envers ceux que

le mépris qu'elle faisoit des Napolitains, n'avoit point encor alienez de son Parti.

Voilà l'abregé des raisons, entre lesquelles, ceux qui se sont mêlez d'écrire sur la matière que j'examine, choisissent celles qui leur agréent davantage, pour leur impûter la disgrâce du Roi Charles VIII. Mais il me semble qu'elles sont trop foibles, pour en tirer cette conclusion; & que quand même on avoüeroit qu'elles eussent concourû toutes en général, & produit l'effect qu'on leur attribüe, ce que personne n'a pourtant osé soutenir, le caractère de discernement que la Politique met entre les causes principales, & la disposition de chaque chose, & les moyens qu'elle donne de les connoître, m'obligeroient toujours de les réduire à ce dernier ordre; quand j'aurois dessein de suivre l'opinion commune, & de les enfermer dans le premier. Il faut donc rechercher ailleurs les veritables causes, qui chassèrent en si peu de tems les François d'Italie, en les tirant du même précipice qui les y avoit introduits, si l'on veut raisonner directement par la maxime des contraires, il en faut revenir à Ludovic Sforce, qui pour lors étoit du moins l'arbitre du mauvais destin de l'Italie, s'il ne l'étoit du bon, comme il se vançoit. Il faut confesser que le peu de soin qu'eût le Roi Charles de conserver celui à qui particulièrement il étoit redevable de sa conquête, fût la seule cause qui la lui fit perdre. J'ai remarqué ci-dessus que le peu de résistance que les François avoient trouvé dans le Royaume de Naples, procedoit du passage qu'on leur avoit accordé par le Duché de Milan, & de l'inconsidération avec laquelle Pierre de Médicis avoit mis pour un tems entre leurs mains les meilleures Places de la République de Florence, d'où il s'ensuivoit que l'unique, ou du moins le principal intétêt du Roi Charles, consistoit à maintenir l'intelligence qu'il avoit avec Ludovic Sforce,

Bernardin Collio  
dans les  
faits de ce  
Prince.

particulièrement depuis qu'il étoit devenu Duc de Milan, par la mort naturelle ou avancée de son neveu, & à conserver l'estime des Florentins s'il vouloit s'en tenir à la vieille maxime, qui lui conseilloit d'assurer la possession du Royaume de Naples par les mêmes voyes qu'il l'avoit pris. Le temperament qu'il falloit garder en cette rencontre n'étoit pas si facile qu'on se l'imaginoit, parce que d'une part, l'envie que Ludovic avoit de recouvrer les villes de Pierre Sainte & de Sezzane, qu'il pretendoit que les Florentins eussent usurpées sur les anciens Ducs de Milan, & qui l'avoient induit en partie à faire venir les François en Italie, s'étoit si fort accrûe par la facilité qu'avoit eû le Roi Charles de s'en emparer, qu'il avoit redoublé les instances qu'il faisoit à Sa Majesté Très-Chrétienne de les remettre entre ses mains; outre que le délai qu'on apportoit à le mettre en possession de la Principauté de Tarente, suivant le Traité qu'il avoit fait avec le Roi, lui donnoit lieu d'insister d'autant plus hardiment sur cette demande, qu'il ne présuinoit pas que le Roi pût se résoudre à le mécontenter absolument. D'autre côté, le Roi ne lui pouvoit remettre ses places, sans violer son serment, ni sans contrevenir au principal article du Traité; par lequel Pierre de Médicis & lui étoient convenus qu'elles seroient restituées de bonne foi à la République de Florence, ineontinent après la conquête de Naples. De manière, que dans l'impossibilité toute évidente qu'il y avoit de satisfaire en même tems à Ludovic & aux Florentins, il ne restoit que deux voyes à tenir au Roi, pour sortir de ce labyrinthe, la première, de donner aux deux prétendants de belles esperances, dont il feroit aisé de prolonger l'exécution, jusqu'à ce qu'il fût entièrement établi dans le Royaume de Naples, qu'il venoit d'acquérir. Et la seconde, au cas que cette invention ne réussit point, de

confi-

considérer sérieusement l'amitié de qui, des Florentins ou de Ludovic, étoit la plus importante au bien de ses affaires.

Néanmoins le Conseil de France ne suivit ni l'un ni l'autre de ces expédiens, & non seulement ne se mit pas en peine d'éviter les extrémités que j'ai remarquées; mais encore il sembla qu'il eût affecté de s'y précipiter, pour ainsi dire, de gaieté de cœur, auparavant même que les choses fussent en état d'être exécutées. On ne tint rien à Ludovic de ce qu'on lui avoit promis, & on ne lui fit pas même espérer ce qu'il souhaitoit avec tant d'avidité; le Roi Charles ne lui donna jamais de véritables marques de protection ni de confiance, & il échappa quel-quefois des termes licencieux aux Favoris, en l'appellant traître ou parricide, qui firent passer cet esprit ombrageux du mécontentement à la vengeance. Mais ce qu'il y eut de plus insupportable en cette conduite, ce fut que le rebut que l'on faisoit du Duc de Milan ne procédoit point de la résolution qu'on eût prise de conserver l'amitié de la République de Florence, & les François agirent en cette occasion avec aussi peu de temperament que s'ils eussent pû rompre impunément avec tous les Potentats d'Italie. Le Roi Charles ne voulut jamais entendre à restituer aux Florentins les Places qu'il leur tenoit, non pas même lors qu'il ne se vit plus en état de les conserver; & méprisa les offres qu'ils lui faisoient de lui prêter de l'argent pour son retour, & d'entretenir auprès de lui 300. hommes d'armes & 2000. fantassins, jusqu'à ce qu'il fût hors d'Italie. Il passa bien plus outre, il les offensa, en la seule manière qui les lui pouvoit rendre irréconciliables. Il se laissa fléchir aux païsans qui lui demandoient leur liberté, & sans considérer que ces peuples dépendoient de la République de Florence; & qu'il s'étoit engagé à ne rien innover sur

ses Terres à son préjudice ; il répondit aux supplians qu'il n'empêchoit pas qu'ils s'affranchissent. Ceux-ci le prirent incontinent au mot, & détruisirent en sa présence toutes les marques de leur sujettion avec tant d'excès, que le Roi se repentant trop tard de ce qu'il avoit dit, voulut du moins conserver les Magistrats que les Florentins y avoient mis; mais il corrigea la faute qu'il venoit de faire, par trois autres plus signalées. Il s'imagina de pouvoir diviser cette ville en trois dominations inferieures, sçavoir en délivrant ceux de Pise, en leur imposant néanmoins des Magistrats, qui prétendoient être leurs Seigneurs, & en se réservant la plus forte des deux Citadelles, ce qui jetta les Florentins dans un tel desespoir, qu'ils ne balancerent plus de traiter avec les Ennemis.

Ferdinand Roi d'Espagne, voyant que le mécontentement de deux si considérables Etats, achevoit de former la seule conjoncture, de laquelle on se pouvoit raisonnablement promettre de chasser les François d'Italie, en quoi consistoit la plus prochaine fin où il aspirait alors, ne manqua pas de la faire valoir autant que la prudence le permettoit, & les fit tous deux entrer dans la Ligue dont j'ai parlé ci-devant, en exécution de laquelle il fit passer les Troupes qu'il avoit en Sicile au secours de Ferdinand Roi de Naples, & lui fournit de l'argent pour fomenter les intelligences, que la haine des peuples contre les François lui acquirent presque en un moment, dans tout le Royaume.

Le Roi Charles n'en fût pas plutôt averti qu'il assembla son Conseil, où deux avis furent incontinent ouverts, l'un qui tendoit à le convaincre que sa présence étoit uniquement nécessaire pour conserver ses nouvelles Conquêtes, & qu'il devoit se résoudre, ou à les abandonner absolument, ou à les dé-

défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'autre plus modéré, qui tendoit seulement à lui persuader que le péril étoit trop grand, & la Majesté trop nécessaire en France, pour en être plus long-tems éloignée, qu'on pouvoit pourvoir à la sûreté du Royaume de Naples, en y laissant toutes les Troupes qui l'avoient conquis, sans hazarder le Roi, qui pouvoit s'embarquer & être conduit sûrement en Provence, avant que l'armée Navale des Arragonois fût en état de lui disputer le trajet. Ces deux avis étoient tout ensemble les plus glorieux & les plus utiles, & contenoient tout ce que la Ligue apprehendoit le plus; sçavoir, ou que la France ne se maintint dans la possession de Naples, ce qui n'étoit pas impossible avec tant de forces, ou du moins qu'elle y fit durer la guerre autant qu'il lui plairoit, ce qui lui étoit facile, en y faisant couler de tems en tems des rafraichissemens.

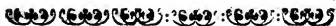
Le Roi ne sçachant à quoi se déterminer, & ne voulant choquer directement ni les uns ni les autres, en prit un troisième, qui sembloit tenir quelque chose des deux, & qui ne s'accordoit pas mal en apparence avec le temperament que les Italiens affectent par tout, quoi qu'au fond il fût impossible d'en choisir un pire, quand même il auroit abouti à céder volontairement tout ce qu'on tenoit dans l'Italie. Il fût donc arrêté que le Roi laisseroit son armée navale pour combattre celle des Arragonois, en cas qu'elle parût sur les côtes de Naples; & qu'il diviserait les forces terrestres en deux parties, dont il laisseroit l'une pour la défense du Royaume, & se feroit escorter par l'autre jusqu'à ce qu'il fût arrivé en France; d'où il s'ensuivit que les Troupes Françoises qui, devant cette division, n'étoient capables que d'un de ces deux effets, sçavoir, ou d'accompagner le Roi, ou de conserver Naples, devinrent, après qu'elle fût faite,

Il fût proposé par M. d'Aubigni.

C'étoit le sentiment du Chancelier de Beauveau.

absolument incapables de fournir à l'un & à l'autre, & que d'un côté les François n'agissant plus à la vûe de leur Maître, & les Napolitains ne redoutant plus son indignation, il se fit un si prompt changement dans le courage des uns & dans la foi des autres, que le Roi dépoüillé, Ferdinand mir en fuite l'armée navale François par sa seule présence, & recouvra son Royaume avec la même facilité qu'il l'avoit perdu. D'autre côté, le Roi Charles courut plus de risque dans la retraite qu'il n'en avoit à craindre en s'arrêtant à Naples, & fût tellement incommodé par l'armée de la Ligue qui prenoit toujours le devant, & qui lui retranchoit toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie, qu'enfin il eût péri entre les montagnes de l'Apennin & le torrent de Tare, si la valeur extraordinaire de ses gens, son courage invincible, le peu d'expérience de ses ennemis, ou plutôt la Providence, qui s'est particulièrement attachée à conserver la Monarchie Françoisé, ne l'eût tiré du mauvais pas où l'imprudence de ses Ministres l'avoit conduit, & n'eût surmonté tous les obstacles qui l'empêchoient de retourner en France, où il mourût d'apoplexie peu de tems après.





# DISCOURS SECOND.

*A quelles difficultez étoit exposé le dessein du Roi Catholique de réunir la Couronne de Naples & celles d'Arragon & de Sicile, dont elle avoit été détachée. Qu'il étoit également impossible à l'Espagne de la reconquerir par ses propres forces, & de la tirer des mains des François si elle y retomboit. Que le juste milieu de ces deux extrémités consistoit à la partager avec la France, & par quelle voye elle en scût faire naître l'envie au Roi Louis XII.*

**L**A retraite des François hors de l'Italie avoit bien satisfait indirectement l'ambition du Roi d'Espagne, en ce que le Royaume de Naples n'étoit plus au pouvoir d'une Puissance voisine & formidable, qui auroit pu s'y maintenir, malgré les prétentions d'Arragon; & renouveler quand elle auroit voulu les anciennes querelles de la maison d'Anjou pour la Couronne de Sicile; mais comme le Sceptre de Naples n'avoit point passé des mains du Roi de France dans les siennes, & avoit été fidèlement rendu à celui à qui il avoit été ravi; l'on reconnût bien-tôt que les motifs que Ferdinand le Catholique avoit eu d'assister son beau frère, dans ce recouvrement, venant à cesser avec la crainte qu'un tiers plus puissant ne le retint, & les mêmes raisons que j'ai ci-dessus alléguées, & qui servoient de prétexte à sa jalousie subsistant encore, il changea de conduite, ou plutôt il renouvela le vieux dessein qu'il avoit formé

de contester les droits, que son père avoit tacitement cedez.

Dans la transaction entre les deux Maisons de Naples & d'Aragon. Mais l'exécution n'en étoit pas si facile, qu'elle l'avoit été auparavant, & la maxime Politique, qui veut que les Puissances rétablies, comme étoient alors celles des Rois de Naples, deviennent plus considérables par les preuves qu'elles ont données de leur affermissement, après tant de secousses; lui en éloignoit la pensée. Davantage, la chaleur que les Princes d'Italie avoient témoignée à maintenir la branche Royale de Naples, par la seule réflexion qu'ils avoient faite sur les conséquences qui pouvoient résulter de l'agrandissement des François dans leur País, lui faisoient présumer qu'ils n'agiroient pas avec moins de viguerie ni de jalousie, quand il seroit question de la défendre contre lui; puisque le peu d'intervalle qu'il y avoit entre les États de Sicile & de Naples, leur devoit rendre son voisinage encore plus suspect que celui du Roi Charles, qui n'avoit pas comme lui quatre lieues de trajet par mer à faire; mais toute la largeur de l'Italie à traverser.

Ces deux inconveniens étoient suivis d'un troisième sans comparaison plus grand, & qui procedoit de ce que Louis XII. Roi de France & Successeur de Charles, étoit devenu Prince d'Italie, par la conquête du Duché de Milan, qu'il avoit ôté à Ludovic Sforce, pour venger la perfidie dont il l'accusoit envers son Prédécesseur, ou pour s'entrer dans un héritage que ce Roi pretendoit que le Père de Ludovic eût usurpé sur Valentine son ayeule, Fille de Galeaspe Duc de Milan, décédé sans héritier mâle; d'où il s'ensuivoit que le Roi de France étant devenu maître de la Lombardie & jouissant d'un Royaume, où l'abondance & la paix lui donnoient moyen de tout entreprendre, ne souffriroit jamais que l'Espagne acquît de nouveaux États.

Etats en Italie , tant parce qu'il n'en seroit plus l'arbitre , s'il permettoit qu'un autre aussi puissant que lui y mît le pied , qu'à cause des sujets de défiance qu'il avoit communs avec les autres Princes d'Italie , si les deux Couronnes de Sicile & de Naples venoient à se réunir sur une même tête.

Il falloit donc que le Roi Catholique suspendit le projet , qu'il méditoit depuis qu'il avoit achevé la réduction de Grenade , ou qu'il remediât aux trois inconveniens , qui le menaçoient infailliblement de mauvais succès. Il falloit , pour agir avec plus de raffinement , éviter le dernier , d'une manière qui rendit les deux autres inutiles , & faire contribuer à son avantage la seule chose qui le pouvoit vraisemblablement empêcher. Il falloit en un mot accabler tout d'un coup ses Cousins de Naples sous de telles ruïnes , qu'ils n'eussent ni le cœur ni le tems de s'en retirer , & tenir cependant les Princes d'Italie dans une telle crainte , qu'il ne leur restât tout au plus qu'un desir inefficace de les assister. Il falloit , ou lier le mains au Roi de France , pendant qu'il le dépouilleroit , ce qu'il savoit bien être impossible , tant par l'expérience que Charles VIII. en avoit faite à son égard , lors qu'il lui avoit remis la Comté de Roussillon , que par le nouveau sentiment d'honneur survenu depuis , qui ne vouloit pas que Louis XII. demeurât sans action , lors qu'on disputeroit un Royaume d'où son Prédecesseur avoit été chassé. Il falloit engager ce Prince par la plus forte considération de la Politique , qui est celle de l'intérêt dans la même entreprise. Il falloit enfin partager la Couronne de Naples avec les François , & se contenter d'une moitié de la dépouille , qui faisoit lors tout le sujet de sa convoitise , en attendant que le tems & son adresse lui fissent naître l'occasion de ravir l'autre à ses concurrens,

Ainsi

Ainsi le Roi de Naples , qui n'étoit pas encore remis de l'ébranlement qu'il avoit reçu , petdroit le jugement une seconde fois, à la veüe de deux puissans Rois conjurez contre lui , & resteroit dans ce fatal saisissement de tous ses organes intérieurs, & même des facultez exterieures , dont il y avoit eü déjà des exemples dans sa Famille. Ainsi la faction d'Anjou , qui duroit encore ; se souleveroit avec d'autant plus de vigueur, qu'elle ne recevroit plus d'opposition par une partie de celle d'Arragon , que Gonsalve avoit eü soin de gagner pour l'Espagne , durant qu'il assistoit le Roi de Naples contre les François , & les Bannis, qui étoient en plus grand nombre que jamais, reprendroient courage , à mesure qu'ils seroient plus fortement secondez. Ainsi le Pape ne seroit plus en état de faire valoir les exceptions de droit , qu'il avoit alleguées pour refuser au Roi Charles l'Investiture du Royaume de Naples , & des Princes d'Italie, qui pouvoient être à craindre, les plus puissans ne s'engageroient pas témérairement dans une querelle , où il n'y avoit qu'à perdre pour eux , & les moindres n'auroient pas les moyens de remuer seuls , quand ils auroient assez peu de conduite pour former une Ligue. Ainsi les passages étant ouverts de tous côtez & , personne n'osant se déclarer pour le Roi de Naples , le Roi de France l'attaquant avec une puissante armée par mer, pendant que l'Espagne descendroit avec une autre sur le côtes qui sont vis à vis de la Sicile, les Napolitains étant divisez en deux factions , & le Roi ne se trouvant appuyé d'aucune , les plus hardis de ses sujets étant peris dans l'expédition de Charles VIII. & les plus timides faisant scrupule de tenir plus long tems pour un Prince , qui n'étoit pas si tôt échapé d'un peril , qu'il tomboit dans un autre encore plus inévitable. Le Roi Catholique avoit raison de conclure, que tous les préjugez de la

Po-

Paul Jove  
dans le 2.  
liv. de  
sa vie.

Alexandre 6. en  
fit faire  
un livre  
partic.

Politique, en ce qui regardel'avenir, étoient faux, ou que la conjoncture présente suffisoit pour, ajouter à ses autres Couronnes la moitié de celle de Naples.

Voilà précisément ce qui le fit résoudre de conclure avec la France un Traité secret, par lequel les deux Rois entreprendroient à force & à frais communs la conquête de Naples, & pour éviter tous les différens qui pourroient survenir, diviseroient ce Royaume en deux parties égales, sçavoir la ville & les environs de Naples. Le pais de Labour & la Province de l'Abruzze pour un lot; & les Terres & Seigneuries comprises sous les mots anciens & généraux de la Pouille & de la Calabre, pour l'autre; de telle manière que le premier lot écheroit au Roi de France & le second au Roi d'Espagne, sans que ni l'un ni l'autre pussent être obligez après la conquête de venir à nouveau partage; que chacun des deux Rois seroit tenu de conquérir la portion, sans que l'autre le dût assister directement, & qu'il suffiroit qu'ils ne s'entre-fissent point d'ostacles, ou que l'un n'attentât point sur ce qui devoit appartenir à l'autre.

Mais l'Article le plus mystérieux & sur qui le Roi d'Espagne avoit insisté davantage, consistoit en ce que les deux fissent leurs préparatifs avec le moins de bruit qu'il seroit possible, & que celui de France qui avoit le plus de prétexte, ne découvriroit son dessein à aucun de ses Alliez, jusqu'à ce que l'armée qu'il envoyoit par terre fût arrivée à Rome, où les Ambassadeurs des deux Rois présenteroient au Pape leur Traité que leurs Maîtres auroient signé, & l'accompagneroient d'un écrit, par lequel on tâcheroit de persuader à tous les Princes de la Chrétienté, que cette Convention n'étoit faite que pour le bien universel de la Religion Catholique, en ce que le Royaume de Naples apportant à celui qui le posséderoit de justes prétentions sur la Couronne de Jerusalem, dont l'héritière

Il est tout au long dans le 5. vol. des traitez de la France & de l'Espagne.

C'est l'abrégé du traité qui est inséré dans le même lieu en suite du traité.

tiété étoit entrée dans la Maison de Naples, les deux Rois qui s'étoient unis pour l'acquiescer, auroient sujet de faire passer leurs armées dans la Palestine, pour delivrer les lieux Saints de la servitude des Infidèles; qu'ensuite ils présenteroient des Requêtes armées à sa Sainteté, pour obtenir l'Investiture de Naples en nouvelle forme; sçavoir de la partie qui devoit appartenir au Roi de France, non plus sous le titre de Royaume de Sicile, comme elle se donnoit auparavant; mais sous celui de Jerusalem & de Naples, & de celle qu'auroit le Roi d'Espagne, sous la qualité de Duc de Pouille & de Calabre.

Je ne m'étonne point que le Roi Catholique cherchât des prétextes, pour couvrir l'avidité qui le transportoit vers le bien d'autrui, parce qu'il y a long-tems que j'ai remarqué dans les fragmens de Theophraste, qu'il y avoit cette différence entre l'ambition & les autres irregularitez de la nature corrompue, que celles-ci ne se mettent plus en peine de se revestir des apparences de la vertu, lors qu'elles sont arrivées dans l'excez, au lieu que celle-là tâche de se déguiser à mesure qu'elle est plus énorme, à cause, peut-être, qu'elle est d'un genit tout à fait contraire, & que comme les autres empruntent leur vigueur de leur simplicité, elle tire toute la sienne du fard qu'elle déguise. Je ne m'étonne pas non plus qu'il employât tant de mauvaises raisons, dans l'écrit dont j'ai parlé, pour alterer en quelque manière la noirceur de son procédé, puisque c'est une foiblesse affectée à notre condition, de croire que ce que nous avons inventé, pour nous tromper nous même, ait le même effet pour surprendre les autres, comme ce fût la première marque d'égarement qu'on découvrit dans l'esprit d'Adam, quand il crut être suffisamment à couvert sous des scüilles, du reproche qu'il sçavoit bien que Dieu lui feroit de sa faure.

Mais

Saint Augustin  
dans le  
livre des  
meurs de  
l'Eglise,

Mais je m'étonne qu'il y ait eû des plus célèbres Ecrivains d'Espagne & d'Italie, qui ayent osé soutenir, après plus d'un siècle, la validité de ces raisons dans toute leur étendue; quoi que le Roi Catholique ne les eût alleguées que pour jeter de la poudre aux yeux, jusqu'à ce qu'il eût dépouillé son Cousin; & qu'ils ayent eû assez mauvaise opinion de la posterité, pour présumer de lui persuader ce qui n'avoit pas même convaincu les plus grossiers, en un tems où la credulité dominoit dans l'Europe; comme si la Religion Chrétienne eût eû plus d'intérêt que la branche légitime d'Arragon commandât à Naples que la bâtarde, ou si l'usurpation que les Infidelles ont faite de la Terre Sainte n'eût point été assez notoire pour justifier les armes de celui des Princes Chrétiens qui entreprendroit le premier de la recouvrer, sans qu'il fût besoin de recourir à des titres, qui étoient litigieux dans leur fonds, & peut-être falsifiez dans leur forme, & qui en effet étoient contestez par ceux qui avoient succédé à la Maison de Luzignan, en ce qui regardoit le Royaume de Chypre.

Paulove,  
les Corio-  
ne, Brissa  
& Millesca;

Machiavel  
dans le 2.  
liv. de  
l'histoire  
de Flo-  
rence.

Mr. Fuy  
dans les  
recher-  
ches.  
Cassan  
dans ses  
recher-  
ches.

Mais la principale considération sur laquelle ces Auteurs insistent davantage, & qui doit être examinée en ce lieu, est que le Roi d'Espagne avoit droit de dépouiller de ses Etats la branche de Naples, parce qu'elle avoit eû assez de lâcheté pour offrir à la France de devenir sa Tributaire. Comme si cette accusation n'étoit point au nombre de celles qu'on appelle de fait, & qui ne subsistent qu'autant qu'elles sont prouvées, ce que pourtant ils ne sçauroient faire; outre que le Roi de Naples nia toujours constamment d'avoir fait cette proposition aux François, & que le Roi d'Espagne, qui la lui reprochoit, n'allegua jamais la moindre circonstance, qui servit à faire soupçonner qu'elle fût tant soit peu vrai-semblable. Mais quand elle auroit été véritable, ce ne pouvoit être que

Guichar-  
din dans  
le , livre.

que dans la conjoncture que j'ai ci-dessus exprimée de l'année 1494. où le Roi Ferdinand , qui étoit le premier de la branche de Naples, accablé de la défiance & des terreurs que j'ai représentées, avoit envoyé son confident vers le Roi Charles VIII. pour commencer une négociation avec lui , qui n'avoit point été terminée , & qui pour avoir été ménagée avec un secret extraordinaire, donnoit lieu à tout le monde de l'interpréter chacun suivant sa passion.

Mais si le Roi d'Espagne avoit crû dès lors, que ce Ministre eût offert de la part de son Maître au Roi Charles , de relever de lui , pourquoi n'en témoignoit il pas du ressentiment sur l'heure , & pourquoi ne s'opposoit-il pas à la conclusion d'un Traité qui lui étoit préjudiciable , s'il étoit vrai qu'il eût des prétentions sur la Couronne qu'on parloit de rendre tributaire , & qui par conséquent ne pouvoit être valable sans sa participation ? Pourquoi ne se liguoit-il pas dès lors avec la France , comme il fit depuis pour en partager la conquête ? & pourquoi se contentoit-il du Comté de Roussillon , qui ne valoit pas la dixième partie de ce qu'il pouvoit légitimement prétendre ? Pourquoi ne traitoit-il pas d'ennemi le Roi qui venoit de commettre une si lâche action ? & pourquoi ne l'appelloit-il pas son Ambassadeur d'auprès de lui, comme il le pouvoit faire, suivant le droit des gens ? ou plutôt pourquoi tâchât il de le confirmer dans la résolution qu'il avoit prise de se défendre ? Pourquoi assista-t-il le Roi Alphonse son Fils de Conseil & d'argent ; & pourquoi moyena-t-il une Confédération entre les Princes d'Italie , l'Archiduc de Flandres, le Roi des Romains & l'Espagne, pour rétablir son petit Fils Ferdinand sur le Trône ? Pourquoi fit-il entrer une armée sous ses enseignes dans la Calabre , pour affermir la Couronne sur la tête de Frederic , qui avoit succédé à ces trois Princes morts en moins de trois ans ?

Et

Pascal  
dans trai-  
té de son  
Ambass.



Et de qui tenoit-il ce droit incommunicable de la Divinité, de visiter l'iniquité des Pères dans les Enfants, jusqu'à la trois & quatrième génération, & de punir une faute, laquelle, quand elle auroit été, ne pouvoit être que personnelle dans le quatrième regne, après celui sous lequel elle avoit été commise.

Mais quand je leur accorderois que Ferdinand eût été coupable du fait qu'ils lui imputent, & que son Successeur au quatrième degré en dût être puni. Cela se devoit-il faire par d'autres personnes que par celles qui y avoient intérêt, & n'appartenoit-il pas au Pape, privativement à tout autre, de s'en formaliser, puis qu'il s'agissoit de partager un droit de l'Eglise Romaine, qui de tout tems avoit été indivisible, & de rendre tributaire un Fief qui ne relevoit que de sa Sainteté ? Ne falloit-il pas attendre les Commissions, pour entrer à main armée dans le Royaume de Naples, & si le Pape négligeoit de réparer l'injure qu'on faisoit au Saint Siège, ou craignoit de plonger la Chrétienté dans un déluge de sang, en poussant cette affaire à bout, qui pouvoit désormais prétendre avoir lieu de la punir, que les peuples de Naples auxquels, contre toutes les maximes du droit des gens, on vouloit donner deux Seigneurs dominans, qui fussent indépendans l'un de l'autre, outre leur Roi particulier ? Que si les Napolitains faisoient changer de nature au dommage qu'on leur faisoit, en y consentant, comme ils auroient fait sans doute, par la seule marque qu'ils pouvoient donner de leur aveu, je veux dire par le silence. Qui de tous les hommes en pouvoit rechercher leur Roi sans injustice ; & qui de tous les hommes le pouvoit moins faire que le Roi Catholique ? Le Pape n'auroit-il pas choqué le second ordre de la charité Chrétienne, en faisant perir le Roi de Naples par la main de son plus proche parent, & n'eût-il pas

Baronius  
dans le  
dixième  
tome.

Saint  
Thomas  
dans la 22

pas tombé dans l'espece , & même dans le cas de la plus noire infidélité que l'Ecriture reconnoisse , qui est celle de la supplantation , que David , en la personne du Sauveur du Monde , reprochoit avec tant d'éloquence à Judas.

Voilà qu'elles sont les extrémités , où se réduisent ceux qui veulent excuser des choses qui ne le peuvent être , & qui n'ont pas assez d'ingenuité pour avouer , avec un célèbre Ecrivain d'Espagne , que cette action est véritablement une tache dans la vie de Ferdinand le Catholique , & que le moins severe nom qu'on lui puisse donner , est celui de l'ambition.

l'Evêque  
de Giron-  
ne dans  
l'abregé  
des ac-  
tions de  
Ferdin-  
and.

Quoi qu'il en soit , le Traité ne fut pas plutôt ratifié par les deux Rois , que celui de France , qui s'étoit toujours déclaré de vouloir recouvrer ce que son Prédecesseur avoit perdu , ne se mit point autrement en peine de cacher les préparatifs qu'il faisoit , & se contenta de couvrir une partie de la fin à laquelle ils étoient destinez , en faisant courir le bruit qu'il alloit à la conquête de Naples , de la même manière que le Roi Charles VIII. avoit procédé ; & de fait il envoya son Armée de terre dans la Lombardie , sous la conduite du Seigneur d'Aubigny , avec ordre de se diviser à la sortie du Duché de Milan en deux gros , dont l'un marcheroit par la Toscane , & l'autre par la Romagne ; pendant que celle de mer composée de trois Caragues de Genes , de seize Vaisseaux de Guerre , & de plusieurs autres Navires chargez de gens de guerre , partoit en même tems des côtes de Provence , sous la conduite du Commandeur de Ravestein.

Mais le Roi d'Espagne couvrit ses apprests d'une si fine dissimulation , que celui là même qui avoit le plus d'intérêt à les découvrir , fût le premier qui s'y laissa surprendre , en ce que le Roi de Naples Frederic , étant averti de l'entreprise de Louis XII. & voyant que Gonsalve Général des Espagnes as-  
sem-

sembloit aussi dans la Sicile une armée, qui s'augmentoit de jour en jour par le concours des nouvelles Troupes qu'on y faisoit passer de tous les Royaumes d'Espagne, s'imagina mal à propos que le dessein du Roi Catholique n'étoit plus de le secourir en cachette, comme il avoit assisté ses Prédécesseurs, à cause du Traité qu'il avoit fait avec Charles VIII. pour le recouvrement du Roussillon; mais de hazarder toutes les forces d'Espagne pour lui conserver la Couronne; de peur que le Roi de France n'ajoutât à la Conquête du Duché de Milan celle du Royaume de Naples. Sur ce fondement il redoubla la confiance qu'il avoit en la probité de Gonsalve, & renouvela l'intelligence qu'il entretenoit avec lui depuis les derniers troubles.

Gonsalve, qui n'étoit pas moins homme de Cabinet que de Campagne, & qui sçavoit le secret de son Maître, apporta de son côté toutes les dispositions nécessaires à le confirmer dans cette erreur, & sçût lui persuader, avec tant d'adresse, que l'armée qu'il commandoit, étoit destinée pour disputer aux François l'entrée du Royaume de Naples, que ce pauvre Prince réduisit toutes les levées des gens de guerre, qu'il faisoit pour se mettre sur la défensive, au nombre de 1300. chevaux & de 6000. fantassins, dans l'opinion qu'il eût que ce nombre de soldats étant joint à l'Armée Espagnolle, seroit plus que suffisant pour faire tête à l'Armée Françoisse. Et faisant venir son Fils aîné, qui étoit encor enfant, de Tarante où les Princes de Naples étoient élevez suivant la coutume, il attendit son malheur avec une préparation d'esprit, directement opposée à celle que j'ai remarqué dans ses Prédécesseurs.

Paul Jove  
dans le 1.  
livre de la  
vie de ce  
Général.

Cependant toute l'Italie étoit dans une merveilleuse suspension, & commençoit d'exercer le raffinement de la Politique, avec d'autant plus  
d'ap-

**Le Cardinal Bembo dans le commandement de l'histoire de Venise.** d'application , que les circonstances des choses répondoient moins à l'effect qu'elles en attendoient ; parce que d'un côté , l'Armée que le Roi de France envoyoit en Italie ne paroissoit pas assez forte , pour battre ni même pour soutenir les forces d'Espagne & de Naples , quand elles seroient unies , puisque tant s'en falloit que l'agresseur prevalût en nombre ou en la Discipline Militaire , comme il étoit nécessaire par les Loix de la Guerre , qu'il n'étoit pas même en état d'attendre de pied ferme les souteneurs , s'il leur prenoit envie de changer de posture & de l'attaquer à leur tour.

**Aurelio Cusadans son Traité de la Discipline Militaire.** D'autre côté, la reputation si haute que Louis XII. avoit acquise par la voye des armes en Italie, lors qu'il n'étoit que Duc d'Orleans , dans la surprise de Navarre , & dans la vigueur avec laquelle il avoit arrêté durant si long-tems devant les murailles de cette ville toutes les forces d'Italie, attachées à la recouvrer & les ruses de Cabinet que le Cardinal d'Ambroise , qu'il avoit choisi pour son premier Ministre , avoit inventées , ou pour mieux dire , remises en pratique dans l'acquisition du Duché de Milan , le faisoient passer pour si grand Politique , principalement depuis qu'il avoit eû l'avantage sur Ludovic Sforce , qui pensoit avoir raffiné sur la prudence des anciens en toutes les formes de gouvernement , qu'il n'y avoit pas lieu de croire que la France eût renouvelé temerairement une entreprise , qui n'avoit pas réussi la première fois à faute de précaution , ni qu'elle eût destiné moins de Troupes pour attaquer le Roi de Naples , en un tems qu'il y avoit une puissante Ligue formée pour le conserver , & que les armes d'Espagne marchaient pour la défense de ses frontières , qu'elle n'en avoit lors qu'il étoit abandonné de tout le monde , & que nonobstant le Roi Charles avoit paru dans sa retraite

traite beaucoup plus foible qu'il ne falloit , pour s'ouvrir le paffage par force. De manière que ces deux confidérations arreftant les efprits ; à mefure qu'ils fe vouloient déterminer en faveur de l'une ou de l'autre , & le genie des Italiens paffant encore plus imperceptiblement que celui des autres, de la contemplation des chofes particulières à celles qui font générales , quand l'obfcurité des unes les rebute , à proportion que la fecondité que les autres fourniffent à leur raifonnement les attirent, ils concluoient tous enfîn que cette expedition devoit être la fource d'une guerre , qui dureroit long-tems en Italie , & que fi le feu dont ils appercevoient les étincelles , croiffoit & fe maintenoit , fuivant la matière qui paroiffoit difpofée à l'entretenir , les Couronnes de France & d'Efpagne venant à s'ébranler l'une contre l'autre, & les États qui leur étoient inferieurs de force , ou de Police , étant obligez dans la fuite du tems, & par les bizarreries que produifent les armes en fi grand nombre , de fe déclarer pour l'un des deux partis , l'Italie alloit devenir le Theatre d'une guerre éternelle , & feroit fujette aux inconveniens, qui font inévitables, quand l'irruption des étrangers excite les defordres civils , & que ceux-ci travaillent à la fubfiftance de celle là.

Paul Paruta dans le 2. livre de fa Politique.

Xenophon dans le 2. livre de l'Inftitution de Cyrus.

Pendant que cette prevoyance leur donnoit de l'inquiétude, les François traverserent le Duché de Milan & entrèrent dans le territoire de Florence, où, au lieu des obftacles qu'on préfumoit qu'ils y rencontreroient , la Ville de Pife leur ouvrit fes portes , fans attendre d'être fommée , & les Soldats François, qui avoient pris parti dans l'armée que le Pape entretenoit dans la Romagne, vinrent fi promptement joindre ceux de leur Nation, que les autres Villes de Tofcane prévenues d'une terreur panique, & pour obliger le Roi Très-Chrétien par quelque figné fervice à les préférer

ver du joug dont *le Duc de Valentinois* Fils du Pape les menaçoit , non seulement leur accorderent passage ; mais encore leur fournirent toutes les provisions dont ils avoient besoin.

Le Roi de Naples, surpris de cet événement, dépêcha un Courier vers *Gonsalve* ; pour l'avertir qu'il étoit tems de partir de Sicile , & de venir s'opposer aux François. *Gonsalve* répondit qu'il étoit prest d'exécuter les ordres de son Maître & de sacrifier sa vie & celle de ses Troupes , pour la défense du Royaume de Naples ; mais la rupture qui s'en ensuivroit infailliblement entre la France & l'Espagne étoit si considérable , & le péril si grand , où les principales forces de Sa Majesté Catholique seroient exposées , s'il arrivoit du soulèvement dans une partie du Royaume , lesquelles tâcheroient de préserver l'autre de servitude étrangère , comme on avoit éprouvé sous les deux Regnes précédens , qu'il n'étoit ni de la dignité de l'Espagne , ni de la prudence du Général , de les engager sans avoir des Places de sûreté , qui pussent assurer leur retraite , en cas de mauvais succès.

Ce langage , qui n'étoit point encor en usage dans l'Europe , jeta d'abord le Roi *Frederic* dans quelque sorte de défiance de la fidélité de sa Noblesse ; mais comme il n'étoit pas capable de révoquer en doute la foi des Espagnols , & que d'ailleurs il avoit trop négligé de faire ses préparatifs , pour se pouvoir alors passer de leur assistance ; il permit à *Gonsalve* de mettre Garnison dans toutes les Places qu'il lui demanda , & même d'en fortifier quelques unes qu'il disoit n'être pas en assez bon état. Mais l'Armée Française ne fut pas plutôt entrée dans les Terres de l'Eglise , que les Ambassadeurs des deux Rois Confederez commencerent de lever le masque , & présenterent à sa Sainteté les articles dressez pour la division du Royaume.

Cette réponse est rapportée dans l'histoire de Jean Pontano.

Rocca dans ses observations Politiques.

Royaume de Naples , demanderent l'investiture pour leurs Maîtres aux termes qu'elle avoit été concertée, & s'efforcèrent de persuader aux Cardinaux, en plein Consistoire, que cette innovation n'aboutissoit qu'à l'accroissement de la foi Catholique.

Voyez les harangues prononcées alors par l'Evêque de

Jamais nouvelle n'excita de plus longue , ni de plus générale suspension dans les esprits , & jamais nouvelle ne les trouva moins disposés à la croire que celle-là ; parce que d'un côté l'on ne pouvoit s'imaginer que le Roi d'Espagne eût si tôt oublié ses vieilles maximes , qui tendoient à maintenir la branche d'Arragon en possession de Naples , & tant s'en faut que l'on remarquât que les raisons eussent cessé , pour lesquelles j'ai dit

que de Tarbe pour la France, par Alphonse Foncèca pour l'Espagne.

ci-dessus qu'il avoit sujet d'apprehender le voisinage des François, à cause du peu de distance qu'il y avoit entre les deux Royaumes de Naples & de Sicile , qu'au contraire elles devenoient plus pressantes par le pas qu'il venoit de faire, en ce qu'il n'y auroit plus de bras de mer , qui le séparât des François, & que les limites qu'ils avoient dressées seroient purement arbitraires. D'autre côté le

Antonio de Palerme dans la vie d'Alphonse.

procédé du Roi de France qui ne paroissoit pas moins dérogeant à ses veritables intérêts , ni la prudence de son Conseil , moins irrégulière, en ce qu'il avoit reçu pour concurrent un Roi, dont la puissance lui pouvoit seule dans l'Europe inspirer de la jalousie, & n'avoit pas assez distinctement prévu les dangereuses suites , qu'il y avoit à craindre , si méprisant l'importance qu'il y avoit d'être le seul arbitre des affaires d'Italie, comme il l'étoit sans contestation , après la Conquête du Duché de Milau , il se donnoit un Compagnon à soi-même , sans y être contraint par aucune considération qui fût valable , & introduisoit dans ce beau Païs un Prince d'autorité presque égale , qui dans toutes les apparences deviendrait bien-tôt son rival , qui serviroit d'asile à tout ce

Guichardin dans le 5. livre.

qu'il y auroit en Italie de mécontents contre la France, & qui avoit une si étroite liaison avec l'Empereur Maximilien, dont le Fils avoit épousé sa Fille, que comme la France n'avoit point de démêlé avec aucun de ses voisins dans lequel il ne pût prendre part, il n'y avoit point de conjoncture aussi qui ne le pût rendre son ennemi.

Mais comme les motifs qui faisoient concourir les Rois de France & d'Espagne à la même fin étoient pourtant divers & mêmes contraires, on remarqua bien de la différence dans la manière dont ils usèrent pour exécuter leur action, & pour l'ôter, s'il étoit possible à la connoissance de tant de personnes qui se méloient de la censurer.

L'Italian.  
Bernardo  
facet dans  
son livre.

Louis XII. n'exposa dans son Manifeste que de foibles raisons, & soit que la candeur Françoisé laissât toujours échapper quelque marque de désaveu, à mesure qu'il les avançoit; soit que ce Prince ne se mit pas beaucoup en peine de persuader aux autres ce dont il n'étoit pas convaincu lui-même; il se contenta de représenter qu'il avoit succédé aux sentimens, aussi bien qu'au droit de son Prédécesseur, & ne répondit point autrement à l'imprudence dont on accusa son Conseil, sinon que l'espée des François étoit assez tranchante pour remédier à tous les inconveniens, à mesure qu'ils se présenteroient, sans qu'il fût nécessaire de négliger un bien présent sur les pensées de l'avenir.

Le Roi Catholique prodnisit le sien avec plus de précaution, & soit qu'il affectât dès lors une plus délicate constitution d'affaires, il le composa de manière qu'il servit d'une part à faire valoir le prétexte de Religion dont il avoit déjà fait la baze de sa Politique, & détourna de l'autre le pernicieux scandale qui résultoit dans toute la République Chrétienne, s'il paroissoit que la seule convoitise d'usurper le bien de ses proches, l'eût fait entrer à main armée dans le Royaume de Naples.



Il commençoit par un long dénombrement de  
 prétentions du Roi son Père que j'ai désignées  
 dans le discours précédent, & les divers égards  
 qu'il avoient empêché de chercher la réparation de  
 l'injure que le Roi Alphonse son Frère aîné lui  
 avoit faite, disposant de la Couronne de Naples à  
 son préjudice. Il exagéroit en même style les no-  
 tables subventions, que lui & son parti avoient  
 envoyées aux trois derniers Rois, durant l'expé-  
 dition de Charles VIII. pour avoir plus beau  
 champ ensuite de se plaindre du Roi Frederic, <sup>Dans le</sup>  
 sur lequel il vouloit tomber, & pour en tirer un <sup>commen-</sup>  
 nouveau sujet de lui reprocher son ingratitude en <sup>taire sur</sup>  
 l'opposant à tant de bienfaits. Il ajoûtoit que <sup>les consti-</sup>  
 les raisons qu'il avoit de se plaindre de lui n'é- <sup>tutions de</sup>  
 toient ni legeres, ni en petit nombre, & qu'il y <sup>la Cou-</sup>  
 avoit déjà long tems qu'il lui donnoit lieu de lui <sup>ronne</sup>  
 faire la Guerre par les pratiques secrètes qu'il en- <sup>d'Arra-</sup>  
 tretenoit avec le Roi de France à son desavantage, <sup>gon.</sup>  
 & qui n'avoient pû être si bien déguisées qu'elles  
 ne fussent toutes arrivées à sa connoissance, qu'il  
 auroit eû dès lors la volonté, aussi-bien que le  
 pouvoir de s'en vanger, si les mêmes réflexions  
 qui avoient suspendu l'indignation du Roi son Pé-  
 re, n'eussent arrêté son bras; ou plutôt si la cha-  
 rité Chrétienne ne l'eût obligé d'oublier les inju-  
 res qu'il avoit reçues, en qualité de particulier.  
 Que la même vertu l'auroit infailliblement retenu  
 dans une perpetuelle suppression de ses ressentim-  
 ens, si les autres circonstances qui devoient  
 concourir eussent persisté dans le même état, & si  
 l'inconstance des choses humaines n'eût tout à  
 fait changé l'ordre des affaires, qu'il avoit avec la  
 branche de sa Maison qui regnoit à Naples, &  
 n'eût fait naître la nécessité, qui le contraignoit  
 malgré lui, de contribuer à la renverser du Trône.  
 Que cette fatale nécessité étoit procédée de la fer-  
 me résolution qu'avoit prise le Roi de France de re-

couvrir le Royaume de Naples, & de l'impossibilité qu'il y avoit de l'en empêcher présentement; qu'il n'y avoit plus de Duc à Milan, qui pût s'opposer à son passage, & qu'il avoit un pied si considérable dans l'Italie, qu'il n'y avoit plus désormais personne qui lui pût faire tête, lors qu'il entreprendroit de s'aggrandir. Que ces deux obstacles (contre qui la fortune de Charles VIII. avoit échoué) n'avoient pû résister à Louis XII. à son avènement à la Couronne, & que la prison où Ludovic Sforce, étoit si étroitement gardé, étoit le dernier présage que la Famille qui regnoit à Naples devoit attendre de sa ruine. Que ce péril pressant & même inévitable, où ses justes prétentions sur la Couronne de Naples étoient exposées, si elle venoit à être attachée à la Couronne de France, qui par ses Loix fondamentales ôtoit aux étrangers l'esperance de la posséder un jour, & qui nonobstant introduisoit une Loy Salique dans tous les Etats qu'elle acqueroit de nouveau; l'avoit enfin obligé de penser à ses intérêts, & de prendre ses mesures sur ce raisonnement, qu'il souhaitoit que tout le monde se donnât la peine de l'examiner, parce qu'il contenoit la justification de ce qu'il alloit faire.

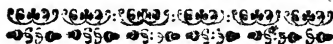
Il consistoit en ce que Sa Majesté Catholique ayant aperçu que le Roi Louis XII. s'obstinoit à recouvrer le Royaume de Naples, & qu'il n'y avoit ni prières, ni menaces, ni diversions, ni Guerre ouverte, qui pussent alors en arrêter l'exécution; elle avoit été réduite à choisir l'une de ces deux extrêmes nécessitez, sçavoir de demeurer neutre en abandonnant le Royaume de Naples aux François, ou d'entrer dans la querelle en qualité de soutenant contre de si formidables adversaires, qu'il n'y avoit pas d'apparence de se mettre de la partie, à moins que de provigner en Italie les semences d'une Guerre immortelle,

& d'exposer son Royaume de Sicile, & par conséquent toute la Chrétienté au plus grand péril dont elle eût été menacée, dans la conjoncture où les Turcs étoient entrez à main armée dans les Etats de Terre ferme de la République de Venise, pendant qu'on équipoit vers les Dardanelles une Flotte capable de lui enlever toutes les Isles, qu'elle tenoit dans l'Archipelage. Qu'il n'avoit pû non plus se résoudre à permettre que le Roi de France occupât le Royaume de Naples, qui lui appartenoit de droit, & qui dans la suite du tems devoit être dévolu à la Couronne d'Arragon au cas que la ligne du Roi Frederic vint à manquer; & qu'après avoir balancé long tems entre ce que la nature lui demandoit en faveur de son Cousin, & ce que le salut de ses peuples exigeoit de sa Justice, il n'avoit point trouvé de meilleur temperament, que d'écouter la proposition que le Roi de France lui faisoit de parrager avec lui la Conquête de Naples, & d'accepter la moitié d'un bien qu'il ne pouvoit s'exemter de perdre tout à fait. Qu'outré cette considération, il y en avoit encore une qui n'avoit pas peu contribué à le déterminer, & qui lui faisoit esperer qu'après que la chaleur avec laquelle les François poursuivoient la Conquête de Naples, seroit ralentie, & que cette Nation croiroit avoir satisfait à son honneur par la vengeance de l'injure qu'elle prétendoit avoir été faite au Roi Charles VIII. il ne seroit pas peut-être absolument impossible de retirer de ses mains la moitié qu'elle auroit acquise, pourvu que l'autre moitié demeurât au pouvoir de l'Espagne, ou pour le moins il ne le seroit pas tant que si elle étoit en possession de tout le Royaume; d'où il concluoit; par un serment solennel qu'il faisoit, d'avoir plus d'égard en cette rencontre, aussi bien qu'en toutes les autres, qui se présenteroient, au bien général de l'Italie qu'à son utilité particulière; & que suivant qu'il le

jugeroit plus important à celui-là ; il se résoudroit ou de retenir les Duchez de la Pouille & de Calabre , ou de les rendre au Roi Frederic ; parce qu'il n'étoit pas juste que l'innocent portât la peine de l'aversion qu'il avoit conçûe contre son Père , depuis qu'il avoit sçu que ce Prince avoit imploré l'assistance des Turcs , auparavant même que les François se fussent rendus Maîtres de Milan.

Il faut confesser que cette pièce est un modèle achevé de l'esprit du Roi Ferdinand , & que l'ancienne Politique n'avoit point inventé de couleurs si propres à déguiser les actions de la nature de celles qu'il alloit entreprendre ; mais il faut avouer encore à la gloire de la verité , que ce fard quelque délié qu'il fût n'en couvroit pourtant que la surface , & que le dedans conservoit toute sa première difformité. Il paroissoit toujours que le Roi Catholique n'agissoit que par des principes éloignez de l'usage ordinaire , & tant d'excuses étudiées ne suffisoient pas pour empêcher les plus éclairés de remarquer au travers deux notables défauts dans la conduite du Roi Catholique ; le premier regardoit sa probité blessée , en ce que la convoitise d'acquérir une portion du Royaume de Naples l'avoit armé contre son propre sang. Et le second lui reprochoit sa perfidie , dans tous les moyens qu'il avoit employez , pour amuser ou pour endormir son Cousin , pendant qu'il feroit les préparatifs nécessaires à l'opprimer , & ternissoit la gloire qu'il avoit remportée de la Conquête de Grenade , en faisant soupçonner quel avoit été le motif qui l'y avoit engagé.

Cependant comme les deux Rois demandoient une Investiture que le Pape n'étoit pas alors en état de leur refuser , elle fût accordée en la forme qu'elle étoit dressée , & la Cour de Rome pour conserver le droit de l'Eglise , feignit de consentir à ce qu'elle ne pouvoit empêcher en aucune manière.



# DISCOURS TROISIEME.

*A quelles conditions la France & l'Espagne partagerent le Royaume de Naples, le Conseil de Madrid tâcha de jeter de la poudre aux yeux de toute l'Europe : de couvrir l'ambition du Roi Catholique, & d'ascorder la convoitise du bien d'autrui, qui paroissoit dans ce partage, avec le zèle de la Religion qu'il prétendoit en être la cause; sous quels prétextes il déguisa les préparatifs qui se faisoient dans l'Espagne & dans la Sicile. Et comment il faut résoudre ce fameux problème de Politique; quelle est la nature, & jusqu'où s'étend l'obligation du serment qui lie les sujets à l'égard de leur Souverain, pour sçavoir si le Grand Capitaine pouvoit être dispensé de celui qu'il fit au Duc de Calabre à la reddition de Tarente.*

**L**A DECLARATION publique de la France & de l'Espagne contre le Roi de Naples, ni le résultat du Sacré College ne firent point quitter à Gonsalve les dissimulations qu'il avoit commencées, quoi qu'il semblât qu'elles ne fussent plus désormais de saison; au contraire il tâcha de persuader au Roi Frederic, que la mine étoit d'autant plus couverte, qu'elle paroissoit plus éventée, & que les ordres secrets qu'il avoit reçus du Roi Catholique étoient directement op-

posez à ce que son Ambassadeur avoit fait dans Rome, pour s'accommoder au tems. Il lui donna de nouvelles assurances qu'il marcheroit à son secours, & qu'il feroit la jonction de son armée avec la sienne, avant que les François eussent délogé du territoire de l'Eglise; & lui fit remarquer que le nœud de l'affaire consistoit à défendre l'entrée de son Royaume, pour l'obliger de tenir ferme dans le poste de Saint Germain; mais le Roi Frederic qui n'étoit ni assez incrédule pour ne pas se rendre à tant d'apparences, ni assez résolu pour ne pas cacher, sous une contenance intrepide, la faute qu'il avoit faite de se fier à son plus redoutable ennemi, voulut agir de manière, qu'il ne semblât pas ajoûter une entière croyance aux soupçons, que la renommée lui donnoit des Espagnols, sans négliger pourtant l'usage des moyens qu'un reste de prudence pouvoit enseigner à ceux, qui s'appercevoient trop tard de l'extrémité dans laquelle ils s'étoient eux-mêmes réduits. Il envoya son Fils à Tarente sous la direction du plus fidelle de ses Sujets, & mit en délibération dans son Conseil de Guerre, s'il devoit attendre les François de pied ferme; ou s'il ne seroit pas plus expedient de renfermer le peu de Troupes qu'il avoit levées, avec celles que Faörice & Prosper Colonne lui avoient amenées, dans les plus importantes Places. Prosper Colonne Capitaine de haute reputation fût du premier avis, qui tendoit à tenir la campagne, & l'appuya d'une seule raison; mais qui ne laissoit pas d'être invincible. Elle consistoit en ce qu'étant tout à fait impossible que le Roi Frederic pût résister en même tems à deux puissants Rois, qui l'attaquoient par les deux extrémités de son Etat; la même Loy qui conseilloit aux hommes le choix des moindres maux vouloit qu'il hazardât une bataille contre les François, puisque l'esperance de la gagner n'étoit pas.

si.

si fort éloignée, & que d'ailleurs quel qu'en pût être l'événement, c'étoit toujours en quelque manière se rétablir, que de tirer le Royaume de Naples de la certitude où il étoit de perir, s'il étoit foiblement défendu, pour l'exposer à la plus incertaine de toutes les actions, qui se pratiquent à la Guerre...

Mais le Roi Frederic, qui peut-être avoit déjà perdu l'esperance de conserver sa Couronne, & Guichard qui ne pensoit plus qu'aux moyens de la tenir un peu plus long-tems, suivit le deuxième avis, & distribua son armée dans trois Places qu'il jugeoit seulement à propos de défendre. Il fit entrer Fabrice Colonne dans Capoue avec 300. hommes d'armes, trois mille fantassins, & quelques Cornettes de chevaux legers. Il confia la garde de Naples & de ses Châteaux à Prosper Colonne avec pareil nombre de gens de Guerre, & s'enferma lui-même dans Averse avec le peu de Troupes qui lui restoient.

Gonsalve ne témoigna point de mécontentement au Roi de Naples, sur ce qu'il avoit suivi d'autres sentimens que les siens, & se contenta d'envoyer deux Galeres, avec ordre de le supplier de permettre que le Roi Catholique son Maître mît en lieu de seureté les deux Reines Douairiè-res, dont l'une étoit sa Sœur, & l'autre sa Niece, jusques à ce que le jour de Naples fût plus tranquille. Prosper Colonne, qui se trouva present à cette demande, la prit pour la dernière desertion des Espagnols, & tâcha de persuader encore une fois au Roi Frederic de retenir les deux Galeres, & de les employer à la deffense de ses Côtes. Mais ce Prince lui répondit qu'il ne vouloit pas rompre le premier avec l'Espagne; il persista dans la résolution qu'il avoit prise de laisser entrer l'armée Françoisse dans son Royaume, jusques à ce qu'il eût appris que le Seigneur d'Aubigni, qui la com-

mandoit avoir pris Monfort sans résistance , & traverser la Rivière de Vulturne sans perte.

Mais ce foible Prince , ne croyant plus alors être en sûreté dans Averse , l'abandonna pour se retirer à Naples , & donna loisir aux François de camper sans incommodité devant Capoue , & de la forcer pendant qu'elle parlementeroit , & s'aller ensuite présenter devant Naples , qui composa d'abord avec eux pour se délivrer du pillage.

Dans le 6. Le Roi Frederic qui s'étoit retiré dans le Château neuf, ne voyant plus aucun lieu de ressource accepta les conditions qui lui furent offertes, de remettre au Seigneur d'Aubigni toutes les Villes , & les Fortereses qui se rencontreroient dans la portion qui étoit échüe à la France suivant le partage que le Pape avoit agréé à la réserve de l'Isle d'Elbe qu'il retiendroit seulement pour six mois , au bout desquels il lui seroit permis de se retirer par tout où il lui plairoit , excepté dans le Royaume de Naples , qu'il pourroit envoyer cent hommes d'armes à la défense de l'atente avec autant de munitions & de vivres qu'il en voudroit tirer du Château neuf , pourvu qu'elles ne fussent point marquées des Armes de Charles VIII. & qu'il y eût amnistie pour tout ce qui s'étoit passé durant la retraite de ce Roi ; en exécution de laquelle il seroit permis aux Cardinaux Colonne & d'Arragon de jouir ou de disposer des Bénéfices qu'ils avoient dans toute l'étendue du Roi de France , sans être obligez à changer de Faction.

Amirato  
dans ses  
Discours  
Politiques sur  
Tacite.

Gonsalve qui n'avoit crû devoir commencer l'entreprise, parce qu'il étoit bien-aise que les François se chargeassent de toute l'envie qui l'accompagneroit infailliblement , & que d'ailleurs il étoit nécessaire que leurs progrès facilitassent les siens , & diminuassent l'opposition qu'il prevoit de la part des peuples de la Pouille & de la Calabre, qui haïssoient naturellement les Espagnols ,



gnols, d'autant qu'ils aimoient les François, se servit admirablement du bonheur des armes du Seigneur d'Aubigni pour les intimider, & faisant entrer son armée en Calabre fit si bien concevoir aux habitans des Villes. qui étoient libres du serment de fidélité qu'ils avoient fait à leur Roi, puis que c'étoit lui qui les avoit abandonnées le premier en se réfugiant dans l'Isle d'Ischia, & leur représenta le péril si grand, après que le Roi de France, de qui seulement ils pouvoient esperer du secours, les avoit exposez à la discretion du Roi Catholique, & s'étoit engagé de ne les assister en aucune manière; qu'il se rendit Maître sans coup ferir de tout le Païs, à la réserve des deux Villes de Nansfredouic & de Tarente, qui lui refuserent courageusement leurs Clefs. Il fit marcher toutes les forces d'Espagne contre la première; il usa de tous les artifices qu'il jugea capables de l'ébranler; il l'assiégea avec autant de vigueur, qu'elle en témoignoît à se défendre, & quoi qu'il eût consommé beaucoup de tems à la reduire, & qu'elle eût sujet d'apprehender toutes les rigueurs où les Loix de la Guerre soumettoient les Places, qui ne compoisoient qu'à la dernière extrémité, il se laissa toucher à la générosité que ces Bourgeois avoient exercée contre lui, & leur accorda les plus avantageuses conditions qu'ils eussent pû souhaiter, quand ils n'auroient point enduré de Siège, parce qu'il sçavoit bien que l'usage de la rigueur n'étoit pas nécessaire pour assurer un Etat, qui n'avoit plus à craindre la domination de ses anciens Maîtres, & les expédiens qu'on avoit pris à la Cour de Madrid, pour y faire venir toutes les Familles Royales de Naples, lui donnoient lieu de faire autant qu'il lui plairoit d'actions extérieures de clemence sans rien hazarder.

Grotius dans le droit de la paix & de la Guerre.

l'Université d'Alcala dans la vie du Cardinal Ximenes.

Il ne restoit plus que la Ville de Tarente où toutes les espérances du Roi Frederic étoient renfer-

mées avec son Fils, & la valeur de ceux qui la défendoient ne pouvoit être rallentie par le desespoir du secours, Aussi Gonsalve ne s'amusa point à les intimider, & fit approcher toutes ses Troupes pour les assiéger régulièrement, & peut-être encore pour acquérir de la réputation par un Siège de cette importance, dont il étoit pourtant assuré de venir à bout; Le Comte de Potenza que le Roy Frederic en avoit établi Gouverneur, & le Commandeur de Rhodes à qui il avoit confié la garde de son Fils avec celle du Château, justifient le choix qu'on avoit fait de leur personnes, & travaillèrent les Assiegeans en toutes les manières que la précaution de leur ennemi leur laissoit mettre en usage; mais après que leur Garnison fût affoiblie, & qu'ils virent que les Bourgeois, de peur que la Ville ne fût emportée d'assaut, meditoient de faire leur composition à part, & d'ouvrir leurs Portes aux Espagnols, ils furent contraints de se mettre d'une Partie, qui n'auroit pas laissé de se faire sans eux, & envoyèrent leurs Députés à Gonsalve, qui convinrent que la Ville & le Château luy seroient rendus, au cas qu'ils ne fussent point secourus dans un terme limité, pourveu qu'il leur fût permis de se retirer, & de transporter tout ce qui pourroit appartenir à leur Roy en tel lieu qu'il leur plairoit.

Cependant comme la personne de leur jeune Prince leur étoit d'une considération toute particulière, & que le Roy leur avoit envoyé des ordres secrets de le mener à Tarente au lieu où il seroit; ils crurent que le droit naturel, ni celui des gens, n'auroient pas d'assez fortes chaînes pour lier la foy des Espagnols, & chercherent ce qu'il y avoit de plus inviolable dans la Religion Chrétienne pour assurer leur Traité. Il souhaiterent avant toutes choses que Gonsalve jurât sur la Sainte Hostie, qu'il laisseroit le Duc de Calabre en toute  
liberté

liberté, & qu'il ne l'empescheroit, sous quelque prétexte que ce pût estre, d'aller où il lui plaisoit, & penserent avoir suffisamment pourvû à sa seureté par une voye si extraordinaire: Mais Gonsalve ne fût pas plustôt en possession de la Ville & du Château qu'il se saisit du Prince, & qu'il l'envoya sous une tres-étroite garde à la Cour d'Espagne; où il fut reçu avec toutes les démonstrations exterieures, qui pouvoient persuader qu'on avoit resolu de lui rendre le Sceptre de son Pere.

Tous les Historiens Espagnols, & François & Italiens en demeurent d'accord.

Comme il n'y a point eu d'action qui ait fait tant de bruit dans l'Europe que celle de Gonsalve, & que d'ailleurs le scandale qu'elle donna non seulement aux Chrestiens, mais encore aux Infidèles, a esté balancée dans la suite des tems par les grands avantages que l'Espagne reçût alors, je ne trouve point aussi d'action qui ait esté plus diversement interpretée, ni qu'on ait tâché de représenter à la posterité sous de plus differens caracteres. Les François ont épuisé leur bile, à la moindre occasion qui s'est présentée de la noircir, & n'ont pas pris garde à ces remarques de Quintilien, que l'exageration, en matiere de faits publics, estoit le moins propre de tous les moyens pour acquérir de la croyance, & que les plus déliés se défoient incontinent de ce qu'ils voyoient accompagné de passion & d'artifice.

Mariana Jesuite dans son Ferdinand le Catholique.

Ceux qui ont passé pour indifferens ont exercé leur stile, tantost à ralentir la véhémence, avec laquelle ils avoient observé que le procedé de Gonsalve estoit censuré, tantost à désigner la foiblesse, ou la nullité des raisons, que les Espagnols alleguoient pour le justifier; de maniere qu'après l'avoir examiné de part & d'autre, ils l'ont presque laissé au même estat qu'ils l'avoient rencontrée, & n'ont pas même assigné le genre & le degré moral sous lesquels elle devoit estre exprimée.

primée. Ceux qui se sont mis au dessus de toutes les actions humaines, pour juger de celle-cy, n'ont exécuté rien moins que ce qu'ils avoient promis, & se sont contentez d'admirer, tantost l'inconsideration humaine en ce qu'elle usoit de toutes sortes de voyes pour arriver à sa fin, tantôt l'excès dans lequel un Conquerant portoit d'abord toute la convoitise, qui se formoit dans sa volonté. Ceux qui se sont meslés de dresser des Panegyriques à la valeur de Gonsalve, ont appliqué leur fard avec assez d'artifice & même de succès à l'égard des simples, lors qu'il n'a esté question que de couvrir la perfidie dont on les soupçonnoit, & de rejeter la faute du General sur les Ordres exprez qu'il avoit de son Roy, ce qui passoit pour vray-semblable icy plus qu'en aucun autre lieu; mais lors qu'ils se sont ingerez de confondre la nature des choses, & de décrediter l'estime que le droit des gens leur avoit assigné, depuis la premiere separation d'intérêt qui fut faite parmi les hommes, quand ils ont voulu faire passer pour un acte Heroïque un procédé revêtu de toutes les apparences du crime, & charmer les yeux de leurs Lecteurs, jusques à leur faire observer le concours de toutes les vertus dans une violence qui leur inspiroit de l'horreur; ce n'est pas merveille qu'ils ayent esté sujets au destin du fabuleux Icare; puisqu'ils s'élevoient avec autant de temerité que luy, ni que leur Art les ait abandonnez, lors qu'ils le vouloient faire agir au delà de sa Sphere; puisqu'ils aimoient mieux imiter les Philosophes, qui mettent si haut l'Idée de leur Sage, qu'on n'y sçauroit atteindre, que non pas les Peintres, qui font consister l'excellence de leurs Portraits dans le juste rapport qu'ils ont à leurs Originaux.

Platon  
dans son  
Timée, &  
Seneque  
de la Providence.

Mais cette extremité n'est pas considerable, en comparaison de celle où se sont réduits les Ecrivains

vains de la Maison d'Autriche qui se sont avisés long tems après à l'occasion des differends qu'elle avoit à démeller avec la Couronne de France, de retoucher à cette action, & comme ils avoient aperçû qu'elle avoit toujours été foiblement défenduë, & que les conjectures par lesquelles on avoit prétendu l'excuser seroient plutôt contre que pour elle, ils se sont défiés de tous les moyens que la Rhetorique & la Philosophie en pouvoient fournir dans une si délicate matiere, & soit qu'ils se fussent engagez à l'examiner d'un air différent, soit que la prétomption d'avoir inventé de nouvelles preuves l'eût emporté sur l'incertitude où ils étoient du succès qu'elles auroient; ils ont eu recours à la Politique, & parce qu'il y avoit encore lieu de croire que cette Science ne seroit pas plus forte que la Morale, dont elle ne faisoit qu'une partie, ils sont allez chetcher jusques dans la Théologie, des Principes capables de les soutenir.

C'est là que leur hardiesse a degeneré en imprudence, & que leur égarement a été d'autant plus éminent, parce que s'agissant d'exécuter une action, qui constamment n'étoit pas dans l'usage ordinaire; il a fallu recourir aux moyens extraordinaires de l'établir, & comme ceux-cy ne sont pas les plus proches ni les plus connus; il a fallu trouver des Principes éloignez, & des maximes occultes, qui fussent d'autant plus propres à suspendre le jugement de la Posterité, qu'elles ne paroissent plus embarrassées en elles-mêmes. En quoy leur dessein, si je l'ay bien compris, étoit d'éluder plutôt que d'adoucir la Sentence de leurs Juges, & de les détacher insensiblement de la connoissance du fait, qui étoit évidente, pour les engager dans la discussion des raisons, d'où ils prévoyoit que tant de difficultéz naîtroient à mesure que leur entendement s'y appliqueroit davantage, que tous les efforts qu'ils pourroient faire

pour

pour s'en dégager, n'aboutiroient qu'à les empêcher de prononcer pour ou contre Gonsalve.

Mais comme on n'entreprend jamais impunément, en des matieres d'importance, & comme, dans le sentiment de Platon, il n'y a non plus d'arrest dans les fautes de jugement que dans les hautes chûtes; il est arrivé que ces Ecrivains ont bien à la verité obtenu une partie de la fin qu'ils s'étoient proposée, à l'égard de quelques uns de leurs Lecteurs, dont l'esprit avoit été lassé par la subtilité des raisons qu'ils avançoient, ou qui n'ayant pû se donner le loisir de les examiner toutes, avoient mieux aimé se priver de la liberté de conclure, que de l'acheter aux dépens d'une trop longue & trop ennuyeuse lecture. Mais ils sont en échange tombez dans des inconveniens beaucoup plus grands, que ceux qu'ils pensoient éviter, & l'on ne dira rien qui soit au dessous de leur attentat, quand on soutiendra qu'ils ont voulu ruïner la Société Civile, pour excuser un homme qui n'étoit plus de ses membres, & qu'ils ont donné lieu de révoquer en doute les plus solides verités de l'Ecriture Sainte, en les faisant servir à l'établissement d'une infidelité. Ils ont examiné la nature du Serment en général, de la même maniere que les Pirroniens faisoient les propositions des Dogmatiques, & après avoir apporté tous les mysteres de la Metaphysique, pour subtilizer une chose qui ne le pouvoit être, puisqu'elle étoit purement morale, ils ont prétendu que l'obligation qui en resultoit n'avoit qu'autant de force qu'elle étoit ancienne, & qu'elle entroit en concurrence de plus fraîche date; de maniere que le premier Serment rendoit inutiles tous ceux qui se feroient désormais, ou qui contribuoient directement ou indirectement à son préjudice, & n'introduisoit pas une moindre nullité dans la matiere sur laquelle ils seroient faits, qu'un premier mariage

riage à l'égard des mêmes personnes qui en voudroient contracter un second. D'où ils ont pris sujet d'étendre leur raisonnement, & de faire remarquer en deuxième lieu, que si le défaut de cette condition étoit suffisant pour infirmer les Sermens entre les personnes égales, il le devoit être à plus forte raison à l'égard des inférieurs, à qui la parfaite liberté venoit à manquer, & qui pour cela même ne pouvoient contracter avec toute l'indifférence qui auroit été nécessaire, parce que les Sermens qu'on avoit fait aux Supérieurs étant indépendans de leur nature, & même suivant l'institution des hommes, il supposoit la personne qui le faisoit dans la meilleure disposition où elle pouvoit être, & par conséquent la lioit d'une manière si fort étendue, qu'elle n'y pouvoit plus déroger dans la suite des tems; ni se mettre en état d'empêcher désormais que tous les autres qu'elle feroit, ne fussent dépendans du premier, & n'eussent qu'autant de pouvoir d'en juger, que celui-ci leur en avoit laissé.

De ces deux principes, qu'ils pretendoient être certains, & mêmes les premiers dans la question dont il s'agissoit, ils en ont tiré un troisième, toujours plus approchant de la difficulté, & qui consistoit en ce que le Serment qu'un sujet avoit fait à son Souverain, principalement dans les Etats, où la succession avoit lieu, étoit d'un autre genre que celui que les particuliers pouvoient avoir ensemble, les Souverains à d'autres Souverains, & les sujets naturels d'un Prince à un autre Prince, parce que la même Société Civile qui les avoit assujettis, les avoit rangez sous un ordre tout à fait différent, & quoi que leurs intérêts fussent confondus, & qu'ils n'eussent point, à proprement parler, de droits qui pussent être distinguez, il y avoit pourtant un si grand intervalle dans leurs devoirs

Dans le  
4. liv. de  
la Politi-  
que.

devoirs fondé sur le caractère des uns & des autres, qu'autant que la fin étoit éloignée des moyens, & la félicité du reste des actions humaines, autant l'attachement que les sujets avoient à leur Souverain dans les communautéz absolues étoit éloigné de ceux que le hazard, ou la nécessité des conditions dans lesquelles ils seroient engagez, pourroient exiger d'eux. De manière que comme Aristote avoit introduit la méthode d'établir la nature des vertus, par rapport à leurs objets, & comme les emplois notablement divers suffisoient quelques fois en morale pour distinguer les habitudes, aussi falloit il avoier que le serment, dont il s'agissoit, appartenoit à la piété; si l'on n'avoit égard précisément qu'à son essence ou à la Religion, si l'on n'y adjoûtoit l'institution divine exprimée dans l'Épître de Saint Paul aux Romains, au lieu que les autres sermens n'appartenoient qu'à la fidélité, ou tout au plus qu'à la Justice.

D'où il s'ensuivoit, comme ils ont ajouté en quatrième lieu, que l'obligation qui résultoit de celui-ci possédoit deux avantages privativement à tous les autres; le premier qu'il étoit indivisible, & par conséquent ne pouvoit être affoibli par voye d'extension ou d'application à d'autres sujets, & le deuxième qu'il étoit indispensable, d'où il arriveroit qu'il ne pouvoit souffrir de tempérament ni d'interprétation. Ainsi le devoir que Gonsalve avoit contracté à l'égard du Roi Catholique, au moment qu'il étoit né à Cordoue Ville d'Espagne, non seulement le plus ancien de tous, puis qu'il n'avoit pas même attendu qu'il eût l'usage de la raison pour l'obliger; mais encore le plus universel, puisque c'étoit par lui que devoient être réglées toutes les actions qu'il avoit à faire, en qualité de membre d'un corps Politique; & qu'il avoit pris sur lui toute l'autorité que peuvent prendre



dré ceux qui découvrent les premiers des Isles inhabitées & l'avoit lié si fortement, qu'il ne lui avoit laissé l'usage d'aucune action civile, qui fût exemte de sa direction.

Cette chaîne, au lieu de se relâcher dans la suite du tems, comme il arrive aux choses qui sont tant soit peu de violence, s'étoit renforcée, à mesure que Gonsalve s'étoit avancé dans l'âge, parce qu'il étoit devenu alors plus capable de la porter, & la sublimité des Emplois où sa bonne fortune l'avoient élevé, n'avoit fait que la reserrer davantage, au lieu de la rompre, ou de la rendre moins pesante; de manière que non-seulement dans la Guerre de Grenade, où il commandoit l'armée du Roi son Maître contre les Infidèles, il n'avoit pu rien faire qui choquât les intérêts, que l'Espagne avoit lors communs avec ceux de l'Eglise; mais encore dans l'expédition de Naples, qui ne regardoit pas directement la gloire de Dieu, & qui visoit peut être aussi à des fins particulières, tous les nouveaux engagements, où il étoit entré volontairement ou par contrainte, ne pouvoient être estimez avoir lieu, qu'autant qu'ils étoient conformes à celui qu'il avoit auparavant avec le Roi son Maître, & ne l'obligeoient à les accomplir, que parce que leur exécution n'étoit pas incompatible avec celle-ci. D'où ces Ecrivains ont conclu que lors que Gonsalve avoit juré solennellement de mettre en liberté le Duc de Calabre; le serment qu'il avoit fait étoit nul de sa nature, pour avoir rencontré des obstacles essentiels à sa formation, fondez sur une obligation précédente, & que je nommerois *dirimente* avec les Docteurs Canoniques, s'il m'étoit permis d'user d'un terme, que la chicane seule peut légitimer, ou s'il avoit eu la force de le lier, à cause de la bonne foi des parties avec lesquelles il transigeoit, ce lien avoit été si foible qu'il avoit été rompu dès lors

lors que le Roi Catholique avoit refusé de le ratifier, parce qu'on devoit présumer que ce Prince en avoit dispensé Gonsalve, par la même action, par laquelle il lui avoit dénié son consentement.

Voilà précisément la voye que les plus subtils esprits d'Espagne ont trouvé pour justifier Gonsalve, si toutefois il est possible d'en tenir de certain dans un entier égarement, & voici la pierre de touche avec laquelle il sera toujours permis d'éprouver si leurs excuses sont recevables. Il me semble que ces Messieurs, pour avoir trop raffiné sur les êtres moraux, en ont oublié les différences essentielles, & qu'ils nous ont voulu proposer la nature du Serment détaché de ses principales propriétés, comme s'il empruntoit sa vigueur de son autorité, & qu'une chose qui lui est purement extérieure, & qui ne lui arrive que par hazard, pouvoit contribuer à sa validité. C'est renverser le seul ordre que les Philosophes ont demeuré d'accord de reconnoître dans toutes les sciences, & de confondre les sciences les plus casuelles avec ce qu'ils appellent *nature* dans chaque composé; & de vrai quel pouvoir a le tems, qui est un être physique, sur le serment qui n'est que moral, & quelle réaction peut ou justement induire de celui-là, que ces auteurs mêmes font passer pour indivisible? L'exemple qu'ils allèguent du mariage est-il à propos, & la conclusion qu'ils en veulent tirer ne détruit elle pas leur raisonnement, au lieu de l'établir; ne sçait-on pas que cette espece de Société plus étroite, qui se contracte entre les deux sexes, a deux faces tout à fait différentes, sous lesquelles elle peut-être considérée; sçavoir comme Contract, ou comme Sacrement, & que par conséquent l'obligation qui résulte de la première ne peut être confondue avec celle qui vient de la seconde? Y a-t-il, jamais eu de

de Philosophes ou des Législateurs , qui ayent osé soutenir que le lien du mariage fût si reserré qu'il ne se pût étendre ; & lisons nous en aucun lieu que la Polygamie ait choqué le droit naturel , j'entens d'une manière directe , qui seule fait présentement à mon sujet ? L'autorité du Vieux Testament , qui souffroit le divorce , ne suffit elle pas pour persuader que la matière où ils avoient lieu étoit indifférente ; & peut on soupçonner sans impiété que Moïse ait expliqué les intentions de l'Auteur de la nature aux dépens de la nature mêmes ? Les Casuistes les moins scrupuleux, dont l'Espagne fournit tous les jours une incroyable multitude , ne confessent-ils pas que le mariage ne contient rien en soi qui le perpetue , & qu'il emprunte toute la vertu qu'il a de lier les mêmes personnes durant leur vie de l'Institution Divine, & du passage de Saint Mathieu, qui défend à l'homme de séparer ce que Dieu a conjoint , au lieu que le Serment n'a point d'obligation qui ne soit naturelle , & quoi que la Majesté divine y soit intéressée , en ce qu'elle est employée pour y servir de témoin ? Cela ne suffit néanmoins pour l'élever dans l'ordre surnaturel , ni pour l'égaliser au mariage ; autrement il faudroit attribuer les avantages , qui ne sont dûs qu'aux Sacremens , à toutes les actions dans lesquelles il plairoit à l'homme de faire intervenir quelques-uns des attributs Divins, comme la vérité intervient dans celui du Serment.

Que si la chose est ainsi , à quoi peut servir la distinction qu'ils nous veulent obliger de faire , entre les Sermens qui sont prestés à des personnes égales , & ceux qui lient un inférieur à l'égard de son supérieur , & la matière des actions morales qui peuvent être exercées en cette rencontre , n'est-elle pas assez vaste pour remplir deux obligations qui n'ayent rien de commun ? Qui leur a dit  
qu'un

qu'un serment pour avoir été fait à une personne relevée en soit plus indépendant ; & depuis quand est-ce qu'on mesure la liberté, non plus à l'agent qui la produit ; mais à l'objet qui l'occupe ? D'où vient cette meilleure disposition où l'on veut que l'inférieur se trouve alors ; & qui l'engage de manière qu'il ne puisse ni déroger à ce qu'il aura fait, ni faire désormais de semblables sermens, puisque quelqu'étendue qu'on assigne aux premiers, il restera toujours assez d'autres devoirs, qui n'y avoient point été compris, & que celui là-même qui l'avoit contracté n'avoit pas prévu ? Je m'explique un peu plus en détail, & je pose la question dans le même cas, ou je pense qu'elle doit estre proposée. Il est certain qu'un particulier qui naît dans une Monarchie, dès le moment qu'il entre dans le Monde, est compris dans le serment que la Communauté dont il devient membre, a presté à celui qui en est Souverain, sans qu'il soit besoin qu'il le confirme ou qu'il en fasse de nouveaux. Il est encore certain que ce serment le lie durant tout le tems qu'il persevere dans la qualité de sujet, & qu'il ne s'en peut dispenser, à moins que de se rendre Citoyen d'une autre République ; mais il est bien plus évident que comme ce même serment a des bornes, à l'égard de celui qui l'établit proprement en qualité de sujet ; puisque nous voyons tous les jours des hommes, & des familles qui passent en des terres, & par conséquent sous une domination étrangere ; comme il est fini, en ce qui regarde la Majesté du Souverain, qui quel qu'absoluë, & quelque vaste que soit son autorité, ne la possède que d'une manière que la Théologie appelle *participée*, c'est à dire exposée à l'inconstance de tous les événemens naturels & civils, & comme il a des limites en sa durée, en ce qu'il n'engage personne, si l'on parle des Souverainetez que la Religion Chrestienne permet, que

pour

pour le tems qu'on est Citoyen de l'Etat, ou que pour toute la vie, si l'on parle de celles qui sont tyranniques. De même il a des bornes en ce qui regarde son étendue, & quoi qu'il ait droit de commander un grand nombre d'actions Politiques; il n'y a point eu de Princes dans les siècles passez, qui se soit avisé de dire que sa Jurisdiction soit infinie, ni d'Auteur qui ne se soit mêlé de la retrancher plus ou moins, suivant qu'il avoit le genie enclin à la Seigneurie, ou à la République.

En quoi je m'estonne que les sentimens aient été partages, puis qu'il n'y avoit rien de si facile que d'alligner une juste mesure à cette étendue, ni rien de plus exposé en veüe que les alignemens sur lesquels elle devoit estre prise, il ne falloit que se donner la peine d'examiner les raisons, en considération desquelles la Communauté seroit premièrement résoluë de prester le serment dont il s'agissoit; & l'on auroit trouvé que dans quelque état ou l'on eût intention d'appliquer la chose, elle se réduisoit toute à deux; à savoir à la Justice qu'elle souhaitoit, & à la violence étrangere qu'elle apprehendoit. D'où il s'ensuivoit qu'un sujet n'estoit obligé de garder ce serment, que dans les seules rencontres, où il estoit question de rendre à son prochain ce que le Prince, comme dépositaire des droits particuliers, exigeoit de son équité, ou de concourir avec lui de sa personne, de ses Conseils, de ses biens, & même de sa vie, pour la défense de sa Patrie; & qu'à la réserve de ces deux cas, il n'y avoit point d'homme qui n'eût conservé toute la liberté que la naissance & le péché d'origine lui avoient laissé, & qui ne fût au même degré d'indépendance qu'Aristote assigne aux premiers Heros, qui voyageoient parmi le Monde auparavant qu'il y eût des Sociétés établies.

Mais

Mais quand on accorderoit aux Espagnols que cette obligation fût universelle , & que celles qui surviendroient ensuite n'eussent qu'autant de valeur qu'elles auroient de conformité avec elle ; pourroient ils rien conclurre qui ne fût à leur désavantage ; puisque le premier de chèque genre doit estre , rigoureusement parlant , la mesure de tout le reste ; & si la primauté doit estre moralement une marque d'indépendance , il faudra nécessairement dire que le Serment , en faveur de qui ils veulent soutenir ces deux propositions dans toute leur étendue , aura bien moins de force que je n'avois dessein de lui en donner , puisque s'il est question d'observer ici l'exactitude en matière de terme , je me donnerai bien de garde de le reconnoître comme le premier que l'homme contracte au point de son origine , & je le ferai précéder par un autre à qui raisonnablement il ne peut contester la préférence ; je veux dire le devoir qui nous lie comme créature à l'Auteur de la Nature , parce que si l'un (j'entens celui des Souverains de la Terre) est fondé sur un Domaine que la Jurisprudence nomme *Seigneurial* ; l'autre, sçavoir celui de la Divinité , est fondé sur un Domaine de propriété qui sans comparaison est mieux établi. Si l'un tire son origine de la Société Civile , s'il ne subsiste que par elle ; l'autre emprunte la sienne du fonds de sa substance où il est attaché ; de manière que non-seulement elle n'a pû s'en exempter ; mais encore il sera toujours impossible à l'entendement de concevoir un seul moment où il sera vrai de dire , qu'elle n'y ait point esté soumise. Si l'un a son objet limité dans une partie de la morale , & ne s'étend sur quelque action physique, que parce que celles-ci sont commandées par les principes de celle-là , l'autre au contraire renferme en première instance toutes les fonctions naturelles , & ne suppose pas à la vérité les morales , comme a subtil-

tilement remarqué le Cardinal de Cusa ; mais il  
 est toujours assuré qu'elles lui seront sujettes, sans  
 qu'il se mette en peine de les ramener à soi, &  
 quelque mouvement détourné que leur imprime  
 la volonté de l'homme. Enfin si l'un n'affecte  
 que les devoirs extérieurs, qui ne pourroient  
 manquer, sans déconcerter l'ordre qu'Aristote  
 nomme l'ame des corps Politiques ; l'autre porte  
 bien plus avant sa Jurisdiction, & ne s'étend au  
 dehors qu'après avoir réglé non-seulement toutes  
 les actions intérieures ; mais encore la source d'où  
 elles tirent leurs imperfections, aussi-bien que  
 leur vigueur, je veux dire les passions.

Avec quel fondement peuvent ils donc soutenir  
 en troisième lieu que le serment des sujets à leur  
 Souverain est d'un autre genre que ceux qui sont  
 en usage dans le reste des conditions civiles, & ne  
 faut-il pas ruiner le plus ancien établissement de la  
 Logique (c'est ainsi que Pomponace nomme les  
 Catégories) pour faire deux genres de ce qui  
 tombe sous le mot de serment ; ou plutôt ne faut-  
 il pas attenter d'introduire des Equivoques dans  
 l'expression la plus familière à l'Ecriture Sainte,  
 pour ôser prétendre qu'elle ait confondu deux  
 genres sous une même signification, en tant de  
 lieux différens où elle use de ce terme, sans don-  
 ner aucun indice, qui fit éviter l'erreur, où Dieu  
 prevoit bien que les hommes ne pourroient  
 s'empêcher de tomber ? L'intervalle qui peut-être  
 entre deux membres de la même Société, & les  
 différens caractères qui les distinguent suffisent-  
 ils pour composer une espèce, bien loin de sépa-  
 rer un genre ? & ne faut-il pas douter de l'empire  
 que la Métaphysique exerce de tout tems sur les  
 autres sciences, pour lui contredire dans le par-  
 tage qu'elle a fait de leurs principes, & pour  
 persuader que la distance qu'elle met entre  
 la fin & les moyens, & le moyen qu'elle a donné

I. Part.

D

à la

à la morale d'en faire de même, en ce qui regardoit la félicité & les autres actions humaines, pouvoit estre égalée par des sermens qui n'avoient au fond que la même définition, & qui n'ont esté divisez que par hazard ? Ce qui n'est pas assez pour la distinction que les Espagnols prétendent. Mais par l'autorité de qui peuvent ils confirmer la distribution qu'ils font de l'objet des sermens, & les deux maximes d'Aristote qu'ils alleguent ici pouvoient elles estre détournées en un sens plus éloigné de la pensée de leur Auteur ? Ne sont-ils pas tous compris sous la même action qui prend à témoin la Divinité, & ne sont-ils pas employez pour confirmer de semblables choses ? Ne se proposent ils pas tous également l'une de ces deux fins ; sçavoir, ou d'acquiescer de la croyance, ou de rendre les promesses plus authentiques ? & qu'elle violence ne faudra-il point faire au passage des Pères, des Conciles, & de l'Ecriture, pour leur faire attribuer le serment des sujets envers leur Souverain à la Pieté & à la Religion ? Nonobstant qu'ils conviennent tous à leur donner indifferemment, tantôt le caractère de la fidélité, tantôt celui de la justice, ne supposent ils pas tous la même pureté dans l'entendement, la même liberté dans la volonté, & le même signe qui découvre au dehors l'intention de celui qui les fait ? & n'exigent ils pas tous les mêmes circonstances pour estre véritables & valables ? Ce qu'il y a plus dans l'un que dans l'autre, d'où il doit estre considéré d'une autre manière, que celle dont les Jurisconsultes & les Théologens regardent l'accessoire à l'égard du principal ; & puis que les uns & les autres demeurent d'accord que cette différence n'est pas capable de diviser le genre ni l'espece des choses, pourquoy sera-t-il permis d'en user autrement en la matière des sermens, vû principalement qu'ils sont tous compris dans celle qui est défendue par le second Commandement de l'ancienne Loy, &



qu'ils empruntent leur grandeur ou leur legereté  
precisément des mêmes choses?

Que deviendra donc la remarque qu'ils font en  
quatrième lieu, & les deux avantages qu'ils don-  
nent au serment, qu'ils voudroient élever au pré-  
judice des autres? Ou plutôt ne tombent ils pas,  
avec le fondement qui les soutenoit, que je viens  
de ruiner? Que peut-on inventer désormais qui  
le rende plus indivisible en soi-même, ou moins  
susceptible de division, en l'appliquant à de nou-  
veaux sujets, après que j'ai montré que le princi-  
pe d'où pourroient résulter ces deux propriétés  
lui est commun avec tous les autres; & ne sera-  
t-on pas réduit à chercher une quatrième con-  
dition qui le rende indispensable; puis que le  
troisième que les Casuistes se sont contentez d'al-  
lèguer jusques à présent ne suffit pas?

Mais ce n'est pas assez d'avoir renversé le faux  
raisonnement de ces Ecrivains, en faisant voir, que  
non-seulement il étoit inutile, mais encore op-  
posé directement à la conclusion qu'ils en vou-  
loient tirer. La fécondité de la matière que je  
traite me permet quelque chose de plus. Il faut  
que je pénètre jusques à la source de l'erreur qui  
les a surpris, ou qui leur a donné lieu de surpren-  
dre les autres; & que je découvre un mystère de  
Politique, après lequel il me semble qu'il ne doit  
plus rester que l'obstination dans le parti contrai-  
re. Il est certain que les Souverains, qui ne se  
sont pas faits eux-mêmes par le droit de l'espée,  
& qui sont montez sur le Trône par de plus douces  
voies n'ont point d'autre puissance que celle que  
leurs sujets leur ont transportée, ni de droit éta-  
bli sur d'autres titres que sur leur convention. Or  
cette convention quoi qu'elle ait esté presque tou-  
jours différente, suivant le genie des peuples qui  
l'acceptoient, ou suivant la nécessité plus ou moins  
grande qu'ils avoient de se soumettre, a pourtant

eû deux regles , qui de tout tems ont servi pour la dresser , & pour empêcher que l'une des parties ne tombât dans l'esclavage , & que l'autre n'affectât la tyrannie. La première que les peuples civilisez , qui vivoient dans l'Idolâtrie , ont constamment suivie , selon la remarque d'Aristote , a esté la vertu ; & la seconde qui a esté introduite par tous les lieux où la Religion Chrétienne a fait du progres , & qui compose le plus important de tous les articles , est la conscience. Celle-ci n'a pas fait cesser la première comme la Loy de Grace a fait cesser la Loy de Nature ; elle a seulement corrigé ses imperfections , & puiselle s'est unie si étroitement avec elle , que tant s'en faut qu'il soit possible de les distinguer , que même l'Evangile a fait un crime capital de les partager dans la moindre de nos actions. De manière que tous les Etats qui ont esté fondez depuis l'établissement de la foy Catholique , quelque révolution qu'ils aient soufferte , ou quelque changement qu'il soit intervenu dans leurs Loix fondamentales , ont dû supposer cette clause préliminaire à leur formation ; sçavoir que l'autorité que le Souverain auroit sur les peuples , & que l'obligation reciproque des peuples à l'égard de leur Souverain n'auroient qu'autant de force , qu'elles seroient conformes à la vertu & à la conscience , & recevroient des exceptions dans tous les cas , qui choqueroient tant soit peu l'une ou l'autre ; d'où il s'ensuivoit que la Puissance Souveraine , qui procedoit de cette autorité , & que le devoir , qui résultoit de cette obligation , ne pouvoient être exercez que sur des matières qui fussent bonnes d'elles-mêmes , ou tout au moins indifferentes , & que la moindre apparence de mal qui paroîtroit dans le commandement de l'un , & dans l'obéissance des autres suffiroit pour les rendre également illégitimes.

Ainsi les Chrétiens , pour être entrez dans une  
 Société Civile , ne sont pas sortis de la Commu-  
 nion de l'Eglise , & pour s'être dépoüillez, en faveur  
 des Princes qui les gouvernent , de la liberté qu'ils  
 avoient reçu de la nature , ne leur ont pas aban-  
 donné le choix de leur vertu , ni la disposition de  
 leur conscience. Et la raison de cette difference ,  
 qui certainement est la dernière qu'on puisse alle-  
 guer sur le fait dont-il est question , consiste en-  
 ce que comme leur bien & leur vie devoit être  
 commise à la garde de celui qu'ils reconnoissent  
 pour leur Roi ; & comme elles étoient effective-  
 ment enfermées dans le bien-fait de la protection  
 qu'ils esperoient de lui , & qu'il seroit obligé de  
 leur rendre , tantôt en veillant pour leur seureté ,  
 & tantôt en les préservant de l'avidité des avarés ,  
 ou de l'usurpation des violens ; aussi n'y avoit il  
 rien de plus raisonnable que leur Roi , pour s'ac-  
 quiter de ces deux importantes charges qu'il de-  
 voit soutenir , & qui lui fourniroit de l'exercice  
 dans tout le cours de son Regne , fut armé de la  
 force des particuliers , & secouru de leurs richesses ,  
 & qu'il pût exposer une partie de celle-ci pour con-  
 server le reste. Mais comme ils n'avoient pas be-  
 soin de l'autorité de leur Souverain pour être  
 maintenus dans la pratique de la probité , ni des  
 autres devoirs qui sont en usage dans chaque con-  
 dition de la République Chrétienne , & que leur  
 pouvoir ne se devoit étendre que sur le temporel ;  
 comme la Jurisdiction des autres , qui sont princi-  
 palement intérieurs étoient inutiles pour arriver à  
 la fin qu'ils s'étoient destinée , & que leur exécu-  
 tion regardoit une autre vie , où le même gouver-  
 nement n'auroit plus de lieu ; comme l'Evangile  
 les obligeoit également dans quelque état ou la  
 Providence divine les eût reduits , & qu'ils devoient  
 agir avec autant de pureté , sous la violence d'un  
 Tyran , que sous l'Empire d'un Prince légitime ,

ainsi ne falloit-il pas qu'ils comprissent dans l'étendue du pouvoir qu'ils donnoient à leur Prince, une chose qui n'étoit pas comprise dans la fin de son institution, ni qu'ils sacrifiaient à l'utilité publique, cette ample moisson de récompense & de mérite qui les devoit exercer pour une meilleure Communauté.

Appliquons maintenant ce que je viens de dire au fait de Gonsalve, & ne lui refusons aucun des ajustemens dont les Espagnols ont tâché de le parer. Représentons le Genie de ce Général susceptible d'une obéissance aveugle, & donnons lui le temperament que la Politique a remarqué dans les Nations de l'Orient & du Midi, qui leur fait souffrir avec tant de complaisance le gouvernement absolu; faisons le naître au milieu de Cordouë avec des sentimens plus esclaves, que les Maurisques de Grenade, qu'il a domtez, n'en avoient pour leur Roi; & ne lui contestons plus que l'obligation qu'il avoit au Roi d'Espagne, ne fut la plus ancienne de toutes. Rendons le redevable avant qu'il eût atteint l'usage de la raison, & prescrivons la même regle en qualité de membre d'un corps Politique, comparant le droit que le Roi Ferdinand avoit sur sa personne, à quelque chose de moins odieux, & de plus vrai-semblable, que celui dont il usa pour s'emparer du nouveau Monde; & n'affectons pas même une manière de parler figurée, pour empêcher cette méprise aux Ecrivains d'Espagne. Faisons croître ce droit à proportion de l'âge, ou des emplois qu'on lui donnoit, & supposons qu'il étoit parvenu à son période lors que le Roi son Maître lui confia l'expédition de Naples. Accordons mêmes à ces Messieurs plus qu'ils ne prétendent, & feignons de n'avoir point lû dans leurs écrits qu'il sçavoit le secret de son Maître, faisant semblant de croire qu'il

qu'il traita de bonne-foi avec le Duc de Calabre , & que lors qu'il jura sur la Sainte Hostie , il avoit intention d'exécuter ce qu'il promettoit ; mais qu'il arriva précisément à tems un Courrier de la Cour d'Espagne , qui lui apportoit les ordres exprés d'arrester le Prince de Naples , & de l'envoyer auprès de leurs Majestez Catholiques. Disons que le Roi Ferdinand , avoit esté contraint d'en venir à cette extrémité par des considérations bien pressantes , & qu'il n'y avoit point d'autre moyen que celui là , pour empêcher que le Royaume de Naples ne tombât tout à fait au pouvoir des François , comme il étoit infallible , si ce Jeune Prince se fût mis à leur tête , & leur eût mené le reste de la Faction d'Arragon qu'il vouloit suivre. Faisons consulter au Roi Catholique tous les plus fameux Jurisconsultes , & les Casuistes d'Espagne sur ce qu'il devoit faire en cette conjoncture , & supposons qu'ils répondirent d'une commune voix , que puisque Sa Majesté n'avoit rien scû du serment que Gonsalve avoit fait , elle n'étoit tenue en aucune manière d'y consentir , ni de relâcher une personne d'importance , pour lui donner le moyen de l'accomplir. Accordons leur enfin que Gonsalve agissoit par un principe de conscience erronée , & qu'il croyoit invinciblement qu'il falloit obéir à son Roi , au préjudice même de son honneur & de sa foi ; lors qu'il exigeoit des choses injustes , pourvu qu'il les commandât absolument , & que s'il y avoit de la faute à ne point accomplir ce qu'on avoit confirmé par serment solennel , elle ne pouvoit être imputée qu'au Souverain , qui usoit un peu trop de son autorité , en dispensant son sujet d'observer ce qui seroit contraire à ses intérêts.

La défectuosité de l'action ne demeure elle pas

toujours aussi grande qu'elle l'étoit auparavant ,  
 & toutes ces couleurs ont elles changé l'état de cette  
 question ? Gonsalve cessoit-il d'être Chrétien ,  
 pour être sujet d'un Roi Catholique , & les com-  
 mandemens de Dieu ne devoient ils pas l'empor-  
 ter sur ceux de Ferdinand ? N'étoit-il pas libre de  
 traiter avec le Duc de Calabre , & la Religion  
 Chrétienne avoit elle un plus redoutable serment ,  
 que celui qu'il fit servir de caution à l'accommo-  
 dement ? Ne jura-t-il pas dans les formes , & re-  
 fusa-t-il de recevoir le fruit de la promesse reci-  
 proque qu'on lui avoit faite ? Ces dispositions ne  
 suffisoient elles pas , pour rendre le Serment qui  
 les suivit obligatoire , & ce qui pouvoit intervenir  
 de la part du Roi d'Espagne , n'étoit-il pas tout à  
 fait extérieur & par conséquent étranger à sa Na-  
 ture ; puis qu'il étoit impossible que le Roi l'eût  
 fait Général de ses Troupes , sans lui donner pou-  
 voir de terminer les affaires de la Guerre , suivant  
 qu'il le jugeroit à son avantage , & qu'il n'eût  
 point encore présenté d'occasion , où il en pût ti-  
 rer de si notable en si peu de tems ? Il s'agissoit  
 de prendre une ville très-forte de situation pour-  
 vue de généreux défenseurs , & qui ne ressen-  
 toient encore aucune incommodité du siège ; les  
 conséquences de cette prise ne pouvoient être plus  
 grandes , puis qu'elle étoit au malheureux Roi  
 Frederic , la dernière table qui lui restoit après le  
 naufrage , & qu'elle ruïnoit toutes les esperan-  
 ces qu'il avoit de recouvrer ses Etats. Gonsalve  
 étoit bien éloigné de l'emporter de force , ou de  
 la réduire par famine , puis qu'outre les soupçons  
 dont il étoit travaillé que les François , ne la se-  
 courussent , les plus fidelles de ses soldats avoient  
 déjà commencé d'étranges seditions , & son ar-  
 mée étoit sur le point de se débander faute d'ar-  
 gent , jusques la même ( s'il en faut croire *Paul*  
*Jove*

Jove) qu'elle alloit prendre parti dans la Romagne, sous le Duc de Valentinois. Le Roi Catholique étoit-il lezé dans une convention, qui lui quittoit la moitié d'un Royaume, & qui le delivroit de tant d'inquietudes en accordant un passeport? Et puis qu'il est constant qu'il en recevoit un si rare profit, n'étoit-il pas raisonnable, suivant la maxime de droit, que je trouve la moins contestée, qu'il en ressentit une legere incommodité? Concluons donc que le procédé de Gonsalve en arrêtant le Duc de Calabre, après avoir juré de le laisser en liberté ne peut-être excusé de parjure; mais n'étendons pas avec quelques Historiens François, la noirceur de ce crime sur les belles actions qu'il fit en cette Guerre, & ne lui refusons pas la qualité de Grand Capitaine, que la vanité des Espagnols lui donna pour lors, & que la voix publique a depuis confirmée.



## DISCOURS QUATRIEME.

*Quelle est la veritable cause à qui l'on doit imputer l'établissement de la domination étrangere dans l'Italie : Que le seul desespoir du Roi dépouillé Frederic, rendit sa perte irréparable. Qui de la France, ou de l'Espagne apporta plus de précautions pour se maintenir dans la portion qu'elle avoit acquise, & quelles furent les occasions éloignées, & le sujet prochain de la rupture qui survint entre les deux Couronnes.*

**I**L NE RESTOIT plus au Roi Frederic, après la perte de Farente, & la détention de son Fils, que la disposition de sa propre personne; & l'on croyoit qu'il la dût ménager avec d'autant plus de soin qu'en lui seul consistoit désormais toute l'esperance, que les Italiens avoient conçûe; de réparer la honte que leurs gens de Guerre avoient soufferte dans les deux précédentes révolutions, en établissant sur le Trône de Naples un Prince qui pouvoit passer pour être de leur Nation; puis qu'encore qu'il fut né d'un père Espagnol, il avoit pourtant été élevé dans l'Italie, & ne possédoit point d'Etats qui n'y fussent enfermez.

Il y avoit donc apparence que ce Roi dépouillé suivroit l'exemple de la plus part de ceux qu'un semblable malheur avoit accueillis dans les siècles passez, & qu'il céderoit à la mauvaise fortune



en attendant qu'elle se lassât de le persecuter. En quoy l'on peut dire qu'il y avoit des raisons particulieres dans sa conjoncture qui n'étoient point intervenues dans celles des autres Princes malheureux ; ce qui ne passoit dedans eux que pour une action, où la seule necessité les engageoit, seroit considéré dans sa personne, comme une de ces révolutions opportunes, que la prudence, qu'il auroit toujours conservée, suggereroit quelquefois dans les extremitez.

Le Partage que les Rois de France & d'Espagne avoient fait du Royaume de Naples, étoit le plus mal concerté qu'on eût encore veu ; & il ne falloit pas emprunter beaucoup de lumieres de la Jurisprudence, ni de la Politique, pour prévoir qu'il ne seroit pas de longue durée. Les deux Nations qui s'étoient unies pour cette division, étoient naturellement ennemies, & le contrepoids qu'elles commençoient à se donner l'une à l'autre ; devoit plus vraisemblablement augmenter qu'éteindre leur aversion ; les intérêts qui les avoient portez à cette confederation ne pouvoient être ni plus differens, ni plus incompatibles ; & le seul hazard plûtôt que la conduite avoit sçu faire qu'ils fussent arrivez à la même fin, après avoir marqué par des routes si contraires, qu'étoient celles que j'ay designées dans le discours précédent : il n'y avoit point de limites assignées qui separassent la Jurisdiction des uns & des autres, & la clause qu'ils avoient inserée dans leur Traité, que les Terres comprises sous les termes anciens de la Pouille & de la Calabre feroient un des Lots, suffisoit quand il n'y auroit point eü d'autre prétexte pour fournir une matiere eternelle de procez entre les Sujets, & même de rupture entre les deux Couronnes, puisqu'il ne restoit point de Topographie ancienne, qui fût assez exacte pour fonder le partage d'une chose, dont il n'y avoit

point de vestige qu'elle eût été jamais divisée, & que par conséquent il n'y avoit point de Loix positives, ni de Droit écrit qui pût decider les procez qui naistroient de la distribution des Héritages.

On n'avoit point eû soin d'établir un Tribunal suprême mi-party de l'une & de l'autre Nation, à qui l'on eût donné l'autorité de juger définitivement toutes les contestations de cette nature, & d'assigner de nouvelles bornes par tout où les anciennes manqueroient, ou tomberoient en litige, & les Fiefs enfermez dans une des portions avoient tant de redevances comprises dans l'autre, qu'on ne pouvoit éviter la confusion qui viendroit des hommages, que les Seigneurs François demanderoient aux Espagnols, & que les Espagnols prétendroient sur les François; De plus le Roi de France, pour s'être accommodé avec le Roi d'Espagne, ne luy avoit pas cédé les droits qu'il avoit sur la Portion qui luy étoit échûë, & le Roi d'Espagne n'avoit pas renoucé par la même raison au Lot de son Concurrent, lui qui demeurait toujours le Chef légitime de la Famille d'Arragon, & qui pouvoit contester ce qui luy manquoit du Royaume de Naples, comme ayant été séparé mal à propos des autres Etats de sa Maison par le Testament du Roi Alphonse son Oncle. On n'avoit point touché à la qualité d'Arbitre d'Italie, qui sembloit être jointe à la Couronne de Naples, peut-être à cause que les deux Rois avoient crû qu'elle étoit indivisible de sa nature, & qu'elle seroit mieux possédée par indivis. Cependant il n'y avoit point de moyen plus subtil, pour leur inspirer de la jalousie, ni de nouveauté si legere qui ne leur donnât lieu de l'exercer au préjudice l'un de l'autre. De maniere que le sujet des vieilles querelles subsistant toujours, & l'inconstance  
des

des affaires du monde étant suffisante de causer une rupture, aussi-tôt que la joye qui les transportoit dans la jouissance de la nouvelle Conquête seroit allentie, quand même toutes les autres sources de mécontentement, dont la Politique fait une si longue deduction, seroient taries; il étoit aisé de conclurre que le Roi Frederic pouvoit recouvrer son Royaume à la premiere mesintelligence, qui éclateroit entre la France & l'Espagne, avec autant de gloire que le Roi Ferdinand son prédecesseur en avoit eû après la retraite de Charles VIII. s'il choisiroit un azile, où il pût vivre en toute liberté, & qui ne fût ni trop près du Royaume de Naples, de crainte que ceux qui venoient de lui ravir ses biens ne se saisissent de la Personne; ni trop éloigné pour être en terme d'accourir incontinent par tout où la faction d'Arragon, qui ne manqueroit alors de se reveiller, lui seroit signe de se rendre.

Mais comme s'il eût été arresté que la plus riche & la plus vaste Portion de l'Italie, se devoit perdre sans ressource par les mêmes voyes qu'elle avoit été déjà deux fois si proche de sa ruine, je veux dire par des fautes de jugement: Il arriva que le Roi Frederic choisit le conseil le plus funeste, que ses ennemis mêmes lui eussent pû donner. Et soit qu'il se jugât lui-même incapable de supporter l'inquiétude, qu'une trop longue attente de son bonheur lui renouvelleroit à tous momens; ou soit que la Nature ne lui eût rien donné de Royal que le caractere, & que toutes ses inclinations tendissent à la vie privée, il n'eût plus que le ressentiment qui le transportoit contre l'Espagne, & fit servir toutes ses passions à la vangeance de l'outrage qu'il avoit reçu du grand Capitaine.

Il est vrai que, comme il n'avoit pas beaucoup de courage, & que d'ailleurs le mouvement dé-

reglé

reglée qui le possédoit, empêchoit presque tout l'usage qu'il pouvoit faire de ses facultez spirituelles après une si grande perte. Il prit le contrepied de ce qu'il devoit faire; & se donna le coup mortel, pour imprimer une legere atteinte à ses ennemis; Il crût que la perfidie dont il accusoit les Espagnols devoit être punie par un événement contraire à celui qu'ils en attendoient, & qu'il falloit abandonner sa propre Personne aux François, pour avoir au moins la satisfaction de leur servir d'instrument; pour ôter quand il leur plairoit au Roi Catholique la Pouille & la Calabre.

Tous les  
Histo-  
riens d'I-  
talie ne  
demeu-  
rent pas  
d'accord  
de cela;  
mais Gui-  
chardin  
& Gra-  
nner l'a-  
voient.

Dans cette pensée il envoya demander saufconduit au Roi Louis XII. & fit voile avec cinq Galeres subtiles du côté de Provence, où il fut reçu magnifiquement, & devint Sujet du Roi de France, en acceptant le Duché d'Anjou, & quelques autres qui lui furent donnez, jusques à la concurrence de 330000. Ducats de rente.

Mais il n'eût pas plutôt exécuté cette résolution qu'il eut sujet de s'en repentir, & l'espérance qu'on lui avoit donné d'une prochaine division entre la France & l'Espagne étoit si bien fondée, qu'elle éclatra même plutôt que ceux qui l'avoient préveuë ne l'osoient espérer.

Le Royaume de Naples dans son établissement avoit été divisé en quatre Provinces; à sçavoir en celles de Labour, Abruzze, Pouille, & Calabre, & cette division avoit été observée par tous les Rois des Familles de Normandie, d'Allemagne, & d'Anjou, qui avoient succédé l'une à l'autre, jusques à ce qu'Alphonse, qui étoit le premier de la Maison d'Arragon, étoit parvenu à la Couronne. Celui-ci pour accroître le revenu de son Domaine, qui ne consistoit qu'en entrées, (comme disent presque tous les Historiens) ou plutôt pour avoir plus de Gouvernemens à distribuer aux Sei-  
gneurs

gneurs qui l'avoient servi contre la Maison d'Anjou, comme il y a plus d'apparence, fit une nouvelle division de tout le Royaume en six Provinces, dont les premières retinrent leurs anciens noms, & les deux deruières furent appellées pour des raisons, qui ne sont rien à mon sujet la *Principate*, & la *Basilicate*. Encore ne s'arrêta-t-il pas précifément à ces limites; & comme il restoit plusieurs personnes de mérite, dont les services ne pouvoient être recompensez, suivant l'usage d'Italie, que par des Fiefs qui fussent independans; il soudivisa celle de la Pouille en trois autres, qu'il nomma *Bary*, *Otrante* & *Capitanat*: Ces deux innovations ne changerent pas seulement la face du Royanme, mais encore elles y confondirent une partie des Jurisdicctions, en ce que les noms de la première division, qu'on avoit retenus mal à propos, étant appliquez à des choses qu'ils n'avoient pas coûtume de signifier, & la Province du Capitanat ayant de tout tems été comprise sous celle de l'Abruzze, dont elle étoit consiguë, & la seconde division l'ayant enfermée sous le nom de la Pouille, quoy qu'elle en fût separée par la Riviere de l'Ofante, auparavant qu'elle eût été erigée elle-même en Province, par la troisième division. Les François & les Espagnols ne furent pas plutôt maîtres du Royaume de Naples, qu'ils prétendirent également que cette Province leur devoit appartenir. Ceux-là comme Propriétaires de l'Abruzze; & ceux-cy comme Seigneurs de la Pouille. Les raisons que les François alleguoient consistoient en ce que l'article du Partage qu'ils avoient fait avec le Roy d'Espagne, portoit en termes exprez que les terres anciennement comprises sous les mots de *Labour* & *Abruzze* leur appartenoient, comme ceux qui avoient été anciennement comprises, sous ceux de la Pouille & de Calabre seroient laif-

laissées au Roy Catholique ; d'où ils concluoient que comme les Espagnols ne pouvoient ignorer que le Capitanat n'eût toujours relevé de l'Abruzze, avant la déposition du Roy Alphonse, ils n'avoient point aussi de droit de leur en disputer la possession. Ils ajoûtoient que si leur Lot venoit à souffrir une si notable diminution, on ne pourroit pas dire que le Royaume de Naples eût été divisé en deux parties égales ; comme il étoit certain que les deux Rois de France & d'Espagne en avoient l'intention, & qu'ils l'avoient assez notoirement expliquée dans l'article, qui précédoit celuy du partage, ou le terme d'égal étoit inséré, & dans tous les autres, où l'on avoit eû soin d'éviter toutes les expressions qui sembloient attribuer tant soit peu d'avantage à l'une des deux Parties, ou de préjudice à l'autre, que le principal revenu du Royaume consistoit dans les impositions qui se levoient sur les pâturages, & il n'y avoit pas d'apparence que le Roi leur Maître y eût renoncé absolument, ni qu'il s'en fût privé, sans aucune considération naturelle ou civile ; comme il auroit fait en cedant le Capitanat, dont le Domaine valoit 10000. écus de rente, & qu'enfin les Provinces de Labour & de l'Abruzze qui leur étoient échûes étant stériles en bleds, qui naissoient en abondance dans celles des Espagnols, il n'y avoit pas lieu de croire que le Roi Louis XII. n'eût pas retenu le Capitanat, qui seul en fournissoit autant qu'il en falloit pour y nourrir sa portion du Royaume, ni qu'il eut voulu dépendre de la fantaisie de ses voisins en ce qui regardoit la plus nécessaire subsistence de leur vie, & réduire ses Sujets à mourir de faim, toutes les fois qu'il plairoit au Roi d'Espagne de fermer les greniers de la Pouille & de la Sicile, ou d'interdire à leurs Sujets le commerce avec ceux du Roi de France.

Les

Les Espagnols insistoient au contraire que le Traitté qu'ils avoient fait avec les François ne leur ajugeoit le Capitanat en aucune maniere, & que l'intention du Conseil d'Espagne n'avoit point été d'entendre par le mot d'ancienne division la première de toutes, dont il y avoit long-tems qu'on ne parloit plus en Italie; mais seulement la seconde qui, suivant l'institution du Roi Alphonse avoit séparé de l'Abruzze la Province qui étoit en litige pour la joindre à la Pouille, & par conséquent l'avoit enfermé dans le Parrage de sa Majesté Catholique. Que la lezion que les François alleguoient n'étoit pas recevable par les maximes de la Jurisprudence, qui ne permettoient point aux personnes majeures de se faire relever de leurs conventions, lors que d'un côté elles avoient procédé avec connoissance de cause, & dans une entiere liberté, & de l'autre elles ne pouvoient justifier que le dommage, qu'elles en recevroient excédât la moitié du juste prix; ce qu'il étoit impossible aux François de prouver dans le cas dont il s'agissoit, puis que la sterilité des bleds qui étoit la seule exception, qu'ils avoient à produire, étoit abondamment recompensée par le titre du Royaume de Naples qu'ils devoient seuls porter, & par la possession de la Ville Capitale, qui pour la situation & la défense devoit être pour le moins autant estimée à part qu'une Province entiere. Ils ajoûtoient à leur tour qu'il n'y avoit pas d'apparence que les anciens Fondateurs du Royaume de Naples eussent eû si peu de jugement, que de comprendre le Capitanat dans l'Abruzze, puisqu'à peine eût-on pu trouver sur la terre deux plus différentes regions, & que l'Abruzze avoit des montagnes qui la bornoient naturellement; au lieu que le Capitanat consistoit dans les prairies; d'où ils

con-

Spelveda  
fur le pre-  
mier liv.  
de la Po-  
litique  
d'Aristo-  
te.

conclioient, suivant leur genie, qui puisquel'affaire étoit douteuse en elle-même, comme tout le monde avoit; cette seule circonstance devoit suffire pour leur donner gain de cause, parce qu'autant qu'on pouvoit colliger des réponses des Jurisconsultes, qui sont couchées dans le Droit Civil, & dans les écrits des Empereurs, lors qu'il y avoit contestation en ce qui regardoit la diversité des noms, ou les confins des Provinces, il falloit toujours s'arrester à l'usage présent, ou du moins au plus proche; & que par conséquent il falloit suivre la deuxième, ou troisième division qui leur ajugeoit le Capitanat, & non pas la première qui sembloit en quelque maniere favoriser les prétentions des François.

Ces raisons furent soutenues de part & d'autre avec tant de chaleur, que les François, & les Espagnols, furent obligez de consentir à un accord Provincial, qui fut arrêté par leurs amis communs; à condition que les deux Nations partageroient le revenu provenant de la Douane de la Capitane, jusques à ce qu'en eût décidé pleinement à qui des deux Rois appartiendrait cette Province. Cet expedient, qui certainement étoit salutaire, ne fut exécuté, ni de part ni d'autre, parce que les Espagnols, soit qu'ils affectassent d'estre demandeurs à leur tour, ou qu'ils crussent que le meilleur moyen d'empiéter le Capitanat estoit de feindre des pretentions immodérées, publièrent que les deux Provinces de la Principare, & de la Bazilicate leur appartenoient aussi, comme faisant partie de l'ancien Duché de Calabre, & que la Vallée de Benevent les devoit aussi reconnoître, comme ayant esté membre du Duché de la Pouille, & delegnerent incontinent des Officiers à Tripalde Ville de cette Vallée pour administrer la Justice, avec ordre d'en chasser ceux que les François y avoient établis.

**Les**



Les Barons de Naples , qui prévoyoit que cette voye de fait seroit la dernière disposition d'une nouvelle Guerre , accoururent pour éteindre le feu dans son commencement ; & le Prince de Melphe , que la prudence & l'intégrité signaloient entre les autres, redoubla ses offices pour accommoder les deux Nations à mesure qu'il y rencontroit plus de difficulté ; jamais on ne vit une égale obstination des deux parties dans une plus différente posture , & celui qui estoit effectivement inferieur à l'autre ne pouvoit jamais déguiser sa foiblesse avec plus d'artifice. Louis d'Armagnac , Duc de Nemours , & Vice-Roi de Naples pour la France , avoit trop de courage pour faire une action qui fut soupçonnée de lâcheté , & l'inégalité des forces qu'il commandoit avec celles d'Espagne , lui semblerent estre une raison suffisante de faire pancher la balance de son côté, dans la contestation dont il s'agissoit ; le Grand Capitaine qui connoissoit encore mieux que les François , le foible de son armée , & qui l'avoit déjà mise en quartier d'hyver , d'où il estoit impossible qu'il la pût ramasser avec assez de vitesse , & de promptitude s'il estoit attaqué , mit en pratique l'instruction qu'il avoit reçeüe de son Maître , & chercha par des voyes occultes à terminer la chose par Négociation , pendant qu'il affectoit à l'exterieur une fierté capable de couvrir ce qui lui manquoit , il accepta donc avec autant de joye , qu'il feignoit de contrainte , l'entremise du Prince de Melphe , & lui témoigna que le Roi Catholique , seroit toujours en disposition de commettre les differends qu'il avoit contre les François , plutôt à l'équité des Loix , qu'au sort des armes ; il consentit même que ce Prince portât parole au Duc de Nemours , que l'Espagne ne viendroit jamais à rompre avec la France , tant qu'il y auroit apparence d'accommodement , &

que

Elle est  
insérée  
dans le  
Manifeste  
qu'il fit  
publier  
alors.

Paul Jove  
dans le 2.  
livre de la  
vie de  
Gonsalve

que celle-ci ne réduiroit pas les choses dans la dernière violence ; parce que l'ordre le plus précis qu'il avoit reçu de Sa Majesté Catholique, consistoit à ne l'engager point dans une nouvelle Guerre, dont l'effet ne seroit pas peut-être si conforme à sa prévoyance, qu'avoit esté la dernière qu'il avoit entreprise, & qu'il n'attendit point à composer les differens qui pourroient survenir, que la Fortune ne se fut tant soit peu déclarée.

Sur cette assurance le Prince de Melphe, moyennant une entreveüe de ces deux Chefs dans une Église champêtre, située entre deux Villes de sa Principauté ; où après avoir fait leur devotion, ils eurent une longue conference sur l'usage des limites anciens ou modernes, & sur la manière dont on devoit interpréter les principaux Articles du partage fait entre les deux Rois. Le Grand Capitaine employa l'éloquence qui lui estoit naturelle à représenter les raisons que j'ai rapportées ; & le Duc de Nemours, qui n'estoit pas si grand homme de Cabinet, se contenta de lui repartir que l'intention du Roi Très-Christien n'étoit pas de contrevenir au Traité d'union qu'il avoit fait avec l'Espagne, ni de débattre au Roi Catholique, la portion qui lui étoit échüe, mais que les Provinces de la Capitanate, & de la Basilicate, n'ayant esté comprises dans aucun article en termes exprés, il étoit bien plus vrai semblable qu'elles devoient appartenir aux François, pour les dédommager de la sterilité du Labour & de l'Abruzze, qu'aux Espagnols, dont les droits sur le Royaume de Naples n'estoient pas si clairs, & qui nonobstant possédoient seuls toute l'abondance de la Pouille & de la Calabre. Cette reponse donna lieu à de grandes contestations, qui furent terminées par un ajustement, qui portoit que les Provinces dont il s'agissoit appartiendroient à la France, & à l'Espagne par indivis, & que l'autorité  
des

des deux Rois y seroit également reconnüe, jusqu'à ce qu'on eût informé leurs Maîtres de ce qui se passoit, & qu'on les eût consultez pour sçavoir qu'elle avoit esté leur intention dans le Traitté qu'on avoit conclu, & dans quel sens ils voudroient soutenir l'explication de ces articles. Le Grand Capitaine profita de cet intervalle en deux manières, parce qu'il eût le loisir d'affermir au service de l'Espagne ses Troupes, qui d'ailleurs estoient mal satisfaites, & de leur assigner un rendez vous général en cas de rupture, pendant qu'il concertoit avec son Maître de l'économie & des moyens, qu'il devoit tenir pour acquerir un tout, dont il tenoit la meilleure partie. Il dépêcha plusieurs Courriers à la Cour de Madrid, qui tous estoient charges de deux différentes dépêches, les premières estoient publiques, & se communiquoient toujours au Prince de Melphe, qui estoit le Médiateur; elles ne consistoient qu'en des humbles prières que ce Général faisoit à Sa Majesté Catholique de vouloir expliquer nettement quelle avoit esté sa pensée sur la difficulté dont il s'agissoit, ou qu'en des objections qu'on lui faisoit par forme de réplique sur les réponses qu'il avoit faites. Les secondes estoient mêmes inconnues au Secrétaire du Grand Capitaine, & traitoient, non plus la manière d'éviter la Guerre, que l'Espagne souhaitoit, mais de la faire à son avantage, & d'en attirer toute l'envie sur les François.

Le Roi Catholique de son côté répondoit admirablement à cette collusion, & ne manquoit jamais d'envoyer autant de divers ordres; les premiers sembloient estre conçûs dans une entière irrésolution, & ne portoient tous que la même proposition, que le Roi Catholique répétoit toujours en de nouveaux termes; sçavoir qu'il avoit fait avec la France, un Traitté de bonne-foi, où par conséquent il n'avoit que la pensée générale de  
 rete-

Guichardin dans  
 le 9. liv.

retenir la moitié du Royaume de Naples , & que les divisions particulières qui formoient le débat, ne pouvoient pas mêmes estre tombées sous la prévoyance , bien loin d'avoir esté décidées par anticipation , puis qu'il avoit ingénument de n'avoir pas eu pour lors toutes les lumières qui auroient esté nécessaires , pour proceder à une exacte division ; mais que pour témoigner à la France , qu'il vouloit agir avec sincerité , il estoit content de remettre à la prudence du Grand Capitaine, la décision de tous les differends qui s'étoient formez entre les deux Couronnes , ou qui naistroient désormais , en ce qui regardoit le Royaume de Naples , & qu'il lui continueroit toujours la même commission , tant qu'il seroit en Italie. Les seconds , qui se nommoient proprement le secret d'Espagne , défendoient précisément au Grand Capitaine de rien terminer jusques à ce qu'il fût en état de faire teste au Duc de Nemours ; parce qu'il seroit toujours assez aisé de rompre avec la justice, lors qu'on le pourroit faire commodément , & que la principale fin où il devoit viser, estoit l'intérêt d'Espagne. Il y falloit ajuster tout ce qu'il feroit désormais ; & porter en tout cas la dissimulation au dernier point , où elle pourroit aller.

Cette pièce estoit jouée si délicatement , que le Médiateur même ne la pressentit jamais , parce que quand il pressoit le Grand Capitaine , d'user du pouvoir qu'il avoit reçu d'Espagne , dans toute son étendue , & de passer outre l'accommodement, celui ci lui repartoit, que l'honneur que le Roi son Maître lui faisoit de remettre en ses mains les droits de sa Couronne, estoit si délicat qu'il estoit impossible d'en user , sans en abuser en même tems , & qu'il estoit , à le bien prendre , de la nature de ceux qui sont toujours brillans , tant qu'ils s'arrestent précisément à la speculation ,  
mais

mais toujours finestes depuis qu'ils descendent à la pratique. Que les differends survenus, en ce qui regardoit le parrage du Royaume de Naples, ne pouvoient estre terminez que par une explication positive du Traité conclu entre la France & l'Espagne; & que cette interprétation ne pouvoit estre légitime, si elle ne procedoit des mêmes personnes qui avoient établi la chose qui devoit estre interprétée, tant qu'elles seroient en état de pouvoir estre consultées. Qu'enfin le Roi Très-Chrétien & le Roi Catholique, estoient les deux seuls Juges competans, dans l'affaire dont il s'agissoit, & que comme il ne se pouvoit faire qu'ils communicassent à leurs sujets le caractère de Souveraineté, il ne se pouvoit faire non plus que le Duc de Nemours, ou lui, sans attenter sur la plus jalouse de ses propriétés, qui consistoit à regler définitivement le differend, entreprissent de déclarer de leur Chef l'intention de leurs Princes.

Ces raisons obligeoient le Médiateur à presser les François, de prolonger le terme, & le Roy d'Espagne, venant tous les jours moins intelligible dans ses réponses, le Grand Capitaine employa tant de nouvelles défaites, que non-seulement il eût le loisir de se mettre sur la défensive; mais encore il fut assez heureux, pour tirer d'un événement bizarre le prétexte de rompre; ce qu'il avoit en vain espéré de l'inconstance des François. Les gens de Guerre des deux partis, qui ne connoissoient point de plus grand ennemi que la paix, prévoyoit bien que si les differends se vuidoient à l'amiable, il leur estoit inévitable ou d'estre licentiez, ou d'estre transportez en quelque autre lieu, ou il n'y auroit pas tant de butin à faire que dans l'Italie, résolurent de porter les choses à l'extrémité, & se chargerent si brusquement, à mesure qu'ils se rencontroient hors de

leurs

leurs Garnisons , que ceux qui avoient eu du pire voulans recouvrer leur honneur , & leurs Officiers ne faisoient pas tout ce qu'il falloit pour les retenir , le desordre , qui n'avoit commencé que dans quelques compagnies , se coula insensiblement entre les Chefs. Le Grand Capitaine , qui n'avoit pas dessein de l'appaiser , donna lieu à l'accroître par une retraite précipitée , qu'il fit à contre tems de la Ville d'Atelle où il estoit vers l'autre extrémité du Royaume , où celle de Barlette est située.

Cet incident , quoi qu'il ne fut pas tout à fait contre l'intention du Grand Capitaine , ne laissa pas de le surprendre en ce qu'il arriva beaucoup plus promptement qu'il ne souhaittoit , & que par conséquent il rendoit inutiles les empêchemens qu'il avoit fait naître à la conclusion de l'ajustement , & les secours trop lent qu'il attendoit d'Espagne. L'argent qui lui manquoit l'avoit empêché de mettre son armée en état de tenir Campagne , & la plupart des Villes de son partage avoient conservé quelque reste d'inclination pour les François , qui lui donnoient de la jalousie. Les ordres qu'il avoit reçus de son Maître lui défendoient absolument de commettre à la disposition de la fortune une acquisition , qu'il avoit coutume de nommer l'ouvrage de son Conseil , & le défaut de munitions qui suit toujours celui des finances , lui faisoit prévoir la disposition de son armée , comme étant infaillible au cas qu'il les renfermât dans quelque Place où les François ne manqueroient pas de les investir.

Dans l'irrésolution où le réduisoient tant d'inconveniens , il assembla les principaux Chefs pour déterminer le lieu , qui devoit estre le Théâtre de la Guerre , & dans le quel des deux Duchez de la Pouille où de la Calabre , il seroit plus avantageux à l'Espagne de les soutenir , puisque ses forces

ces

ces ne lui permettoient pas de les porter dans le  
 Labour ni dans l'Abruzze. Les Officiers qu'il  
 y fit appeller estoient, ou Espagnols naturels, ou  
 Italiens. Les Espagnols n'avoient point d'autre  
 but que le service de leur Roi, & la gloire de leur  
 Nation; mais les Italiens estoient divisez comme  
 en trois Factions. La première avoit esté de tout  
 tems engagée avec la Maison d'Arragon, & ne  
 servoit l'Espagne, que parce que celle d'Anjou  
 avoit pris parti avec la France. La seconde estoit  
 des Seigneurs qui devoient servir le Roi d'Espa-  
 gne, à cause des Fiefs qu'ils possédoient dans la  
 Poëille, & dans la Calabre, & qu'ils couroient  
 risque de perdre si les François prévalaient. Et la  
 troisième estoit composée de ceux qui non seule-  
 ment avoient intérêt que l'Espagne vainquit, mais  
 qui prévoioient leur perte inévitable, & presque  
 nécessaire, au cas que les François eussent de  
 l'avantage; & de cette dernière estoient les deux  
 Colonnes Prosper & Fabrice; ces deux Chefs s'é-  
 toient déclarez pour la France, au commencement  
 de la Guerre d'Italie, à cause de la haine qu'ils  
 portoient au Pape Alexandre VI. & des soupçons  
 qu'ils avoient de sa mauvaise foi, & n'avoient pas  
 peu contribué dans la facilité qu'eût le Roi Char-  
 les VIII. à traverser l'Italie, & dans la Conquête  
 de Naples, dont ils avoient esté si magnifiquement  
 recompensez, que les autres Seigneurs d'Italie,  
 qui suivirent le Roi dans cette expedition, avoient  
 sujet de leur porter envie. Ce Roi leur avoit don-  
 né les Comtez d'Albe & de Tagliacozzo, dont il a-  
 voit dépouillé la Famille des Ursins, qui estoit la  
 Capitale ennemie de la leur & par conséquent étoit  
 devenue fort inferieure après cette perte, & com-  
 me s'il n'eût pas suffi de leur obtenir une prémi-  
 nence que leurs ayeuls avoient inutilement pour-  
 suivie depuis deux siècles, il avoit abaissé les  
 deux seules Maisons qui leur pouvoient faire om-

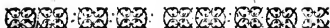
Dans les  
 éloges de  
 la famille  
 des Co-  
 lonnes.

bre désormais dans la Ville de Rome , en ôtant le Duché de Trajet & de la Ville de Fondi à celle des Gaftans , & le Montfortin avec les autres Villes de fa dependance à celle de Contis pour les en revestir. Cependant il estoit arrivé par un de ces renversemens de conduite qui trompent les prejugés de la prudence humaine à mesure qu'ils paroissent les mieux établis , que la même voye que le Roi Charles avoit tenue , pour attacher inviolablement les Colonnes à son parti fut celle qui les en détacha , & que l'excez de la liberalité dont il les avoit comblez , servit principalement à les jetter dans la plus noire des ingratitudez , parce que l'abondance des biens dont ils avoient esté mis en possession leur avoit fait changer d'intérêt , ou du moins ayant fait ceder les deux intérêts particuliers , que j'ay designez , à celui de les conserver. Le Roy qui se portoit assez facilement dans l'extrémité des choses , ayant fait des carresses à *Virginie Ursin* & au *Comte de Petillane* , qui l'étoient venu visiter à son retour , soit qu'il s'imaginât alors avoir besoin de tout le Monde , ou qu'il ne fit point autrement réflexion sur la consequence de cet accueil ; les deux Colonnes n'eurent pas plutôt aperçû que les affaires des François , commençoient à décliner , qu'ils abandonnerent leur parti , son pretexte de cette reception , & traitterent avec Ferdinand Roy de Naples , à condition qu'ils seroient maintenus dans leurs nouvelles acquisitions.

Ce même sentiment leur avoit fait continuer au Roy Frederic , les services qu'ils avoient rendus à son Prédecesseur , & j'ay marqué cy-dessus qu'il auroit infailliblement évité le malheur qui luy survint , lors que la France & l'Espagne l'attaquoient de concert , s'il eût voulu suivre les Conseils de Prosper Colonne en deux memorables rencontres. Mais ce Prince ayant contribué plus que la mau-  
vrai-



vaise fortune à sa disgrâce , la troisième révolution de Naples estoit arrivée avant que les Colonnes eussent pensé à changer de Maître , & les avoit presque réduits au desespoir de conserver ce qu'ils y tenoient , lors que le Grand Capitaine , qui pensoit déjà (comme Paul Jove est ici contraint de l'avouer) aux moyens de frustrer les François, de la portion qu'ils venoient de recouvrer , ou qui prévoyoit du moins , pour dire quelque chose de plus doux , que cette Nation bouillante ne pourroit s'empêcher de faire naître un sujet de rupture, changea le dessein de ruiner les Colonnes en celui de les protéger. Et parce que les avantages que l'Espagne en a tirez depuis, ont obligé les écrivains de la Maison d'Autriche de faire passer cette action pour une idée de prudence Politique; il est important que je désigne dans le discours suivant les raisons qui émuèrent le Grand Capitaine à chercher les expédiens d'attirer les Colonnes dans le parti du Roi Catholique , après avoir remarqué celles qui obligèrent cette Maison de s'y jeter , & qui sans doute estoient les mêmes qui lui avoient fait quitter le Roi Charles VIII.



## DISCOURS CINQUIEME.

*Quelles sont les inventions que l'Espagne mit en usage , pour se mettre possession de tout le Royaume de Naples , au prejudice de la France ; combien il lui estoit importante pour y parvenir d'attirer les Colonnes dans son parti ; avec quelle adresse elle ménagea le mécontentement , & la crainte des deux Chefs de cette famille , & qu'elle agit avec autant de précaution & de bonheur dans le Cabinet , lors qu'il fut question de conclure où seroit le Theatre de la Guerre , que la France eût de malheur à déterminer l'endroit où elle la devoit porter.*

**Q**UEL QUE modération qu'on vueille juger du projet de l'Espagne , en ce qui regardoit la conquête de Naples , & quelque prévoyance qu'on attribue à son Conseil pour les choses de l'avenir sur la mesintelligence qui pouvoit survenir entre les deux Couronnes ; il est certain qu'il lui estoit d'une merveilleuse consequence d'engager la Famille des Colonnes le plus avant qu'il lui seroit possible dans une Communauté de droit avec elle , & qu'il n'y avoit rien qu'elle dût épargner pour y parvenir. Elle estoit sans difficulté l'une des illustres d'Italie , & ne cedit pas mêmes à celles qui estoient couronnées. Elle estoit alors plus nombreuse qu'on ne l'a veüe depuis , & qu'elle n'avoit

voit esté auparavant , & la qualité des personnes  
 del'un & de l'autre sexe ne pouvoit être plus con-  
 sidérable pour la réputation , ni pour le mérite.  
 Tous les hommes qu'elle portoit s'estoient signa-  
 lez , ou par la valeur dans la profession des armées,  
 ou par l'intégrité dans les plus hautes dignitez de  
 l'Eglise ; & les Dames non seulement par la pu-  
 deur , qu'elles se vantoient de posséder par hérita-  
 ge, estoient devenues si fameuses ; mais encore par  
 les sciences qu'elles avoient eu soin d'apprendre ,  
 & par les rares productions de leur esprit , qu'on  
 les égaioit à celles de l'ancienne Grece. Mais en  
 particulier Prosper & Fabrice , avoient tellement  
 gagné le cœur des soldats Italiens , dans les derniè-  
 res Guerres , qu'ils ne vouloient plus combattre  
 sous d'autres Chefs, & disoient tout publiquement,  
 qu'ils suivroient le parti que choisiroient les Co-  
 lonnes. La conjoncture même où ils se rencon-  
 troient, servoit à les faire davantage considérer , &  
 l'on pouvoit dire que l'adversité les avoit rendus  
 plus redoutables , en ce que les affaires de la Mai-  
 son Royale de Naples , étant déclines tout d'un  
 coup , & tout ce qu'elle avoit de partisans dans le  
 Royaume n'ayant pas eu le loisir de se mettre à  
 couvert de la foudre , la proximité du même péril  
 qu'il falloit éviter , & l'estime particulière qu'ils  
 faisoient des Colonnes les avoit tous contrains ,  
 sans deliberer , de recourir à eux , comme aux  
 seules personnes qu'ils jugeoient capables de  
 les en préserver. La Faction d'Arragon , entre les  
 autres, surprise d'une atteinte imprévue , & ne pou-  
 vant se résoudre ni à chercher la clemence des  
 François , qu'elle scavoit avoir esté prevenus à son  
 préjudice par celle d'Anjou ; ni l'assistance des Es-  
 pagnols , qu'on voyoit avoir abusé de la sinceri-  
 du Roi Frederic , estoit entré avec eux dans une  
 étroite union , & leur avoit remis l'entiere dis-  
 position de sa Fortune. Ce bonheur , qui leur

estoit arrivé dans le point où l'on croyoit qu'ils fussent perdus sans ressource, avoit donné lieu de prévoir aux Politiques du tems, que les deux Nations conquérantes essayeroient à l'envi de gagner ces Chefs, qui trainoient après eux une si longue suite; & les plus subtils estimoient qu'elles y procederoient avec d'autant plus de chaleur, & moins de réserve, que chacune d'elle s'imagineroit en particulier de ravir à sa concurrente ce qu'elle obtiendrait pour elle même, & craindre que sa rivale ne profitât de son imprudence, au cas que la tentative qu'elle feroit devint inutile. De manière que la condition & la vertu des Colonnes ayant fait de longues impressions sur l'esprit du Grand Capitaine, & les deux consequences qui en résul-toient, sçavoir d'acquiescer avec elle une Faction, qui depuis cent ans avoit toujours esté victorieuse de l'autre; & d'ôter aux François le fruit qu'ils pouvoient tirer de la déclaration pour eux d'une si Puissante Famille ayant achevé de le déterminer, il avoit non-seulement diminué de sa fierté naturelle, en n'attendant pas qu'ils le recherchassent les premiers d'accommodement; mais encore il leur avoit offert, outre la conservation de tout ce qu'ils tenoient dans le Royaume de Naples, & l'investiture de plusieurs autres Fiefs, la seconde charge de son armée, qui consistoit dans la Lieutenance générale.

Ces deux attrait, dont on flattoit en mesme-temps leur convoitise & leur ambition, les avoient si fortement attachez à l'Espagne, que les soins du Cardinal d'Amboise pour les en détacher avoient esté superflus, aussi-bien que les offres contraires qu'il avoit fait de leur donner le même commandement dans l'armée du Roi de France, & de plus belles terres encore dans le Duché de Milan. Et parce que le grand Capitaine leur  
avoit

avoit tenu exactement ce qu'il leur avoit promis, & même affecté de paroître genereux à leur égard dans certaines rencontres, il les avoit rendus si scrupuleux. Partisans de l'Espagne, que comme il n'y avoit point desormais de Maison qui fut plus intéressée que la leur à procurer quelle se maintint au moins dans la possession de ce qui lui estoit échu, par le traité de partage. Il n'y en avoit point au moins qui travaillât plus utilement aux moyens de la luy conserver, & ce fut précisément dans cette conjoncture que le Grand Capitaine, ayant assemblé le Conseil de Guerre, pour sçavoir quelle en devoit estre le Siège, tous les Chefs Espagnols & même tous les Italiens, à la reserve des Colones, furent d'avis qu'il falloit la Calabre. Le leur consistoit en ce que l'inégalité des forces d'Espagne, ne lui permettant pas tant de sçavoir quand & où l'on porteroit la Guerre, que de prévoir ou l'on pourroit la recevoir avec moins d'incommodité; & par conséquent la difficulté ne pouvoit avoir lieu qu'à l'égard de deux seules Provinces, puis que les autres estoient trop ouvertes à l'invasion des François, sçavoir la Pouille & la Calabre, que la Pouille n'estoit pas tout à fait à la dévotion du Roy Catholique, puisqu'outre les meilleures Places maritimes que les Venitiens y tenoient, on estoit encore averti que Monsieur d'Aubigni y entretenoit des intelligences pour les François, qui ne manqueroient pas d'éclater opportunement. Il ne restoit donc que la Calabre sur qui on peut jeter les yeux, & qui d'un côté n'estoit pas sujette aux mêmes inconveniens; & de l'autre avoit deux avantages, qui seuls lui devoient ajuger la preference. Le premier regardoit la fertilité du lieu, qui pouvoit fournir assez de provisions pour nourrir l'armée Espagnolle, sans qu'il fut besoin de

recourir ailleurs , comme il estoit nécessaire au cas qu'elle fut retranchée dans la Pouille. Et le second regardoit la situation du même lieu , qui n'estoit pas assez étendu , pour permettre aux François d'user commodément de leur Cavallerie , où consistoit pourtant leur principale force , ni assez dépourvu de Forteresses , pour ne leur donner pas de l'exercice durant plusieurs Campagnes ; que dans cet intervalle , ou la fortune provoquée par leur inconstance de laisseroit elle-même de les favoriser ; ou les voisins , qui tous avoient intérêt de s'opposer à leurs progrès , auroient le temps d'en concevoir de la jalousie. Et d'assister secrètement les Espagnols , si le succès des choses estoit pénible ou douteux ; ou même à découvert , s'il leur arrivoit quelque disgrâce.

Ces raisons sont plus étendues dans les parallèles d'Espagne.

Mais Prosper Colonne , à qui il estoit fatal (comme j'ai déjà remarqué) de donner des Conseils dociles , secondé par son Frère sur l'expérience générale qu'il avoit de l'art Militaire , & sur la connoissance particulière des lieux dont il s'agissoit , qu'il avoit tantost attaqué avec Charles VIII. tantost repris avec Ferdinand , & tantost défendu avec le dernier Roi Frederic , entreprit lui seul de faire changer d'opinion à tous ceux qui venoient d'établir la leur , & voici l'abbregé des raisonnemens qu'il employa pour en venir à bout.

Ils sont couchés plus au long dans l'histoire des Colones.

Il supposa , comme une maxime , qu'on pouvoit nommer justement la plus nécessaire de l'art Militaire , dont ils faisoient tous profession , à se prévaloir des avantages du lieu , où elle devoit estre faite , & à mesurer la résistance , non pas tant à la vigueur dont on estoit attaqué , qu'aux circonstances qui la devoient rendre plus ou moins obstinée ; d'où il prit occasion de dire , qu'il y avoit lieu de s'estonner que les Chefs qui ayant harangué devant lui , après avoir demeuré d'accord du même

même principe , en eussent tiré une conclusion si éloignée dans l'affaire dont il s'agissoit , que de choisir la Calabre pourestre le Théâtre de la Guerre , à l'exclusion de la Pouille , puis qu'il estoit certain que l'expérience, qui seule pouvoit acquérir de l'autorité parmi les armes , & la raison qui devoit alentir leur fierté, contribuoient également à faire rebuter celle-là pour s'attacher à celle-ci , comme il promettoit de faire voir dans les deux parties de son discours.

Dans la première, après avoir demandé pardon de ce qu'il alloit faire le Politique en présence de tant de grands hommes , & représenter un personnage qui lui seroit si mal , il faisoit remarquer insensiblement, que le véritable secret des trois dernières revolutions de Naples consistoit en ce que les quatre Princes qui les avoient souffertés, avoient tous mal concerté quel devoit estre le lieu qui devoit estre conservé préferablement à tous les autres ; & que les Rois Alphonse & Ferdinand, avoient esté contrains de céder à l'impetuosité des François , pour s'estre trop avancez sur la Frontière de leur Etat , & pour avoir donné le tems aux seditieux de la Faction d'Aujou , qu'ils laissoient derrière , de solliciter & même de surprendre la fidelité de leurs peuples. Que Charles VIII. après avoir abandonné sa conquête si fort à contre tems , avoit laissé des ordres à *Gilbert de Montpensier* , & à Monsieur d'Aubigny, qui avoit fait recouvrer le Royaume à la Famille d'Arragon, en ce que les forces Françoises ayant esté divisées suivant les divers lieux , où les Chefs avoient de l'emploi , la Ville de Naples s'estoit perdue non-obstant les progres de Monsieur d'Aubigny dans la Pouille. Et la fortune qui faisoit semblant de s'obstiner à le suivre avoit esté invité de le trahir , après quelle avoit observé que le gain de cette ba-

taille estoit de bien loin inferieur aux pertes que le parti de France , recevoit par tout ailleurs. Qu'il n'y avoit personne qui ne scût que l'infortune du Roy Frederic , estoit procedée du funeste dessein , qu'il avoit tâché inutilement de luy faire changer , & de partager ce qu'il y avoit de guerre dans les trois Places qu'il avoit resolu de défendre en même tems , & que l'évenement avoit justifié , que la menace qu'il avoit alors faite à ce malheureux Prince , qu'il verroit perir par parcelles , ce qu'il refusoit de sauver tout entier , estoit une veritable Prophétie. Que si maintenant on prenoit la peine d'appliquer ces exemples à la conjoncture presente , il seroit facile de remarquer , que comme on affectoit de suivre la même route que ces Princes infortunez avoient tenuë , on s'engageoit aussi sans y penser dans le même destin. En effet quelle difference pouvoit on assigner entre l'avis qui venoit d'estre ouvert , & le Conseil du Roy Frederic ? Ne tendoient ils pas tous deux à faire prendre la même résolution , si ce n'est que le sien aboutissoit seulement à partager ce qu'il avoit de Troupes dans les Villes de Naples , d'Averse & de Capoue ; au lieu que celui qu'on agitoit presentement estoit bien plus outré , & vouloit qu'on les distribuât dans les sept Places qui seules estoient dans la Calabre en état de défense.

Après avoir exagé les suites , qui procederoient de cette faulx imitation , il passoit à la seconde partie , où il établissoit d'abord pour fondement qu'il falloit que la détermination qui se devoit prendre évitât les inconveniens qui avoient causé les trois révolutions dont il avoit parlé , & que par consequent on ne pouvoit plus desormais , ni transporter toutes les forces sur une frontière comme l'on avoit fait dans la première , ni  
les



les employer dans deux différentes Provinces, ce qui avoit si mal réussi dans la seconde, ni les renfermer dans les meilleures Places, ce qui n'avoit servi qu'à rendre la troisième plus prompte, & (ce qu'il ne pouvoit dire sans soupirer) irréparable. Qu'il ne restoit donc plus qu'un avis à produire, & qu'il ne doutoit point qu'il ne fut accepté, puis qu'il estoit non-seulement salutaire, mais encore absolument nécessaire, si l'expérience des choses ne l'abusoit point en cette rencontre. Il consistoit à donner le rendez-vous général dans la Pouille à toutes les Troupes qui servoient Sa Majesté Catholique en Italie, & à ne choisir en cette Province qu'une Ville aux environs, dans laquelle elles pussent estre logées commodément, sçavoir la Barlette; que si l'on se vouloit donner la peine d'examiner la situation de cette Place, & de la comparer avec l'état des choses présentes, on verroit que la nature sembloit l'avoir destinée, pour décider à qui des deux Nations demeurerait le Royaume de Naples, & pour estre comme l'azile à la faveur duquel la patience Espagnole devoit triompher de la précipitation François; que les Roys précédens n'avoient point eu soin à la vérité de la fortifier regulièrement, mais que nonobstant elle ne laisseroit pas de fournir aux ennemis des occasions inévitables de manifester leur vice originel, & que son port, pour n'estre que l'ouvrage de ses Citoyens, pour n'avoir d'abry qu'à la faveur d'un mole, estoit pourrant capable de recevoir quelques galeres, & d'esperer toutes sortes de rafraichissemens qui pourroient arriver par la mer Mediterranée; que ses habitans avoient été de tout tems devoüez à la faction d'Arragon, & qu'on pouvoit d'autant plus s'asseurer de leur fidelité, qu'ils avoient été les premiers à secourir le joug incontinent après la retraite de Charles VIII. que les Places abondoient en toutes sortes de provisions.

pour n'avoir pas esté sujettes aux logemens de Guerre, & qu'après en avoir tiré tout ce qui seroit nécessaire pour soutenir un long siège; il n'y avoit rien de plus facile que de les rendre inutiles aux ennemis, puis qu'elles estoient toutes situées en raze Campagne; d'où il résultoit que si les François avoient la remerité d'attaquer l'armée Espagnole, lors qu'elle seroit retranchée sous le Canon de Barlette, ou même postée derrière ses murailles, si le cas le requeroit ainsi, ils perdroient inutilement leurs meilleures Troupes, & les affoibliroient de manière qu'elles ne seroient plus en état de paroître devant celles du Roi Catholique, lors que le secours seroit arrivé; que si leur dessein au contraire ne tendoit qu'à couper les vivres, & qu'à la ruiner par l'indigence de toutes choses, il étoit encore certain qu'ils n'y réussiroient pas, par plusieurs raisons qu'il supplioit de remarquer.

La première, que comme les choses violentes ne pouvoient estre de durée, & que l'art de prolonger la Guerre n'étoit ni de l'usage, ni du genie de cette hazardeuse Nation; comme elle ne possédoit pas toutes les vertus capables de former un siège de cette nature, & que d'ailleurs elle n'avoit pas fait toutes les provisions qui seroient nécessaires; aussi la constance de tant de vaillans hommes n'auroit pas plûtôt rallenti leur première furie, qu'elle se rebutteroit d'elle même, & laisseroit le siège imparfait, ou le continueroit avec tant de négligence, qu'elle donneroit le loisir à l'Espagne se de fortifier, & de lui disputer à son tour la Campagne.

La seconde, que comme les peuples de Naples, étoient desormais las de changer de Maître, & que la longueur du siège de Barlette, leur seroit craindre que la Guerre ne devint éternelle; ils prendroient infailliblement une résolution commune de se déclarer pour le parti, qui dans les apparences

la

la pourroit terminer plutôt, ce qui ne pouvoit être qu'en faveur de l'Espagne, puisque quand l'armée qui seroit renfermée dans Barlette succomberoit, les Neapolitains ne seroient pas pour cela paisibles, puisque la Sicile demeurant toujours au Roi Catholique, & le mauvais succès n'ayant fait qu'irriter les Espagnols, la Guerre commenceroit aussi-tôt que leurs forces seroient rétablies, & les côtes de Calabre & de la Pouille seroient du moins sujettes à de perpetuelles descentes. Au lieu que si les François étoient chassés une seconde fois, comme ils n'avoient point d'Etat qui fût proche le Royaume de Naples, & que ce qu'ils tenoient dans l'Italie en étoit fort éloigné, aussi ne leur seroit-il plus désormais possible d'y porter la Guerre, comme ils avoient fait, lors qu'il ne s'agissoit que de détrôner une Branche illegitime, & que de signer une Confédération avec le Roy Catholique, pour lui faire perdre la volonté de se défendre.

La troisième, que les Princes d'Italie qui n'avoient pu souffrir les progrès de Charles VIII. dans leur Païs, & qui s'étoient si genereusement liguez avec sa Majesté Catholique pour les traverser, ne manqueroient pas de sentir les mêmes émotions de courage & de jalousie, lors qu'ils verroient son Successeur aux termes de posséder tout seul, non seulement tout le Royaume de Naples, mais de le posséder en l'ôtant à la seule Puissance de l'Europe qui le pouvoit tirer de ses mains: & ce qu'il y avoit de plus important, de le posséder, après avoir usurpé le Centre, & la plus belle Portion de l'Italie (il vouloit dire le Duché de Milan) que ces Princes observoient à la vérité d'abord la conjoncture avec des yeux fort desintéressés, & par conséquent avec des sentimens peu favorables aux deux Parties; mais qu'aussi-tôt qu'ils auroient donné le loisir à leurs intérêts de corriger leurs

leurs premières reflexions, ils appercevroient la chose d'une bien différente maniere, qui les porteroit à defirer ensuite que puis qu'ils ne pouvoient empêcher que le Royaume de Naples ne vint tout entier au pouvoir de l'un ou de l'autre des deux Rois étrangers, qui l'avoient déjà partagé; il falloit tâcher de le procurer à celui dont le voisinage seroit le moins à craindre, & de qui les projets pourroient être plus facilement arrestez, au cas qu'il attentât sur le reste de l'Italie; que comme ces deux conditions concouroient en faveur de l'Espagne en ce qu'elle n'estoit pas à beaucoup près si entreprenante que la France, & que d'ailleurs elle n'estoit ni assez peuplée pour inonder, quand il luy plairoit, l'Italie d'un déluge de Soldats, ni assez proche pour y faire passer de nouvelles Recrûes. Et comme au contraire la situation de la France & le temperament de ses Peuples contribuoiert également à se naître, & à confirmer les mêmes soupçons; on étoit on bien fondé de croire qu'ils se détermineroient enfin pour l'Espagne contre la France, & qu'en une si dangereuse, & si délicate conjoncture qu'étoit celle dont il s'agissoit, ils s'en tiendroient à la maxime qui conseille toujours le choix des moindres maux.

Qu'ainsi le Pape animé contre Loüis XII. par la défense qu'il avoit faite au Duc de Valentinois son fils de toucher l'Estat de Florence, en un tems où il lui estoit facile de l'usurper, & dans l'incertitude que le Roi de France ne s'opposât encore au dessein que le même Valentinois avoit sur la Romagne, s'il demeueroit le Maître de la portion de Naples, qui seroit de frontiere aux terres de l'Eglise, sa Sainteté se porteroit au moins secrètement en faveur des Espagnols pour l'une de ces deux considerations sçavoir; ou pour obliger la France de se relâcher en ces deux articles qui traversoient

verfoient l'agrandissement de sa Famille, ou pour  
 y faire consentir le Roi Catholique après les avoir  
 obtenues du Roi tres-Chrétien; que le Senat de Ve-  
 nise qui faisoit les choses avec tant de circonspe-  
 ction favoriseroit l'Espagne dans cette rupture, à  
 mesure qu'il se donneroit la peine d'en examiner  
 la suite avec des sentimens plus épurez, & ne per-  
 droit pas une si belle occasion de se délivrer de la  
 jalousie qui le possédoit d'autant plus contre les  
 François, qu'ils venoient de lui ravir la fonction  
 d'Arbitre d'Italie, qu'il avoit exercée durant plu-  
 sieurs siècles en y faisant entrer deux Puissances é-  
 trangeres, dont la moindre estoit plus formidable  
 que la sienne. Que dans les transports de cette pas-  
 sion qui remuë bien plus vigoureusement les corps  
 politiques que les animez, & qui n'est jamais plus  
 à craindre, que lors qu'elle est animée dans les déli-  
 berations publiques; les Venitiens auroient plus  
 d'égard à la nécessité des choses présentes, qu'à la  
 qualité des promesses, que leur Ambassadeur avoit  
 faites à la Cour de France, parce qu'ils tenoient par  
 engagement les meilleures Villes Maritimes du  
 Royaume de Naples, & qu'ils estoient assez judi-  
 cieux pour prévoir que si les François avoient l'a-  
 vantage, ils ne penseroient incontinent qu'à les dé-  
 gager, ce qu'ils apprehendoient d'autant plus, que  
 si ces Places leur échappoient, ils ne seroient plus  
 les seuls Maîtres de la Mer Adriatique. Il y avoit  
 apparence que cette raison, qui seule avoit suffi pour  
 les faire entrer dans la Ligue contre Charles VIII.  
 auroit bien encore la force de leur faire jeter des  
 vivres dans Barlette, ou de permettre du moins  
 que les Galeres de Sicile en fissent provision dans  
 les Ports de leur Golfe, sur l'opinion qu'ils  
 auroient, que si le parti d'Espagne prévaloit à Na-  
 ples, il leur seroit plus facile de conserver ce qu'ils  
 y tenoient, que si le bonheur panchoit du costé de  
 la France, qui ne recevoit jamais de raison, quand  
 elle demandoit des effets.

C'est

C'est icy que Prosper, après avoir montré que le plus proche & le plus certain espoir de secours devoit être fondé sur cette République, demandoit pardon de la liberté qu'il prenoit de conclure autrement que les autres, & excusoit sa remerité sur l'obligation qu'il avoit de ne dissimuler pas, dans une si célèbre assemblée, ce que sa conscience lui suggeroit, & sur le zele qu'il faisoit profession de porter toujours dans l'excès, lorsqu'il s'agiroit des moindres interêts de sa Majesté Catholique.

Cette Harangue fit revenir tous ceux qui avoient ouvert le premier avis, & le Grand Capitaine, soit qu'il fût ennemi des conseils violens, soit que l'expedient des Colonnes fût plus conforme aux ordres de Madrid, que j'ay désignez ci-dessus, l'autorisa dans toutes les circonstances, & travailla dès le lendemain à l'accomplir. Mais dans quelque raffinement qu'il eût été conçu, & quelque nouvelle matiere de prolonger la Guerre que son Auteur eût inventé, en attendant que l'Espagne eût rempli le vuide qui paroissoit dans ses Troupes & dans ses Magazins, il faut pourtant avouer que l'inégalité de ses forces étoit toujours si grande, quand on les comparoit à celles de France, & qu'elles leur étoient tellement inférieures en nombre & dans la qualité des personnes qui les composoient, qu'il n'y avoit pas même apparence que la Barlette les pût empêcher de perir, si les François les poursuivoient avec chaleur jusques dans ses murailles; & tous les raisonnemens de Prosper n'eussent retardé sa ruïne que de quelques jours, si les François, au lieu d'agir comme ils avoient accoustumé, ne se fussent amusez à délibérer à leur tour, & n'eussent pris ensuite la seule résolution, qui pouvoit rendre salutaire l'avis des Colonnes.

Guichardin dans le 9. liv.

Le Duc de Némours, après avoir appris que les

Espe-

Espagnols se retranchoient aux environs de Bar-  
 lette, voulut consulter ses principaux Officiers sur  
 ce qu'il avoit à faire, & quoi que la Commission  
 qu'il avoit du Roi ne fût limitée en aucun arti-  
 cle, & que le Cardinal d'Amboise eût jugé né-  
 cessaire de la faire expédier de la sorte, à cause de  
 la distance des lieux & de la longueur qu'on évi-  
 toit plus soigneusement en France qu'ailleurs, il  
 crût néanmoins que ce seroit faire tort à l'expe-  
 rience de tant de braves Capitaines qui l'envi-  
 ronnoient, que de les conduire dans un lieu dan-  
 gereux, sans avoir demandé leur sentiment : &  
 peut-être encore que se défiant à contretems de  
 la bonne fortune, il aimoit mieux mériter un peu  
 moins de gloire, en cas de succès, que de s'exposer  
 à tous les reproches qui résulteroient sur lui seul,  
 en cas de disgrâce. Quoi qu'il en soit, la délibé-  
 ration du Vice-Roi fut opposée en toutes choses  
 à celle du grand Capitaine, excepté que dans l'une  
 & dans l'autre, les Chefs des deux Factions ouvri-  
 rent les meilleurs avis.

*André Mathieu Aquaviva* Duc d'Atrie étoit  
 sorti d'une Famille attachée de tout tems aux in-  
 térêts d'Anjou, & n'avoit pas peu contribué aux  
 desseins du Roi Charles VIII. sur l'Italie. Il avoit  
 fait soulever une partie de l'Abruzze contre les  
 Rois Alphonse & Ferdinand, avant même que les  
 François eussent paru sur la Frontière du Royau-  
 me, & la créance qu'il avoit sur les Peuples leur  
 avoit fait ouvrir les portes des meilleures Places,  
 sans attendre de sommation. La fortune, qui a-  
 voit si tost quitté la France, n'avoit pourtant point  
 obligé ce Duc à changer de parti, & l'exil qu'il  
 avoit volontairement souffert depuis, ni les dis-  
 grâces qui l'avoient accompagné, n'avoient servi  
 qu'à le rendre plus considérable à ceux de sa Na-  
 tion. Il n'avoit point agi avec moins de vigueur  
 dans l'expédition du Roi Louis XII. & quoi qu'il  
 eût

Voyez  
 l'éloge du  
 Duc d'A-  
 trie.

eût ignoré son partage avec l'Espagne, & qu'il l'eût désapprouvé dès qu'il l'avoit sçu; il n'avoit pas néanmoins. laissé de rendre des services importants à la Couronne d'Espagne, pendant qu'il n'avoit esté question que de détrôner la Maison d'Arragon; mais aussitôt que la rupture estoit intervenüe, il n'avoit point balancé à se déclarer pour la France & son autorité ou son exemple avoit suffi pour affermir dans le même parti presque tous ceux de la faction d'Anjou, qui avoient des biens à perdre dans le partage d'Espagne, aussi l'avoient-ils dès lors reconnu pour leur Chef, & la réputation qu'il avoit acquise à la Guerre, jointe à la connoissance des belles Lettres, qu'il avoit cultivées nonobstant l'embarras de sa profession, l'avoit rendu parmi les Soldats Italiens de l'Armée Françoisë, ce qu'étoient les Colonnes à l'égard d'eux qui servoient l'Espagne. Ce fut en cette qualité qu'il remontra d'abord au Duc de Nemours, que si la promptitude de l'exécution estoit celle des causes qui contribuoient le plus dans les événemens militaires, on pouvoit dire qu'elle estoit comme le Genie dominant de la Nation Françoisë, & le premier mobile qui l'avoit toujours mené à ses plus hautes entreprises, qu'aussi l'expérience qu'il étoit inutile de rapporter ici, avoit fait observer que la fortune avoit pris plaisir à suivre les François, durant tout le tems qu'ils s'étoient hârez, & qu'elle ne s'étoit souvenue de son inconstance, que lors qu'ils avoient relâché de leur vigueur, ou qu'ils avoient fait semblant de s'arrêter un peu pour prendre haleine; qu'il ne doutoit point que le Vice-Roi n'eût déjà remarqué cette verité, & que tant de personnes genereuses devant lesquelles il avoit l'honneur de parler n'en ressentissent la preuve au dedans d'elles mêmes, & qu'il ne s'élevât au milieu de leurs cœurs, à mesure que la parole lui sortoit de la bouche, les mêmes emportemens de courage qui  
leur



leur avoit fait vaincre tant de fois avant que de rencontrer leurs ennemis en état de défense; qu'il se contenteroit donc de leur montrer dans la suite de son discours, la plus fameuse occasion de l'exercer qui se fût jamais présentée, & qu'il laisseroit faire le reste à la Nature, après avoir averti que les voyes specieuses n'étoient pas toujours celles qui conduisoient à la Victoire, & qu'il y avoit cette notable différence entre l'art militaire & les autres professions de la vie civile; que dans celles-cy on ne pouvoit acquerir de l'honneur & du profit tout ensemble, ou que du moins on n'avoit égard au profit qui en revenoit qu'à proportion qu'il estoit compatible avec l'honneur, que l'artisan s'étoit dû proposer avant toutes choses; au lieu que dans la guerre celui à qui le profit demeurait, en remportoit toujours l'honneur, & toutes les Nations de la terre s'étoient accoutumées à distribuer la gloire qui provenoit des armes, suivant la mesure des avantages, que le Heros ou les Nations entieres en avoient tiré; qu'il ne s'arrêtoit pas maintenant à discuter, s'il y avoit de la justice ou de l'injustice dans cette distribution, & qu'il en prétendoit seulement induire qu'il n'y avoit rien de plus facile, que d'obtenir les deux fins qu'Aristote proposoit à son Magnanime, sçavoir de vaincre seulement, & de vaincre sans perte, pourvu qu'on fit marcher présentement l'Armée contre la Ville de Barry sans la divertir à nulle autre entreprise; que cette expedition decourteroit tout à fait les desseins du grand Capitaine, & rendroit inutile sa retraite dans Barlette; en ce que comme il n'avoit choisi cet azile que sous espoir de tirer de Barry toutes les choses nécessaires à la subsistance de son Armée; c'étoit le contraindre de déloger sans coup ferir, & luy montrer combien il s'étoit abusé dans son préjugé que de la forcer à sa barbe; qu'il n'y avoit point de Ville ni plus proche du Camp ennemy,

Cesar  
dans le 5.  
livre de  
ses Com-  
mentai-  
res.

Philippes  
de Compe-  
nes.

Dans le  
livre de  
la Morale  
à Nico-  
maque.

C'étoit  
la nièce  
du Roy  
d'Espa-  
gne.

ni plus engagée dans les intérêts d'Espagne, & que pour se résoudre à tenter toutes les dernières extremitez, il ne falloit que se représenter, qu'encore qu'elle ne fût commandée que par une femme, elle étoit pourtant telle que les plus fameux Capitaines ne devoient pas la dédaigner; qu'il y avoit des raisons particulières qui porteroient les François à la chasser, quand il ne s'agiroit pas au fond d'un coup de partie, & qu'il suffisoit de dire que c'étoit *Isabelle d'Arragon* fille & sœur des derniers Rois de Naples, qui avoit conçu une haine implacable contre la France, à laquelle elle imputoit la ruine de la Maison d'où elle sortoit, & de celle où elle étoit entrée; que cette Princesse ayant été plutôt compagne de prison que du lit de Jean Galeas Duc de Milan, que Ludovic Sforce maltraita si long-tems, & fit empoisonner enfin, lors que le Roi Charles VIII. traversoit l'Italie, elle s'étoit imaginée que les François avoient trempé dans cette detention, & peut être encore dans cette mort, parce qu'elle avoit peine à se figurer que Ludovic eût pu se résoudre d'exécuter un si détestable projet, qui devoit armer contre lui & le Ciel & la Terre, sans estre assuré d'une puissance étrangere, capable d'empêcher les Milanois de vanger l'usurpation de leur Souveraineté, & d'arrester tout ce qu'il y avoit de Princes intéressés dans une si barbare action. Elle s'étoit confirmée dans cette aversion elle même, lors que le Roi Louis XII. après la conquête de Milan sur le même Ludovic, avoit fait conduire en France le Fils unique que que cette Princesse avoit eû de son Mariage avec Jean Galeas, pour y estre élevé dans un Cloître, & pour perdre dans cette éducation l'esperance de recouvrer l'Estat de son Pere; de maniere que comme elle n'avoit point humilié ses pensées par l'état de la Maison ni par celui de sa Fortune, & que toute  
l'al-

l'alteration, qui s'étoit faite dans son cœur, ne  
 consistoit qu'à passer du desespoir de revoir ses  
 parens sur le Trône, & la Couronne Ducale sur  
 la teste de son fils, dans un extrême desir de van-  
 geance, qui l'avoit portée à lier une entière in-  
 telligence avec le Grand Capitaine; aussi ne fal-  
 loit-il rien esperer de sa part, que ce que la fu-  
 reur & l'obstination, quand elles entrent en com-  
 munauté d'intérêt exigent, d'une irreconciliable  
 ennemie, si l'on ne commençoit de bonne heure  
 à la réduire dans l'impuissance de nuire, & si l'on  
 ne tranchoit la racine de l'autorité qu'elle avoit  
 conservé parmy les Peuples, ce qui ne pouvoit  
 arriver qu'en assiegeant Barry; qu'au reste on  
 estoit assuré de se rendre maître de tout le com-  
 merce de la Mer Adriatique en prenant cette Ville,  
 où il y avoit le Port le plus commode, & d'obli-  
 ger les deux Villes les plus prochaines de Berunte  
 & de Juvenisse de porter les Clefs au Vice-Roy;  
 d'où le Duc d'Attrie concluoit que la Campagne  
 demeurant aux François, & les Espagnols étant  
 désormais enfermez dans leurs retranchemens,  
 les Villes, qui leur résisteroient, ne pouvant plus  
 entretenir de commerce avec eux, ni les forti-  
 fier au besoin de leurs Garnisons, le Grand Ca-  
 pitaine manqueroit presque également d'argent  
 & de munitions de Guerre & de bouche, & tou-  
 tes celles qu'il devoit esperer, devant passer de ne-  
 cessité devant le Port de Barry, & par consequent  
 se venir comme présenter à la discretion de ce-  
 lui qui en seroit Gouverneur; l'armée Espagnole  
 étant pour la plupart composée d'Etrangers,  
 & l'expérience du Siege de Tarente ayant mon-  
 tré combien ils estoient prêts d'entrer en sedi-  
 tion à la moindre indigence; il falloit necessai-  
 rement que le Grand Capitaine se vint rendre  
 luy-même au Camp des François, & leur appor-  
 tât une dernière victoire, qui ne leur auroit coûté

que

que la peine qu'ils auroient prise d'ajuster leur courage à l'exigence des choses présentes.

Jamais discours prononcé avec modération ne produisit deux effets plus contraires, que celui du Duc d'Atrie, & jamais une simple maniere d'exprimer des sentimens particuliers ne servit mieux d'origine à deux si violentes passions. Tous les Seigneurs Néapolitains feudataires de France, & tous les Italiens à qui elle avoit donné de l'employ, se laisserent transporter à la force de ses raisons, & témoignèrent qu'ils en étoient non seulement convaincus, mais encore persuadés, qu'il falloit marcher droit à Barry. Mais les jeunes Gentils hommes François, qui n'étoient venu à l'armée que pour signaler leurs premières Campagnes, & qui ne laissoient pas de composer le plus grand nombre du Conseil ; parce qu'encore que l'expérience leur manquât, la considération de leur Naissance, & les Compagnies d'ordonnance qu'ils avoient les vées à leur dépens, & qui étoient l'élite des Troupes, leur donnoient entrée dans les plus importantes deliberations, écoutèrent le Duc d'Atrie avec tant d'indignation, qu'après en avoir exprimé tous les symptômes sur le visage, pendant qu'il parloit, & même témoigné par un bruit aigre & confus le peu d'estat qu'ils faisoient de son avis, ils persistèrent dans une contenance inquiète, jusques à ce que les Seigneurs d'Alegre & de la Palisse qui passaient pour les Braves de l'Armée eurent récrâblé le silence par les conjectures qu'ils donnerent de renverser ce que le Duc avoit établi. Ils parlerent l'un après l'autre avec beaucoup de civilisé ; mais en échange dans un emportement, qui permettoit à peine qu'on pût distinguer l'ordre & l'application de leurs pensées, & qui n'avoient rien de meilleur, pour infirmer l'opinion précédente, sinon que la seule idée d'engager tant de Vaillans hommes contre une femme, estoit couverte de  
tant

rant d'infamie, & menaçoit d'une si remarquable  
 Attristure l'honneur des François qu'il y avoit de  
 l'indignité à la souffrir, seulement durant quelque  
 tems dans l'imagination, bien loin d'en faire l'e-  
 stime qu'on prétendoit, & de la destiner pour la  
 fin de leurs armes. Que si la bien-seance au con-  
 traire estoit une maxime univèrselle, & qui devoit  
 regler aussi bien toutes les actions guerrieres, que  
 celles de la paix, il y en avoit bien plus à chercher  
 un objet qui fût digne de leur indignation & de  
 leur colere, qu'à la décharger sur un autre, qui n'é-  
 roit considerable que par sa misere, & que la For-  
 çun n'avoit point esté si peu favorable aux Fran-  
 rois que de leur refuser un adversaire qu'il fût glo-  
 lieux de vaincre, puisqu'elle avoit enfermé devant  
 eux le grand Capitaine dans les murailles de Bar-  
 lette avec la fleur de ses valeureuses Troupes, qui  
 venoient de chasser les Maures de Grenade, & l'é-  
 lite des Gens de guerre avec lesquels les Arragon-  
 nois avoient recouvré leur Royaume; qu'elle leur  
 avoit encore opposé deux objets capables d'irriter  
 leur vangeance en la personne des Colonnes, &  
 que comme il y alloit de l'honneur de la France  
 de laisser plus long tems impunie l'infidelité de  
 ces deux Chefs, il y alloit aussi de la gloire particu-  
 liere de cette Armée de pour suivre cette defection,  
 elle qui avoit si long tems combatu en leur com-  
 pagnie, & sur qui rejaillissoit par consequent le  
 contrecoup de leur trahison. Que si les choses se  
 conservoient par les mêmes voyes qu'elles étoient  
 acquises, ne falloit-il pas avouer que comme les  
 François avoient déjà pour deux fois conquis le  
 Royaume de Naples par cette heureuse prom-  
 titude, qui leur avoit fait terminer la guerre;  
 avant même qu'il semblast qu'elle dût estre  
 commencée, ils devoient presentement agir  
 avec la même impetuositè; & s'attacher  
 d'abord

d'abord au lieu, tel qu'il pût être, dont le General auroit fait le centre de la Guerre; quand il ne s'agiroit que de maintenir la réputation qui les avoit signalez sur toutes les Nations, par de semblables impulsions de courage, qui estoient toujours heureuses, parce qu'elles estoient toujours impréveuës. Que ce dessein, pour flatter la passion dominante des soldats dans la partie la plus sensible, ne s'accordoit pas moins avec la prudence des Chefs; & qu'après tout Barlette n'estoit point une Place qui ne pût estre forcée, que ses murailles estoient faites à l'antique, & qu'on n'avoit eû soin de les revestir d'aucunes fortifications nouvelles au devant ni par derriere, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elles pussent endurer en cet état plus de deux volées de Canon, sans ouvrir une brèche raisonnable; & qu'enfin disoient-ils, concluant à la Françoisse, puisque le Grand Capitaine n'avoit point encore eû le loisir de les mettre en défense, & n'avoit pas ramassé toutes les Troupes qu'il avoit destinées de loger sur les rempars, il falloit rendre sa négligence irréparable en le prévenant.

Cet avis, quoique fort inferieur à l'autre, & dont l'exécution étoit d'autant plus dangereuse, que celle où visoit le Duc d'Attrie estoit solide; n'estoit pourtant pas le pire de tous ceux qui pouvoient estre suivis en cette rencontre, parce que la difference qu'il y a quelque fois de la speculation à la pratique, & le malentendu que celle-cy fait presque tous les jours observer dans la prévoyance humaine, pouvoient changer l'état présent des affaires, quand il ne seroit point survenu de nouvelle cause à la traverse; outre que l'action paroissoit d'elle-même si conforme au Genie des Entrepreneurs, qu'il n'y avoit point d'inconvenient qu'elle ne réussit, par la maxime de Morale qui tire ordinairement l'origine des effets extraordinaires.

ordinaires, de la disposition occulte de leurs principes. Mais comme s'il eût esté arrêté que les François devoient estre chassés d'Italie, faute de conseil; il arriva que leur Vice-Roi, qui ne pouvoit manquer de vaincre, en suivant le premier avis, & qui du moins auroit mis en compromis la résolution du grand Capitaine, en exécutant le second, ne défera par malheur ni à l'un ni à l'autre, & parce que d'un costé les raisons du Duc d'Attrie l'avoient convaincu, & que de l'autre la proximité du sang qui le lioit à Messieurs d'Alaigre & de la Palisse, & l'estime que les soldats faisoient de leur valeur le tenoient en suspens, il crût qu'il y avoit de l'adresse à ne s'attacher précisément à aucun des sentimens, qui avoient été proposez, & de la prudence à ne pas donner sujet de mécontentement à tant de personnes, qui auroient embrassé celui qui seroit rebuté, qu'il attireroit peut-être ceux de tous les autres au sien, s'il en inventoit un dont on ne fût point encore avisé; lequel sans estre trop proche ni trop éloigné des précédens, retint les précautions qui rendoient considerable le premier, sans perdre l'occasion éclatante où convioit le second. C'est ce qui le fit résoudre à chercher une opinion moyenne qui tint quelque chose des deux, & qui pourtant ne fut pas la même; & voicy l'expedient qu'il proposa pour estre le résultat de l'assemblée, il dit que puisque les raisons que le Duc d'Attrie avoit alleguées pour dissuader l'attaque de Barlette de vive force étoient invincibles; il n'y falloit plus désormais penser, non plus qu'à mener l'Armée devant Barry, puisque les Officiers y témoignioient tant de répugnance, & par conséquent qu'il jugeoit à propos de partager les Troupes, & d'en envoyer un tiers dans le Duché de Calabre, sous la conduite de Monsieur d'Aubigny, pendant qu'il employeroit lui-même les

deux autres tiers pour bloquer Barlette; qu'il étoit d'autant plus confirmé dans cet avis, qu'il ne le voyoit point sujet aux inconveniens des deux autres, & que pourtant il ne laissoit pas de tendre à la même fin, quoique par une route un peu plus détournée; que Monsieur d'Aubigny n'auroit pas plutôt déployé les enseignes dans la Calabre, qu'il la feroit toute soulever, parce qu'outre l'autorité qu'il avoit dans ce Royaume, en qualité de Lieutenant Général, il avoit acquis tant de réputation parmi les peuples, lors que le Roy Charles VIII. l'avoit envoyé vers eux pour recevoir leur serment de fidélité, & depuis encore il avoit eu tant de soin de gagner leur amitié, quand il avoit esté établi leur Gouverneur en agissant avec eux avec toute la moderation, & dans toute la fidélité, avec laquelle un peuple à demy Grec, tel qu'étoit celui de Calabre, vouloit être traité, qu'ils ne l'avoient abandonné que lors qu'il étoit devenu lui même incapable de les protéger, & qu'au contraire ils l'avoient si puissamment assisté de toutes choses dans l'entreprise de Seminare, qu'après avoir dissipé toutes les forces d'Arragon & de l'Espagne dans une seule rencontre, il auroit pû conserver à son Maître la conquête de Naples, si la negligence des autres Gouverneurs n'eût corrompu le fruit de sa victoire, ou s'il eût été secondé précisément au tems qu'il étoit nécessaire de pousser l'avantage qu'il venoit de remporter dans cette fatale étendue de bon succès, qui viennent toujours à la suite des actions décisives en matiere de guerre; Que pour ce qui le regardoit en son particulier, il n'esperoit pas avoir moins de bonne fortune devant Barlette, puisque le grand Capitaine n'avoit point fait de provisions avant la rupture, & que celles qu'il pouvoit avoir depuis tumultuairement assemblées, ne le pouvoient faire subsister que fort peu de tems. Davantage qu'il



qu'il avoit encore moins d'argent que de vivres, & que les Galeres de Sicile, qui lui devoient apporter dequoy payer aux soldats les montres qui leur étoient deues, & même leur en avancer d'autres, ne paroissoient point ailleurs, que dans les dépêches qui venoient d'Espagne, qu'elles ne se présente- roient pas plustost sur la coste de la Pouille, qu'el- les seroient attaquées par le Commandeur Rave- stin, qui avoit ordre de les combattre; d'où il con- clud que puisque la victoire ne dépendoit que de l'exécution, il alloit travailler à faire présentement partir Monsieur d'Aubigny, & qu'il ne souhaitoit autre chose des gens de guerre qu'il réservoir pour soi, sinon qu'ils ne souffrissent pas que leurs cama- rades eussent loisir de les venir aider, après avoir réduit toute la Calabre.

## DISCOURS SIXIE'ME.

*Quelle fut la suite & le mélange des artifices qu'employa le grand Capitaine pour alentir l'ardeur du Duc de Nemours devant Bar- lette : par quelles voyes il retint ses gens dans le devoir, quoi qu'ils manquassent de toutes choses, pendant qu'il amusoit les François par des combats singuliers; Quelle justice Paul Jove & les Historiens d'Espagne font en ce point au Chevalier Bayard, & quel- les dispositions apportèrent les Espagnols pour ménager le retour de la bonne Fortune, qui sembloit les avoir abandonné au com- mencement de la guerre.*

**L**A resolution du Duc de Nemours eut le mê- me destin, dont la Politique a toujours mé- naccé ceux, où il interviendroit tant soit peu d'imprudence, je veux dire qu'il fut plus heu- reux au commencement qu'il ne meritoit del'être,

& que les disgraces, qui le suivirent, balancerent non seulement ces légères prosperitez ; mais les convertirent même à la ruïne de ceux à qui elles étoient arrivées, tant il est veritable que la prudence & la fortune pour estre quelquefois mal ensemble ne deviennent jamais irréconciliables, & que celle-cy malgré son inconstance ne manque point de vanger tôt ou tard les contraventions qui se font à celle-là. Monsieur d'Aubigny reçût dès le premier jour de sa marche la nouvelle que la Maison de Saint Severin ( qui estoit la plus considerable du Duché de Calabre ) avoit quitté le parti d'Espagne pour suivre celui de France ; & que les trois Princes qui en étoient Chefs ; sçavoir le Duc de Bisigan , le Prince de Salerne & le Comte de Melito assembloient des Troupes pour les joindre aussitôt qu'il seroit arrivé. Il s'avança avec une diligence extraordinaire , & faisant avvertir ses anciennes intelligences, il fit son irruption tellement à propos, qu'il n'y eut point de Villes qui ne lui ouvrissent les portes, non pas même Consence, où les Espagnols avoient mis une forte Garnison ; de maniere que les esprits se trouvant disposez à la révolte, & les François étant reçus par tout où ils se présentoient, ils traverserent sans obstacle cette vaste Province, & se rendirent vers le Détroit de Messine ; Cependant les Espagnols qui avoient esté chassés de leurs garnisons firent un petit corps d'armée, & demanderent secours à Hugue de Cardonne Vice-Roi de Sicile, qui ramassant tout ce qu'il y avoit de troupes dans l'Isle pour le Roi Catholique s'embarqua pour l'Italie, & se rendit à Regge avec 3000. de pieds, & 300. Chevaux, où après s'estre joint avec ceux qui l'avoient appelé, il dissipa les levées du Comté de Milet, dégagea Ramire Colonel Espagnol, qui estoit investy dans Terre-neuve, défit cette Place pour la rendre inutile aux enn-

ennemis ; & mit en desordre les Troupes du Prince de Rossano , qui s'estoit avancé pour arrester ses progrès. Mais Monsieur d'Aubigny , qui prévoyoit que le coup de partie consistoit à battre les Espagnols , avant que les peuples , qui l'avoient appelé se pussent repentir de leur défection , se joignit avec une vitesse incroyable aux Troupes du Duc de Bisignan , & du Prince de Salerne , marcha deux jours & deux nuits par un chemin écarté , sous la foy de deux Calabrois , qui s'étoient offerts de conduire l'armée , & de se laisser lier pour plus grande seureté , pendant qu'il avoit fait semer le bruit parmi les Espagnols qu'il ne pouvoit arriver de deux jours , il les surprit lors qu'ils estoient sur leur départ , pour s'aller retrancher dans les Montagnes de l'Appenin à la faveur du Fort de Saint Georges qui tenoit pour eux , & les chargeant sans prendre halaiie , les défit absolument.

Le Vice-Roi de son côté s'approcha de Barlette , se saisit de tous les postes qui étoient aux environs , disposa des gens de guerre sur les passages , & rallentit la fureur de ses gens , en ne leur permettant que d'enlever des convois , & d'empêcher autant qu'il leur seroit possible la sortie des Espagnols. Il faut avouer que le grand Capitaine fut alors réduit dans une étrange extremité , & qu'il s'écoula des journées toutes entieres où toutes choses lui manquoient , à la reserve d'un cœur & de l'esperance. Il se résolut pourtaut à la défensive , avec une ostentation extraordinaire , & le premier soin qu'il eut , fût de prévenir l'oprit de ses soldats , en leur persuadant qu'on équipoit en Espagne une puissante Flotte , qui non seulement devoit apporter assez d'argent pour continuer la guerre , mais encore débarquer dans la Pouille une Armée de terre , qui seroit superieure en nombre à celle des Fran-

des François, & qui les surprenant à l'impourvu dans les fatigues du Blocus, les obligeroit de se retirer avec infamie. Il leur représenta qu'outre cette ressource, il en avoit encore une autre fondée sur un Traitté, que le Roi Catholique avoit fait avec l'Empereur Maximilien, pour avoir un corps d'Infanterie Allemande plus considerable, que celui des Suisses qui servoient la France, & que cet Empereur se mettroit d'autant plus en devoir de l'exécuter, que ses interêts étoient desormais mêlez avec ceux de l'Espagne; en ce que le fils unique du Roi d'Espagne étant décédé, & sa fille aînée, qu'il avoit mariée en Portugal n'ayant point d'enfans, toute la succession regardoit la Cadette, que Philippe Archiduc du Pais-bas fils de Maximilien avoit épousée, & devoit par conséquent attirer les forces d'Allemagne à la défense d'un Royaume, dont le fils de l'Empereur avoit déjà pris la qualité d'heritier présomptif. Il ajouta qu'il avoit nouvelles qu'un convoi de vivres, capable de nourrir l'armée durant plus de six mois, étoit prest à Palerme, & n'attendoit plus que l'escorte des Galeres de Tarente pour faire voile. enfin il leur montra des lettres de change, qui devoient être payées à veuë par les plus riches Marchands de Venise, à qui elles étoient adressées, & qui lui devoient faire toucher des sommes immenses dans les Villes Maritimes, que cette République tenoit sur la côte de la Poëille à son choix. Enfin il les scût prendre si parfaitement par le foible de leur genie, qui n'étoit point à l'épreuve des promesses, quand elles étoient conçûes en termes magnifiques, qu'il retint long tems en devoir des hommes mercenaires, qui n'avoient point d'argent, & qui pourtant étoient obligez d'acheter les necessitez de la vie à un prix excessif, qui estoient à demy-nuds, & qui le plus souvent étoient obligez d'aller en faction en cette posture, ce que

Mariana  
dans les  
gestes de  
Ferdinand.

je ne puis attribuer qu'à sa mine relevée, qu'aux charmantes qualitez exterieures, dont il animoit ses discours, & qu'au discernement des esprits, par lequel il entroit si profondément dans le sentiment de chacun d'eux en particulier, que ceux-là même qui étoient convaincus de la fausseté de ses paroles, & de l'impossibilité de leurs effets, ne laissoient pas d'aider à se tromper & de les écouter, comme si elles fussent sorties de la bouche d'un homme, qui raisonnoit sur des principes inconnus à tous les autres, & qui pénédroit dans les secrets de l'avenir.

Après avoir introduit la discipline dans son armée autant que les loix de la nécessité présente le pouvoient souffrir; il tâcha d'inspirer de l'émulation aux Espagnols, en leur faisant tantôt accepter, & tantôt entreprendre des combats singuliers contre les François; & ce fut par un duel de cette nature, qu'il exerça la valeur du Chevalier Bayard contre Sottomajor l'un de ses plus hardis Capitaines. Je sçay bien que les Ecrivains d'Espagne font tout ce qu'ils peuvent pour déguiser cette action; & je me suis quelque fois étonné de voir, que Paul Jove ait employé le plus éloquent endroit de ses ouvrages à lui dérober une partie de la réputation qu'il

s'est acquise, & tous les secrets de l'art, sans en excepter un seul, pour la décrediter; puis qu'outre que la déposition de tant de témoins qui y assisterent suffisoit pour la convaincre d'imposture. Il est certain que tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de ses lecteurs consistoit à leur faire dire, que jamais plus beau fard n'avoit esté appliqué avec moins de fruit; & qu'il y en avoit eü beaucoup plus qu'il n'en falloit pour les persuader, si la Rhetorique eût esté capable de défendre efficacement une mauvaise cause. En

Il est merveilleusement bien décrit dans la vie de ce grand personnage.

Dans le 2. liv de la vie de Gonsalve.

effet que lui sert il d'é luder le succez du combat, en avouant dès le commencement de son recit, que Sottomajor estoit coupable, puisque cette circonstance étoit le meilleur préjugé qu'il pouvoit donner, pour faire révoquer en doute tout ce qu'il alloit dire ? A quoi bon ajouter que le grand Capitaine lui en avoit fait un affront en public, & qu'il ne lui permit d'accepter le défi, que pour l'une de ces deux raisons, sçavoir ou qu'il répareroit la honte dont il s'étoit couvert s'il étoit vainqueur, ou qu'il porteroit la peine de la cruauté qu'il avoit exercées s'il étoit vaincu, puisque suivant les Loix d'une bonne guerre la conduite du Général ne peut ni legitimer des actes vicieux, avant qu'ils soient commis, ni changer l'estime que les hommes en doivent faire ? Pourquoi imputer sa défaite à la honte qui l'avoit saisi, & qui l'empêchoit de parer aux atteintes de son adversaire, si l'humeur brutale, avec laquelle il est dépeint quelques lignes auparavant, le rendoit incapable de ce symptôme ; & pourquoy conclure sa narration par un éloge du vainqueur emprunté de ses autres exploits ; dans le même tems qu'il lui déroboit la gloire de celui qui lui avoit le premier acquis de l'estime parmi les gens de guerre ; sinon pour lui faire une réparation tacite de son vol ; ou pour le déchirer en ce lieu avec d'autant plus d'impunité, qu'il paroîtroit jaloux de le louer en tous les autres ? J'ay fait cette legere digression, parce qu'il étoit important de prévenir les esprits, en leur montrant quelle estime ils devoient faire de la sincérité de Paul Jove, dans les autres combats qu'il raconte ensuite, puisqu'il en avoit eû si peu dans la description de celui-cy, & de faire juger par anticipation quel étoit le degré de créance qu'il méritoit, lors qu'il y auroit d'autant plus lieu de le soupçonner, que les rencontres

tres qu'il alloit dépeindre devoient être plus longues, & plus considerables, en ce qui regardoit le nombre; & que comme il y avoit un traitement plus rude à craindre pour les François de la part de cet Historien; il y avoit aussi plus de précautions à prendre pour s'empêcher d'être trompé.

Cependant le Duc de Nemours, après avoir défait un parti d'Espagnols à Barlette, à dessein d'enlever le bétail qui paissoit dans les prairies de Gerignolles, s'alla présenter devant la Ville de Canose, où le fameux Navarre s'étoit enfermé, avec 600. fantassins Espagnols, le batit en ruine, lui fit donner l'assaut durant trois jours consécutifs, & le prit enfin par composition, sur les ordres précis que le grand Capitaine envoya à ce Gouverneur de lui conserver cette infanterie, qui estoit l'élite de ses Troupes. Ce fut dans cette conjoncture que la Fortune invita les François inutilement à vaincre, & qu'elle leur montra qu'il étoit encore tems de recouvrer l'occasion qu'ils avoient perduë, & de décider la querelle du Royaume de Naples, en marchant dans cette ardeur guerrière qui les avoit saisis à l'assaut de Canoze, & qui les eut fait transporter encore contre les retranchemens des Espagnols, qui n'étoient pas plus à l'épreuve de leur Canon, qu'avoient esté ces murs qu'ils venoient de renverser. Mais le Vice-Roi s'étant plus que jamais confirmé dans la retenue, qu'il ne pouvoit ignorer avoir toujours esté fatale à ceux de sa Nation, se contenta d'envoyer un Trompette au grand Capitaine, pour lui présenter la bataille, & de ranger son armée à la veüe des ennemis. Le grand Capitaine joyeux autant que surpris de ce procédé, y répondit de maniere qu'il n'ôtoit point tout à fait l'espoir au Vice-Roi de le voir l'épée à la main, sans néanmoins déterminer rien ni du Champ de bataille.

Dans la  
fleur des  
exemples  
d'Espagne

ni des autres circonstances qui le devoient accompagner. Il dit au Trompette que ceux de la Nation n'avoient point accoustumé de combattre toutes les fois qu'il plaisoit à ses ennemis, & que s'il y avoit de la prudence dans l'art Militaire, elle consistoit à regler les actions décisives par l'occasion & non pas suivant le caprice; que nonobstant il ne laissoit pas d'avoir toute l'estime qu'il devoit du courage du Duc de Nemours, & qu'il se sentoit beaucoup obligé de ses offres, mais qu'il le feroit bien davantage, s'il avoit la patience d'attendre que les Chevaux de ses Cavalliers fussent ferrez, & que les armes de son infanterie fussent fourbies, puis qu'il ne luy manquoit rien que ces deux choses pour se produire avec éclat, sur le champ de bataille. Je ne veux pas faire ce tort à la réputation du Vice-Roy, que de présumer qu'il eût ajoûté soy à cette réponse; mais je sçay bien qu'il s'imagina d'avoir pleinement satisfait à son honneur par ce deffi, & qu'il retint l'impetuosité de ses coureurs, dont il y en avoit déjà quelques uns avancez à dessein d'observer de plus près le Camp des Espagnols. Mais pendant que les deux armées s'exerçoient seulement à des combats particuliers, la République de Venise, qui pour des raisons que j'ay marquées auparavant, avoit intérêt que les Espagnols ne succombassent point, consentit en secret, ou du moins ne se mit pas en peine d'empêcher, que divers marchands de ses Etats ne fissent des Magazins de vivres & de munitions pour Sa Majesté Catholique, à dessein de les introduire par mer dans Barlette, & qu'ils n'y jettassent, malgré toutes les oppositions de l'armée Navalle des François, du secours à diverses reprises, de manière que les assiegez reçurent, en une seule fois, deux Vaisseaux, dont l'un étoit chargé de bled, & l'autre de Chapeaux & d'habits; de souilliers & de linge. Il est vray que toutes les formalitez exterieures du commerce y furent curieusement ob-



observées, & que le Grand Capitaine fit semblant  
 d'emprunter des hauts Officiers de son armée  
 de quoy payer une partie en argent comptant, &  
 fit servir de caution la Reine Isabelle & les plus  
 riches Habitans de Bari pour l'autre partie. Il y  
 eut même des particuliers Venitiens assez hardis,  
 pour acheter le butin que Mr. d'Alaigre avoit  
 fait en saccageant une bicoque de la Pouille, où  
 il y avoit abondance de bleds, & pour les con-  
 duire directement dans la Ville assiégée en un  
 tems, où les Vaisseaux François s'étoient écartez  
 pour combattre leurs adversaires de Sicile.

La nouvelle de ces infractions arrivée à la  
 Cour de France, tira de grandes plaintes de la  
 bouche de Louis XII. contre le Senat; mais il  
 n'en pût avoir d'autre réponse, sinon que le Se-  
 nat n'avoit rien sçu de ce que les Marchands,  
 dont on se plaignoit avoient entrepris, & qu'a-  
 près tout il étoit impossible d'empêcher que dans  
 un état parfaitement libre, comme étoit celui  
 de la République, on empêchât les particuliers  
 de trafiquer, en la maniere qu'ils jugeroient la  
 plus utile, & qui n'étoit pas défendue par les  
 Loix de l'Etat dont ils étoient Citoyens. Cette  
 réponse que la République de Venise avoit con-  
 çue dans le plus haut point de grandeur, où elle  
 soit montée depuis son origine, fut cause de la  
 plus signalée de toutes les disgraces qui lui sur-  
 vinrent depuis. Et parce que la suite de mon su-  
 jet m'obligera de l'examiner en son lieu, je me  
 contente de remarquer ici par avance, que com-  
 me le Senat de Venise a toujours fait profession  
 d'une conduite uniforme, il ne s'en est jamais éloi-  
 gné tant soit peu, que son égarement ne l'ait trans-  
 porté sur le bord du précipice, & que comme il a  
 donné le moins de part qu'il pouvoit à la for-  
 tune dans son gouvernement, & qu'il a pris un  
 soin particulier d'éviter les occasions de se com-  
 mettre avec elle; de même il semble que pour

Jannot  
 dans le 5.  
 liv. de la  
 Republi-  
 que de  
 Venise.

s'en vanger, elle ait pris plaisir d'observer à son tour jusques aux moindres incidens, où la bizarrerie des affaires politiques auroient rendu sa prudence excessive ou défectueuse, & qu'elle ait pris son tems de lui faire alors tout le mal, dont elle se pouvoit aviser.

Cependant le Roi Catholique occupoit son conseil à chercher les moyens de secourir le grand Capitaine, & travailloit avec d'autant plus de soin à hâter ses levées, qu'il étoit bien averti que les nouvelles que Louis XII. avoit reçues à Milan du progrès de ses armes dans la Pouille & dans la Calabre l'avoient empêché de retourner en Provence, pour faire embarquer les provisions & les rafraichissemens nécessaires au Vice-Roi de Naples; & l'avoient rendu negligent de continuer les recrues, qu'il avoit la commodité de faire passer de tems en tems, & que si elles fussent arrivées au commencement de l'année 1502. elles eussent peut estre détourné cet étrange revers que ma plume ne peut encore à présent décrire, après tant d'années qu'il est arrivé, sans quelque sorte de repugnance. Le Cardinal Ximenes principal Ministre d'Espagne avoit fait équiper, nonobstant les rigueurs de l'hyver, sur les côtes d'Espagne que baigne la Mer Mediterranée, une nouvelle Flotte, dont on avoit donné le commandement à Porto Carrero beau-frere du grand Capitaine à sa consideration, & peut-estre encore parce qu'il y avoit apparence que le double lien d'alliance & d'amitié, qui les attachoit l'un à l'autre, affermiroit les intelligences, que les affaires d'Espagne en Italie exigeoient, qu'ils entretinsent dans le dernier degré. Mais Porto Carrero étant mort de maladie dans la Sicile, où la tempeste l'avoit obligé de relâcher, il n'avoit pas laissé de rendre à son Maître dans l'agonie, le plus important service qu'il pouvoit souhaiter de lui, en choisissant le plus

Dans le  
premier  
tome de  
la vie.

Le plus valeureux Officier de sa Flotte , qui se nommoit *Andrade* , pour luy en confier la conduite à l'exclusion de tant de Seigneurs Espagnols : qui l'accompagnoient , & qui contre toutes les apparences , & nonobstant leur condition ne refusèrent point de luy obéir, ou parce qu'ils estoient tous les admirateurs , aussi-bien que les témoins de sa vertu , ou par un mouvement de soumission dont il faut advoier , à la gloire de cette Nation , qu'elle est plus susceptible que les autres en certaines rencontres. De manière qu'*Andrade*, devenu sans y penser général , avoit mis aussitôt à la voile , & prit Terre à *Regge* sans obstacle , d'où il s'étoit avancé jusques à *Terre-neuve* , & avoit fait la jonction de ses Troupes avec celles que *Hugues de Cardonne* , avoit pû recueillir de sa défaite , lorsque *Monsieur d'Aubigny* , s'avança pour les reconnoître , & les trouva retranchés dans le même poste de *Seminare* , où il avoit remporté sept ans auparavant une mémorable victoire contre *Ferdinand Roy de Naples* , & le Grand Capitaine ,

D'abord la présence d'un lieu , qui l'avoit rendu si fameux dans le Monde , & la proximité d'un autre où il avoit défait depuis trois mois une partie des mêmes Troupes qu'il voyoit , & qui parolloient dans une posture qui ne pouvoit estre soupçonnée de frayeur , reveilla son ardeur guerrière & luy fit envoyer un Trompette aux ennemis , pour leur présenter le combat , après avoir fait avancer son Infanterie à la Ville de *Gioie* , qui n'estoit qu'à une demi-lieüe de *Seminare* , & posté sa Cavallerie à *Lozarne* pour empêcher les Espagnols de passer la Rivière , au cas que leur dessein fut de se retirer sans combattre ; mais eux , ayant choisi une matinée dont le brouillard estoit fort épais , firent avancer leur avantgarde commandée par *Benavide* , & tirèrent *Monf. d'Aubigny* , dans une conference affectée ,
 où

où ils faisoient semblant de parlementer, pour avoir libre leur sortie hors de la Province, jusques à ce que l'arrière garde suivie de la bataille eût pris un grand détour, & passé la rivière une lieüe au dessous de Gioie, ce que Monsieur d'Aubigni n'eût pas plutôt appris qu'il rompit la conférence & fit marcher son armée sans artillerie, pour avoir le tems de combattre les ennemis, avant que leur avantgarde eût passé pour les soutenir. Il les trouva déjà tous rangés en bataille, & fut reçu d'eux avec tant de vigueur que la précipitation de sa marche, ayant mis les siens en desordre, & son Infanterie par malheur n'ayant point été couverte par la Cavallerie au premier choc, il fut rompu en moins d'une heure, & contraint de se sauver dans le château d'Angitolle, où l'avantgarde Espagnolle, qui n'avoit point encore combattu le suivit avec tant de diligence qu'il fut assiégé quelques heures après y avoir entré.

C'est ainsi que se termina le plus bizarre effet que nous ayons à mon sens de l'inconstance de la fortune, & qu'elle trahit un homme sur le même champ, où il avoit triomphé deux fois, après l'avoir suivi sans intermission en douze batailles rangées. D'autre côté le Grand Capitaine avoit à soutenir, dans les retranchemens de Barlette, deux plus fiers ennemis que n'étoient les François, je veux dire la famine & la peste, & ne subsistoit déjà plus que par artifice, tantôt en donnant esperance à ses gens de deux mille Fantassins Allemands, que le neveu des Colonnes devoit mener au camp, tantôt en les assurant que les Princes d'Italie, venoient de conclurre une ligue avec sa Majesté Catholique pour chasser les François, dont ils verroient les effets dans peu de jours. Mais il arriva que le même défaut qui s'étoit éternellement opposé à la conservation des Conquestes que la France avoit faites sur les étrangers, luy ravit encore celle-cy & l'empêcha de ruiner une

armée que toutes les nécessitez de la nature humaine luy alloient sacrifier, si elle eût eu la persévérance d'attendre leurs derniers effets qui sont toujours entiers & toujours irréparables. Les habitans de Castellanette située entre Brinde & Tarente s'étoient rendus au Vice-Roy par les soins du Duc d'Atrie, à condition qu'ils ne seroient obligez que d'entretenir deux Compagnies d'hommes d'Armes en Garnison, qui devoient estre employées à reprimer les courses de ceux de Tarente, & l'avoient ainsi mis en possession d'une Place d'autant plus considérable, qu'elle empêchoit la communication des Villes, qui restoient aux Espagnols dans la Pouille avec Barlette. Ces deux Compagnies sans faire réflexion qu'elles n'étoient pas les plus fortes, s'émanciperent en tant de rencontres, que les Bourgeois furent enfin obligez de traiter avec ceux de Tarente, & de les introduire la nuit dans leurs murailles, avec cette moderation pourtant qu'ils se contenteroient d'ôter aux François, leurs armes & leurs chevaux, & n'attenteroient pas à leur liberté ni sur leurs vies. La nouvelle de cette perfidie jetta le Vice-Roi dans de si violens transports de colere, qu'il résolut de partir sur l'heure même pour la punir, sans avoir égard aux remontrances du Duc d'Atrie, qui vid une seconde fois son éloquence inutilement employée à l'empêcher de perir. Il luy représenta que la misere des Espagnols, étoit assez grande pour les faire sortir de leurs tanières (c'est ainsi qu'on nommoit Barlette dans le camp des François) aussitôt qu'ils auroient appris son éloignement, quand même leur Chef ne se mettroit point en peine de profiter de l'occasion, & qu'il n'auroit pas plutôt levé le blocus, qu'il apprendroit indubitablement la perte de quelqu'une des Places voisines, qui servoient à le fermer. Mais ses remontrances furent étouffées par la repartie qu'on luy fit, que le voyage ne seroit que de peu de jours,

jours, & que l'armée retourneroit dans ses premiers postes aussitôt qu'elle auroit puni ceux de Castellanette. Le Vice-Roy fit donc avancer ses Troupes jour & nuit vers cette fatale Ville, & inspira tant de frayeur aux habitans, qui n'attendoient alors rien moins que sa présence, que les Espagnols qu'ils avoient appellez n'étant pas en nombre suffisant pour la défendre, & les larmes de leurs femmes & de leurs enfans leur empêchant de prendre une résolution vigoureuse, ils voulurent faire une grosse contribution, qu'ils offrirent de lui donner présentement. Le Vice-Roy de qui la colere s'estoit augmentée par cette soumission, leur en demanda trois fois autant, & ne leur donna que deux heures de délai, pour détourner le sacquement de leur Ville. Cette proposition, qui certainement estoit excessive, les fit passer de l'impossibilité où ils estoient d'y satisfaire, dans le desespoir, & leur inspira la résolution de courir sur leurs ramparts, sans distinction de sexe, & de repousser quelques aventuriers qu'on avoit fait monter à l'assaut. Le Vice-Roi d'autant plus surpris de cette résolution, qu'il l'avoit moins prévue rallentit tout d'un coup son indignation, & se donna le loisir de consulter ses principaux Officiers, sur ce qu'il devoit faire; mais la deliberation fut interrompue par l'arrivée d'un courier qui portoit que le Grand Capitaine, la nuit d'après le depart des François, estoit sorti de Barlette avec toutes ses Troupes & son Artillerie, sans autre précaution que de mener avec luy les principaux habitants, pour luy servir d'ôtages, & avoit pris sa marche vers la Ville de Rubos, éloignée de quatre lieues de Barlette, où Monsieur de la Palisse estoit en Garnison avec 300. Cavaliers & 300. fantassins. Il y estoit arrivé avant le jour & l'avoit forcée par un assaut de sept heures, sans que la valeur du Gouverneur, ni l'adresse dont

il avoit usé , pour le soutenir en opposant ses chevaux bardez à la brèche & rangeant par derrière des Arquebuziers Gascons à genoux , qui sans pouvoit estre incommodez ne tiroient point en vain , eût empêché la perte ou la prison de tout ce qu'il y avoit de Citoyens & de gens de guerre. Cette nouvelle obligea le Vice-Roy de partir avec la même précipitation qu'il estoit venu. Mais au lieu d'empêcher la retraite des Espagnols, comme il s'estoit imaginé, & de les prévenir avant qu'ils pussent estre sortis de Rubos , il n'eut que le déplaisir d'apprendre en arrivant à Canose, qu'ils s'estoient retirez dès le lendemain , & que pour comble de bonheur ils avoient enlevé cent Lances, qu'il avoit envoyées pour surprendre un Convoy , qui leur devoit arriver de la Ville de Crani.

Cependant le Grand Capitaine , qui venoit d'éprouver aux dépens des François , avec com- Gratien dans son heros. bien de circonspection il falloit ménager le retour de la bonne fortune ; après avoir remarqué que l'avantage qu'ils avoient remporté dans les précédentes guerres venoit de leur Cavallerie, qui ne trouvoit rien d'assez ferme pour soutenir son choc, entreprit de la ruïner, & pour y parvenir, quoi qu'il fut convenu avec le Vice-Roy dès le commencement de la rupture, du prix qu'il seroit payé désormais pour la liberté des Cavaliers, il ne vouloit point accepter de rançon pour les 700. qui avoient esté faits prisonniers , dans les trois dernières expéditions ; mais affectant des prétextes de civilité, dont les François , ne reconnurent l'importance que longtems après, il les enferma dans une tour de la Barlette, & donna leurs armes, & leurs chevaux aux plus agguerris de ses fantassins, sous l'esperance que l'emploi extraordinaire où il les appelloit toucheroit leur vanité, de manière qu'ils ne refuseroient point d'occasion, quel-

quelque perilleuse qu'elle fut , de peur de paroître indignes d'un bien qu'ils avoient reçu sans y prétendre ; d'où il arriva que la Cavallerie Françoisse fut extrêmement affoiblie , & que la sienne qui n'avoit point osé l'attendre auparavant fut en peu de tems aussi leste , & pour le moins aussi nombreuse.

## DISCOURS SEPTIEME.

*Sur quelles maximes estoit fondé l'expedient qu'inventa le Roi Catholique pour se d'livrer de la jalousie qui lui donnoit le séjour de l'Archiduc Philipper son gendre à la Cour de Madrid , & pour dégager en même tems le Grand Capitaine bloüé dans Barlette. Par quelle ruse il fit contribuer la première de ces deux fins à la seconde. Quel état on doit faire du Traité de Blois , en raisonnant dans toutes les rigueurs de la Politique , & par quels motifs il est plus vrai-semblable que la France & l'Espagne , se porterent à cette Négociation.*

**T**OUTES les prosperitez , que je viens de représenter arrivées au Grand Capitaine, dans une conjoncture , où il sembloit que le malheur tout seul eût envie de triompher de l'Espagne , sans emprunter le bras des François , eussent peut-être diminuë l'inquiétude du Roy Catholique , s'il en eût reçu la nouvelle opportunément , ou si la distance qu'il y avoit d'Italie en Espagne , eût permis au Grand Capitaine de l'avertir en tems , & lieu de l'estat de ses propres affaires. Mais comme l'armée navale Françoisse, ob-

servoit



servoit curieusement les côtes de la Pouille, & que d'ailleurs le trajet de la mer n'est pas ordinairement si prompt, ni jamais si commode que celui de la terre; on estoit aussi contraint à la Cour de Madrid, d'agir par raisonnement, & sur de conjecture plutôt que sur des faits, & ce fut dans cette incertitude que le Roi Catholique, s'imaginant que tout ce qu'il avoit à faire présentement consistoit à conjurer la tempête qui menacoit les siens enfermez dans Barlette, s'avisâ d'un expedient, qui par un surcroît de bonheur, ne laissa pas de luy réussir, à l'égard des choses qui survinrent au tems de son opération, quoi qu'il eût été pris sur des mesures tout à fait éloignées de celles qui parurent, quand il fut question de s'en servir.

Il y avoit déjà long tems que l'Archiduc Philippes estoit allé de Flandre en Espagne, visiter son beau père, sous prétexte de le consoler sur la mort de son Fils unique; mais en effet pour contempler à son aise la riche succession que ce Jeune Prince, venoit de luy ouvrir, & pour confirmer dans le cœur de la Reyne Isabelle, que les Médecins prévoyoyent devoir bientôt mourir, les sentimens de Mere pour l'Archiduchesse sa Fille, qu'il craignoit quel'absence, le tems, & peut-être encore les artifices du Roy son Mary qui pouvoit se remarier, n'eussent altérées en quelque manière.

La présence du Gendre, qui avoit produit à la Cour de Madrid des effets capables d'inspirer de la jalousie au Beau-Père, & la conversion de la plupart des Courtisans du côté du Soleil levant (c'est ainsi qu'ils nommoient déjà l'Archiduc) sembloit avertir le Soleil couchant de penser à la retraite, ou du moins à quitter les Royaumes annexes à la Couronne de Castille, dont il ne jouïssoit qu'à cause de la dot de sa femme, lesquels par consequent il seroit obligé de restituer tous entiers à ses héritiers, incontinent après son decez. Davantage la

ten-

tendresse , que la Reyne avoit témoigné à sa Fille. & ce général épanchement des cœurs , & même des pensées que la nature a coûtume de causer entre les personnes de même sang , quand elles se revoyent après une absence , qu'elles avoient crû devoir estre éternellé , ne s'accordoient pas bien avec le Testament qu'il avoit dessein de luy faire signer , ni avec l'esperance qu'il avoit de se faire donner l'usufruit de ses biens durant sa vie , au préjudice de sa Fille & de son Gendre. Cette dernière considération estoit peut-être celle qui luy avoit fait porter plus impatiemment, la qualité que l'Archiduc & sa femme avoient prise de Princes d'Espagne , sans l'en avertir , & même sans attendre qu'il le leur permit ; & l'ombrage qu'il avoit pris de leur procedé estoit si grand , parce qu'il s'imaginait que ce fut un attentat contre son autorité , que toute sa dissimulation n'avoit point esté assez profonde pour le couvrir , quoi qu'il y eût un notable intérêt pour le cacher , au moins à la Reyne Isabelle. Mais on peut dire qu'il avoit été piqué au vif , dans l'endroit le plus délicat où son ame étoit susceptible de douleur , lors qu'il avoit observé que la bonne mine de l'Archiduc, je veux dire, que ce concours de perfections exterieures , qui servent à ravir les cœurs par les yeux , & qu'il regardoit avec d'autant plus de jalousie dans la personne de son gendre , qu'il ne les avoit luy-même jamais possédées , avoient fait une si profonde & si générale opération parmy les grands d'Espagne , qu'il y en avoit déjà la plus grande partie qui s'étoient dévoués à son service , sans aucune réserve ; de manière que pour peu que son séjour fut plus long à la Cour de Madrid , il y avoit à craindre l'une de ces deux extrémités , sçavoir qu'il ne fut en état ou de se mettre luy-même en possession des Royaumes de Castille ; en

cas que la mort de la Reyne arrivât avant son départ, ou d'obliger Sa Majesté Catholique de se retirer en Arragon, quelque déposition testamentaire qu'elle pût alleguer au contraire.

Il falloit donc tirer avec adresse l'Archiduc hors de l'Espagne, & pour en venir à bout, trouver un pretexte, qui fut non-seulement plausible, mais encore intéressé; il luy falloit proposer un objet étranger capable de reveiller son ambition, qui sembloit être assoupie par une si riche succession, où il avoit été appelé presque sans y penser, & luy faire esperer la jouissance anticipée d'une partie de l'héritage, qu'il ne devoit esperer qu'après sa mort. Il falloit dresser un piège à la Reyne Isabelle, en luy persuadant que le Roy son mary ne pensoit qu'à l'aggrandissement de leur Fille, & dissiper l'inquiétude qui la travailloit de sçavoir ce que deviendrait l'Espagne, quand l'union de la Castille avec l'Arragon, seroit rompuë par son trépas. Il falloit accoutumer insensiblement les Grands d'Espagne, à ne voir plus celui qu'ils adoroient, & les faire repentir de la déclaration précipitée qu'ils avoient faite en sa faveur, en l'obligeant de tourner ailleurs les rayons & ses influences. Il falloit enfin donner le loisir au tems, de reparer le vol que son Gendre avoit fait de l'inclination de ses peuples, & faire rentrer ceux-cy dans leur devoir, en les réduisant à ne considerer plus desormais que luy seul.

Cette entreprise n'étoit plus si facile qu'elle l'avoit esté quelques mois auparavant, & les suites qu'elle faisoit apprehender estoient si dangereuses, qu'il n'y avoit point de raffinement, qui ne dût estre occupé tout entier à les concerter. Mais de joindre par un effort de prévoyance la peine que son Gendre luy faisoit à Madrid, avec celle qu'il se donnoit volontairement pour ce qui regardoit les

les affaires de Naples , & de se délivrer de l'une & de l'autre par un même moyen , c'étoit ce que l'industrie humaine , quelque secondée qu'elle fut de Politique , ne devoit pas vrai-semblablement entreprendre , & ce fut pourtant ce que le Roy Catholique exécuta de la manière que je vay décrire.

Un jour à la sortie du Conseil d'Etat , où les opinions avoient esté fort partagées sur la forme qu'on donneroit aux affaires de Naples , & sur la qualité du secours que le Grand Capitaine pouvoit esperer d'Espagne , le Roy prit artificieusement son tems pour représenter à l'Archiduc , par voye de confiance particulière , qu'il estoit averti que ses affaires alloient encore plus mal en Italie, qu'on ne venoit de proposer dans la délibération , & que s'il n'avoit pas communiqué à ses Ministres toutes les lettres qu'il en avoit reçues , il avoit crû devoir agir ainsi par une des suppressions que la prudence conseilloit toujours à ceux de leur naissance , quand il estoit question de reveler les défauts de leur Etat à des personnes incapables d'y remédier ; que les Neapolitains en général haïssoient les Espagnols , à cause de la peine qu'ils avoient à se soumettre à un gouvernement étranger ; mais encore parce que le luxe & la prodigalité Françoisse , qu'ils avoient approuvée diverses fois s'accordoit bien mieux avec leur humeur avare , que le ménagement & la simplicité des Espagnols , qu'ils ne pouvoient excuser en eux , parce qu'ils ne comparoient ces qualitez à l'autre , qu'à l'égard de leurs intérêts présens , sans considérer les raisons qui pouvoient les obliger à cette reserve ; que cette aversion estoit parvenue à son dernier période , lors qu'on leur avoit ôté le Prince de Tarente , & qu'ils avoient interprété ce transport nécessaire , comme si la Cour de Madrid , eût résolu de con-

vertir

vertir leur Royaume dans une Province annexée à l'Espagne, & de leur ôter pour jamais la pensée de jouir de la présence de celuy qui seroit leur Prince; que cette présupposition avoit fait passer l'élite de leur noblesse dans le parti contraire, & qu'il n'estoit demeuré dans le sien que quelques mercenaires & ceux de la faction d'Arragon, qui n'avoient point esperé de quartier parmi les François; que c'estoit de ce seul principe qu'étoit dérivée l'étrange inégalité de forces qu'on avoit remarquée entre celles du Roy Louis XII. & le siennes, lors que la rupture estoit survenue, & qu'il ne falloit point recourir ailleurs, pour trouver la raison qui avoit contraint le Grand Capitaine de se renfermer dans Barlette, que c'étoit pour cela seulement que le plat País s'étoit soulevé, & que le Duc de Nemours, n'étoit pas plutôt entré dans Poïville, qu'il avoit reserré toute l'autorité d'Espagne dans les Villes maritimes, qui pour ne pouvoir être promptement secourües tomberoient infailliblement au pouvoir des François; que la même fantaisie de ceux de la Poïville avoit obsédé les Calabrois, avec d'autant plus de fondement que le Fils aîné des Fils de Naples, avoit toujours pris le titre de leur Duc, & qu'ils avoient non-seulement appelé Monsieur d'Aubigny, mais encore fortifié les troupes par leurs levées, & reçu comme à l'envi les troupes en garnison, que ces commencemens desavantages avoient occupé durant plusieurs mois le Conseil d'Espagne; & que nonobstant il falloit avouer que toute prudence avoit échoüé, dans l'application des moyens qu'elle avoit inventez pour appaiser ces deux defections populaires: qu'il étoit veritable que les mesures qu'il avoit prises pour les arrêter toutes deux estoient devenues irregulières, plutôt par une continuation de mauvaise fortune, & par

ce fatal enchainement qui se fait plus souvent entre les mauvais qu'entre les bons succez , que par la cooperation des personnes qui les avoient prises, & des mains qui les devoient ajuster , mais que le dommage n'en estoit pour cela ni moins grand , ni moins irréparable ; & qu'encore que la reputation d'Espagne ne courrût point de risque, dans la perte de Naples , comme ce Royaume n'en seroit pas moins perdu pour elle, elle ne laisseroit pas d'estre exposée à ce reflux d'ignominie qui accabloit toujours les vaincus, quelques légitimes que fussent les excuses qu'ils avoient à produire ; qu'ainsi si l'on ne s'amusoit pas à considerer que l'Espagne avoit fait des efforts extraordinaires pour éteindre le feu qui s'estoit allumé dans la portion du Royaume ; qui luy estoit échue ; ni qu'elle avoit préparé à même tems, deux secours suffisans de luy conserver la Pouille & la Calabre , qu'elle avoit équipé une Flotte dans ses ports de la mer mediterrannée , qui devoit débarquer une armée de terre dans cellecy , pendant qu'elle avoit fait un party avec l'Empereur pour la levée des Troupes Allemandes , qui seroient nécessaires pour degager le Grand Capitaine investi dans celle-là ; ni qu'elle avoit industrieusement fait agir l'adresse , par tout où la force manquoit , pour arrêter la rapidité du progres de ses ennemis ; mais qu'on remarqueroit seulement que la Flotte destinée pour la Calabre avoit esté battuë de l'orage , & que la maladie & la mort de Porto Carrero qui la commandoit avoit retardé son action ; que les levées d'Allemagne avoient esté plus lentes que ne requeroit le besoin des Espagnols bloquez dans Barlette , & qu'il y avoit ou trop d'intervalle entre les promesses de l'Empereur Maximilien , & les effets qui les devoient suivre ; que les François estoient desormais les Maîtres de tout le Royaume de Naples ,

ples, à la reserve de cinq ou six Places, & que  
 l'Espagne, bien loin de leur disputer leur portion  
 comme ils publioient n'étoit plus en état de leur  
 contester la sienne; que Monsieur d'Aubigny n'a-  
 voit plus d'ennemis en Calabre, & que la fantine  
 délivreroit bientôt le Duc de Nemours des siens  
 dans la Pouille; que la fortune avoit ôté toutes  
 choses aux Espagnols, excepté le bon droit & le  
 cœur, & qu'un délaissement si général n'étoit  
 point un signe qu'elle eût envie de retourner vers  
 eux; qu'il ne restoit donc plus que la prudence  
 dont on pût se prévaloir dans cette conjoncture,  
 & que c'étoit à elle seule désormais à détourner  
 tant d'inconveniens; que tous les expédiens  
 qu'elle suggeroit, les uns regardoient le recou-  
 vrement de l'amitié des Neapolitains, & paroîs-  
 soient tous impossibles, & les autres consistoient  
 à retarder le progres des François, & ne se rapor-  
 toient en aucune manière à l'état present des cho-  
 ses. Que le coup de partie étoit par conséquent de  
 trouver un moyen qui comprit seul tous les deux  
 ensemble. Il vouloit dire qui reconciliât les Espa-  
 gnols avec les Neapolitains, en meme tems qu'il  
 feroit décamper le Duc de Nemours de devant Bar-  
 lette, & qui par un surcroît d'industrie produisit  
 ces deux effets surprenans l'un par l'autre. Qu'a-  
 près avoir medité long-tems sur cette matière, il  
 croyoit avoir inventé ce fatal expedient, & que c'é-  
 toit à lui seul qu'il s'adressoit pour le découvrir,  
 parce qu'il ne pouvoit choisir d'autre dépositaire de  
 ses secrets, que celui là même à qui il avoit donné  
 sa Fille, & qui devoit être son héritier; qu'il con-  
 sistoit à tenter par son entremise une espee de Né-  
 gociation avec le Roy de France, pour l'obliger à  
 donner Claude sa Fille au Fils aîné de l'Archiduc,  
 & à luy transporter pour sa dot la portion du  
 Royaume de Naples, qui étoit échüe à la France,  
 comme il étoit prest de sa part d'accorder la sienne

à son petit fils , & de l'investir présentement des Duchez la Pouille , & de la Calabre, en faveur de cette alliance ; que cette cession mutuelle feroit cesser l'émulation qui regnoit entre ces deux Nations , & qui les avoit portez à la rupture , & feroit retirer le Duc de Nemours , en retranchant le sujet qui l'avoit attiré dans la Pouille ; que Monsieur d'Aubigny , pourroit sortir avec bien séance de Calabre , lors qu'il ne seroit point obligé de remettre les Places , qu'il y avoit prises entre les mains des Espagnols , mais seulement en celles de l'Archiduc , qui ne les tiendrait que jusques à la contomation du mariage de son fils avec la Princesse de France , & les précautions que les François , affectoient pour conserver leur honneur , & qui ne pouvoient avoir lieu en d'autres cas seroient scrupuleusement gardées en celui-cy. Que la réputation d'Espagne y seroit à couvert, en ce que non-seulement elle se maintiendrait en possession d'un bien qu'elle alloit perdre ; mais se prévaudroit encore dès à présent de tout l'avantage qu'elle avoit pû prétendre, quand elle auroit chassé les François de Naples, puis qu'elle introduiroit par ce Traité toutes les dispositions nécessaires à faire tomber cette Couronne sur la teste de celui qui devoit estre Roy d'Espagne. Et qu'enfin ce qu'il y avoit à considérer sur toutes choses, c'étoit que les Neapolitains, se voyant alleurez d'avoir un Roy particulier étoufferoient les sentimens de haine qu'ils avoient pour l'Espagne , lors qu'ils croiroient n'avoir plus à dépendre d'elle, & favoriseroient d'autant moins les François, qu'il y auroit à craindre pour eux que cette Nation volage ne se repentît de la donation qu'elle auroit faite , s'ils luy donnoient occasion de la rompre.

Il faut avoïer que cet expedient estoit merveilleux , & que l'Espagne n'en a point produit de mieux concerté, depuis qu'elle se mêle de raffiner sur la Politique des anciens. Il contenoit en soy le



dernier degré de bonté, que la Philosophie attribué  
 au bien utile, en ce qu'il visoit purement au bien de  
 celui qui l'avoit inventé, sans l'exposer à la moind-  
 re risqué. Il faisoit contribuer tant de moyens di-  
 vers & mêmes contraires, tant d'instrumens ani-  
 mez, & mêmes raisonnables à sa fin particulière, a-  
 vec une adresse qui non-seulement leur ôtoit la  
 connoissance de ce qu'ils faisoient pour ses inté-  
 rêts; mais encore les remplissoit d'une fausse idée  
 de procurer les leurs propres, par la même action  
 qu'ils employoient à faire réussir les siens; je veux  
 dire qu'il délivroit Ferdinand, par la plus douce  
 voye qui fut imaginable, d'un Prince qu'il ne con-  
 sideroit plus dans sa Cour que comme son Rival  
 dans le poinct le plus délicat de jalousie qui regarde  
 la Souveraineté, depuis que la mort de son fils uni-  
 que, & l'indisposition de sa femme l'avoient mis  
 en danger d'estre dépoüillé des Couronnes de Ca-  
 stille, avant de mourir. Et par un trait, qui n'avoit  
 point d'exemples dans les siècles passez, il obligeoit  
 ce Rival à travailler lui même à son éloignement,  
 & l'engageoit dans une conjoncture, où l'honneur  
 & la bien-séance vouloient qu'il lui demandât son  
 congé. Il donnoit autant d'assurance à la Reine Is-  
 belle, qu'il y en pouvoit avoir dans les choses  
 humaines, qu'il estoit bien éloigné de contester un  
 jour à leur fille les Etats qui viendroient de la suc-  
 cession de sa mere, puis qu'il s'ôtoit dès à present  
 la moitié d'une Couronne, pour la mettre sur la tête  
 d'un de ses enfans, & lui procuroit l'autre moitié  
 en faveur de la plus haute alliance qu'il pouvoit es-  
 perer dans la Chrétienté. Il détachoit insensible-  
 ment les Grands d'Espagne de l'affection, qu'ils a-  
 voient conçüe pour l'Archiduc son Gendre, en ren-  
 dant son entremise désormais inutile auprès de  
 leurs Majestez, qu'il employoit toute entière à leur  
 obtenir des graces. Il prenoit adroitement son  
 tems pour se les acquérir, avant que le decez  
 de la Reyne Isabelle eût ouvert la succession de

Castille. Il attaquoit le Roy Louis XII. par le seul endroit que quelques historiens ont appelé son foible , je veux dire une demaungaison de faire la paix à contre tems , dont il fut travaillé durant toute sa vie ; & il apportoit tant de précautions pour luy jettier de la poudre aux yeux, qu'il estoit moralement impossible qu'il n'en fut offusqué. parce qu'il ne lui envoyoit pas un simple Ambassadeur pour négocier , comme c'étoit la coûtume, mais un Prince en réputation d'être bien intentionné pour la France , dont il étoit né feudataire , un Prince intéressé dans l'accommodement , un Prince enfin , qui dans la sincérité qui étoit alors en usage , ne pouvoit être soupçonné de collusion , ni de désaveu. Sa qualité, qui ne permettoit pas aux François d'examiner son pouvoir de si près, lui permettoit de le cacher avec toute l'obscurité qu'il lui plairoit , & la bonne opinion que l'Archiduc avoit de soi-même lui faisoit presumer , & certes avec raison , qu'il ne se contiendrait jamais dans les bornes que le droit des gens assigne aux Plenipotentiaires , mais qu'il outrepasseroit infailliblement ses ordres , & laisseroit par conséquent sa liberté de ratifier ce qu'il auroit conclu suivant les bonnes ou mauvaises nouvelles qu'il recevroit en ce tems là d'Italie. Il traitoit le Cardinal d'Amboise conformément à son genie , qui s'arrêtoit un peu trop aux circonstances extraordinaires , en luy donnant un Prince pour négocier avec luy , & luy faisoit des propositions de paix , qui paroissent d'autant plus avantageuses à sa fortune , que le Comte de *Chaumont* son neveu , qu'il avoit dessein d'avancer , possédoit en un plus haut degré les qualitez d'un Courtisan , que celles d'un Général d'armée ; & se produiroit par conséquent avec plus d'éclat aux yeux & à la suite du Roy , dans les délices de la paix , qu'il n'acqueroit de réputation dans l'embarras des affaires d'Italie ,

qu'il

qu'il estoit incapable de terminer. Il dressoit un  
 piège à la Reyne de France *Anne de Bretagne*, qui  
 estoit trop délicat & trop conforme à son am-  
 bition pour estre évité, en luy faisant esperer une  
 alliance pour sa Fille, dans la même Maison  
 qu'elle avoit manqué pour elle-même, & en luy  
 donnant lieu de faire éclater ses sentimens pour la  
 Maison d'Autriche, qu'elle n'avoit jamais sçû  
 tout à fait dissimuler, depuis qu'elle avoit esté  
 destinée à l'Empereur Maximilien, quoi que la  
 nécessité de ses affaires l'eût obligée ensuite à se  
 marier avec Charles VIII. & depuis encore avec  
 son Successeur; ce qui avoit porté le Duché de  
 Bretagne, dont elle estoit héritière, dans la Mai-  
 son de France. Il fut averti que comme cette Prin-  
 cesse n'avoit point élevé de Fils de ses deux maria-  
 ges; elle estoit possédée de la même passion que  
 la Reyne Isabelle sa femme d'aggrandir sa Fille  
 aînée sans mesure, & qu'il n'y avoit rien de si  
 difficile qu'elle n'entreprit; au cas qu'on luy pro-  
 posât le plus riche parti du Monde, tel qu'estoit  
 alors Charles Fils de l'Archiduc, qui devoit re-  
 cueillir les Païs-Bas, les Provinces héréditaires de  
 la Maison d'Autriche, & l'esperance de l'Empire  
 du côté paternel, avec tous les Royaumes an-  
 nexez à l'Espagne du côté maternel, & qui venant  
 à recevoir, pour le dot de sa femme, le Royau-  
 me de Naples, le Duché de Bretagne, & les droits  
 de la Maison d'Orléans sur le Duché de Milan,  
 son seroit la plus Puissante Monarchie, qu'on eût  
 veüe dans l'Europe depuis plusieurs siècles. Il a-  
 voit appris les oppositions qu'elle faisoit au Roy  
 son mari, qui pour des raisons que je rapporteray  
 plus bas, destinoit leur commune Fille à *François*  
*Duc d'Angoulême* premier Prince de son sang, &  
 héritier présomptif de la Couronne, & il prévoyoit,  
 que pourvu qu'il fit esperer à cette Princesse l'al-  
 liance de son petit Fils, elle augmenteroit l'aver-

sion qu'elle avoit pour la Maison d'Angoulême, & redoubleroit ses intelligences dans le Conseil de France, & ses efforts sur l'esprit de son mari, pour lui faire preferer le grandeur de sa fille au bien de son Etat, & pour lui ceder dès à present la moitié d'une Couronne sous espoir de lui en faire porter un jour si grand nombre d'autres. Enfin il se reconcilioit avec les Neapolitains, dans un tems, où son armée ne pouvoit plus subsister si elle les avoit contraires. Il retenoit dans son parti ceux de la Faction d'Arragon, que le progrès des armes Françoises avoit étonnez. Il proposoit une amorce presque inévitable à ceux de la faction d'Anjou, & des prétextes specieux, pour soumettre leur sentimens & leur ancienne querelle à l'établissement d'un Prince qui les devoit terminer absolument, puis qu'il réuniroit par son mariage les prétentions de deux Maisons qui avoient déchiré le Royaume des Naples, comme en deux parties; & pour dernier comble de raffinement, il faisoit lever un blocus d'où dépendoit la perte d'un Royaume avec tant de circonspection, que les assiegeans & les assiegez croyoient également avoir satisfait à leur honneur & procuré leurs propres intérêts le plus avantageusement qu'il leur estoit possible.

Voilà les motifs qu'eut le Roy Catholique de porter son Gendre à négocier avec la France, & non pas tant d'autres que les Ecrivains d'Espagne, ont accoustumé d'accumuler ici, & que je crois réfuter autant qu'il est nécessaire, en avertissant que pour peu qu'on se donne la peine de les appliquer aux deux pierres de touche que la Politique fournit pour les éprouver, je veux dire pourvu qu'on les compare à l'apparence de verité qu'ils pourroient avoir, aux principales circonstances de l'affaire que j'examine, & aux suites où ils demeurent eux-mêmes d'accord qu'il les faut ajuster.

ajuster. On verra bien qu'ils sont indignes de la Majesté des plumes qui les alleguent, & que j'aurois souillé la sincérité de la mienne, si je les avois transcrites.

Mais comme le discours du Roi Catholique estoit trop artificieux, pour ne surprendre pas l'esprit de son Gendre, & pour n'exciter point dans son ame toutes les passions composées, que l'ambition & l'intérêt ont coutume de former, suivant le mélange où elles entrent, & par rapport aux alterations qui surviennent dans la faculté qui leur sert de siège. Aussi l'Archiduc ne luy répondit que par des remerciemens des soins qu'il prenoit de son Fils, en un âge où il estoit incapable de les reconnoître, bien loin de les avoir pû mériter, & que par de profonds témoignages de déference, par lesquels il offroit à Sa Majesté l'entière disposition de la personne dans toutes les rencontres, où elle lui feroit l'honneur de l'employer. Le Roi de son côté lui repartit toutes les choses, qui servoient à le confirmer dans l'opinion que c'estoit la seule considération de son Fils qui le faisoit agir; & l'on ne parla plus désormais dans le Conseil de Madrid, que des plus courts moyens de faire réussir cette Négociation. Le Cardinal Ximenez qui vantoit ordinairement l'adresse des Pilotes, en ce qu'ils tournoient le dos où ils vouloient arriver, crût que, pour faire plutôt résoudre les François à traiter, il falloit que l'Espagne, en témoignant moins d'envie, & conduisit la chose par un déguisement, qui tiroit son commencement de trop haut pour estre remarqué. On publia le départ de l'Archiduc, & de sa femme pour le mois prochain, après que leurs Majestez Catholiques eurent fait extérieurement tous leurs efforts pour les arrester, & l'on envoya des Commissaires dans tous les ports de la mer Oceane, pour leur équiper une es-

corte digne de leur rang ; comme si on eût supposé que le voyage d'Espagne en France se dût faire par mer. Puis l'on vit tout d'un coup l'Archiduc, prier leurs Majestez Catholiques de luy permettre de s'en aller par terre, & leurs Majestez s'opposèrent à ce dessein de toutes les manières dont elles se pouvoient aviser, tantost elles laissoient agir les sentimens de la Nature, qui leur faisoit apprehender pour leur Fille les incommoditez, qu'il y avoit à traverser les monts Pyrennées, & tantost elles alleguoient la grossièreté de cette Princesse, comme une disposition qui la mettoit hors d'état de traverser tant de Provinces ; tantost elles interessoient la Politique dans ce projet, en représentant à leur Gendre toutes les raisons qu'elle suggere pour empêcher un Souverain de confier sa personne à un autre Souverain, principalement lors que leurs Etats sont limitrofes, & que par conséquent il ne se peut faire qu'ils n'ayent plusieurs choses de longue main à démêler ensemble, comme étoient les Païs-Bas à l'égard de la France, & que l'Archiduc devoit traverser dans toute sa largeur ; & tantost elles tâchoient de luy persuader que la grandeur & la bien-séance de sa condition vouloient, qu'il ne se reduisit point aux termes d'avoir des obligations au Roy Louis XII. de la nature de celle qu'il alloit contracter, sans y estre engagé par quelque bien pressante occasion. Mais enfin l'Archiduc ayant montré de la fermeté dans son intention, & l'envie de faire ce voyage fournissant à son bel esprit assez de reparties, pour éluder les incoveniens dont on le menaçoit, leurs Majestez Catholiques feignirent que sa perseverance, qu'elles nommoient obstination, avoit triomphé de leurs craintes, & qu'elles s'estoient relâchées en sa faveur, pour ce qui regardoit la route qu'il devoit prendre. Ensuite elles agréerent qu'il envoyât demander passage au Roy Louis XII. & prépa-

parerent tout ce qui pouvoit rendre son voyage plus magnifique.

Le Roy Très-Chrétien qui s'imaginoit aussi bien que son premier Ministre que l'Archiduc avoit hérité, de Marie de Bourgogne sa mere, l'inclination particulière qu'elle avoit toujours eüe pour la France, & qui n'estoit point encore fortement convaincu par soi-même, que les Princes ne reglent leurs affections que par leurs intérêts, accorda le passeport, qu'on luy demandoit en toute son étenduë, & pour luy donner un caractère de civilité François, qui servit à la posterité, pour le distinguer de tous les autres qu'on lisoit dans l'histoire, il envoya des principaux Seigneurs de sa Cour dans les Terres de l'Archiduc, pour luy servir d'ôtages jusques à ce qu'il eût traversé le Royaume de France. L'Archiduc surpris de cet excès de franchise, & croyant qu'il y alloit de sa gloire à imiter la générosité du Roy ne fut pas plutôt entré dans la France, qu'il envoya des ordres en Flandres pour relâcher les ôtages, qu'on avoit reçus à Gand pour sa sureté, & se confia absolument à la parole d'un Monarque qu'il tenoit pour inviolable. Ce renvoy veritablement héroïque, & ce mépris de précautions de part & d'autre, qui paroïtloit d'autant plus merveilleux, qu'il ne sembloit plus estre en usage parmi les Souverains, donna commencement à la plus magnifique reception qu'on eût veüe depuis plusieurs siècles, qui fut faite à l'Archiduc par toutes les Villes du Royaume qui se trouverent sur sa route, & principalement à Lyon, où il fut accueilli de leurs Majestez Très-Chrétiennes avec une pompe, qui ne pouvoit estre surpassée que par la sincerité de l'affection qu'elles luy témoignèrent.

Le Roy Catholique voyant que la France apportoit tant de dispositions à faire réüssir le projet

G. 5.

qu'il

qu'il avoit formé avec son Gendre , & qu'il estoit tems de travailler à l'exécution , lui fit ouvrir quelques propositions au Roi Louis XII. par lesquelles l'Archiduc, faisoit entendre que si Sa Majesté vouloit accepter son entremise , il se promettoit d'accommoder à l'amiable les differens survenus au Royaume de Naples. Le Roi l'écoûta avec une demonstration de joye sur le visage , qui decouvroit un peu trop ses veritables sentimens , & qui ne fut pas plûtôt scûe en Espagne , que le Roi Catholique accepta publiquement la mediation de son Gendre , en tout ce qu'il avoit à demêler avec la France , il lui fit un transport de ses intérêts , qui ne pouvoit estre tout ensemble ni plus spécieux , ni plus réservé. Il lui dépêcha des courriers qui portoient & les instructions pour traiter , & feignit de se rapporter absolument à sa prudence pour le succez de la chose , en le dispensant de l'avertir de tems en tems de ce qui se passeroit dans la suite de la Négociation. Il est vrai que comme le dérèglement de nôtre nature nous rend presque également difficiles ces deux extrémités , de dissimuler toujours , & d'estre toujours sincere , & comme le Roi Catholique avoit contracté une telle habitude à chercher des précautions en toutes choses , qu'il le faisoit non-seulement sans y penser , mais encore lors qu'il avoit une intention contraire ; de même il arriva que le déguisement qu'il affectoit à contre tems , en envoyant à la Cour de France , deux Ambassadeurs qui devoient assister à toutes les conferences du Traité , & sans lesquels l'Archiduc, ne pouvoit rien conclure de valable , pensa gêner tout le mystere , & corrompre le fruit que l'Espagne en esperoit. Cela faisoit soupçonner au Cardinal d'Amboise , que l'autorité de l'Archiduc ne servoit que de couverture à quelqu'autre entreprise : mais le Roi Catholique y remedia si promptement , par une longue déduction des raisons qui

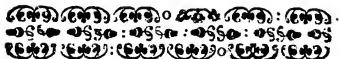


l'avoient obligé d'agir ainsi , lesquelles il tiroit en partie de la dignité de l'Archiduc, qui ne devoit pas seul porter le faix de la Négociation , & en partie de l'autorité des Etats d'Arragon , qui devoient intervenir par tout où il s'agissoit des droits de leurs Couronnes.

L'Archiduc de son côté fit tant de scrupule de négocier , sans la participation des Ambassadeurs d'Espagne ; parce disoit il , qu'il estoit né homme lige du Roi Très- Chrétien, que le Conseil de France, passa par dessus les soupçons du principal Ministre , & termina l'accommodement en la manière quel'Espagne , l'avoit désiré vers les commencement de l'année 1530.

Les principales conditions de ce Traité , qui fut appelé de Blois , consistoient en ce que la partage que les deux Rois avoient fait du Royaume de Naples , seroit inviolablement observé dans tous les articles qui ne souffroient point encore de contestation , & que pour ce qui regardoit les Terres, Seigneuries & Provinces , qui avoient donné lieu à la rupture , elles seroient déposées & mises en sequestre , du consentement des deux Nations, entre les mains de l'Archiduc , jusques au terme qui seroit plus bas spécifié , que Charles Fils aîné de ce Prince & petit Fils de leurs Majestez Catholiques , épouseroit Mademoiselle Claude de France Fille du Roi Très Chrétien , & qu'en vertu de ce mariage les deux époux prendroient dès à present la qualité de Rois de Naples , & de Duc de la Pouille & de Calabre , que les actes publics se feroient désormais sous leurs noms , & qu'ils seroient reconnus pour tels , sans que le prétexte de leur inhabilité à gouverner pût estre d'aucune considération , tant à l'égard des Neapolitains , pour différer à les accepter , que des François & des Espagnols , pour se maintenir dans le Royaume ,

qu'ils luy cedoient par le Traité present. Et parée que le bas âge des deux époux les rendoit incapables de consommer le mariage , il estoit arresté que la partie du Royaume que le Roy Très-Chrétien , donnoit à sa Fille seroit administrée par tel Seigneur François , qu'il plairoit à Sa Majesté d'y commettre , comme aussi celle que le Roy Catholique donnoit à son petit fils seroit gouvernée immédiatement par l'Archiduc Philippes son Père , ou par celuy qu'il luy plairoit de nommer sous ses ordres , sans que l'Espagne y eût à voir , jusques à ce que les deux époux eussent atteint l'âge porté par les sacrez Canons , pour accomplir le mariage , & que pour lors l'Archiduc Père de Charles , seroit obligé de remettre à son Fils précisément , & de bonne-foy la libre jouissance des Duchez de la Pouille & de Calabre , qui luy auroient esté consignez , & des terres qui seroient en litige , & que pareillement le Roy Très-Chrétien mettroit en effet sa Fille en possession de l'autre partie du Royaume de Naples , sans qu'il y pût rien excepter , ni réserver pour en jouir eux & leurs hoirs mâles & femelles jusques à l'infini.



# DISCOURS HUITIEME.

*Sur quels préjugés étoit appuyé le refus que fit le grand Capitaine. d'exécuter le Traité de Blois : Antitheses politiques de cette action avec celle de Louis XII. en ce qu'après avoir reconnu la mauvaise foy des Espagnols, il ne laissa pas de permettre à l'Archiduc de se retirer hors de France, quoy qu'il l'eust pû retenir pour la garantie du Traité. Quel jugement on doit faire des raisons que les Ecrivains d'Espagne alleguent pour justifier ce refus, & de celles qu'ils auroient pû leur substituer avec plus d'apparence; Dans quelle justice ils ont prétendu que le Roy Catholique en rejetta toute la faute sur le grand Capitaine.*

**A** PEINE cette convention eut elle esté conclüe & jurée solennellement sur les Evangiles par le Roi tres-Chrétien d'une part, & l'Archiduc de l'autre, que sa Majesté commença de bonne foi de l'exécuter, en envoyant les ordres par tous les lieux, ou l'autorité Françoisé étoit respectée, pour suspendre les préparatifs qu'on faisoit par mer & par terre pour envoyer à Naples, & quoy qu'il eût reçu des avis certains de Marseille, qui portoient qu'on équipoit dans tous les Ports d'Espagne de

Ma-

Majorque & de Sicile, des Vaisseaux & des Barques avec une diligence extraordinaire, pendant qu'on observoit dans la levée des gens de guerre, qui se faisoit en chaque Province de ce Royaume un silence, qui ne pouvoit souffrir que de sinistres interpretations. Quoy que *Jean d'Albourg* Evêque de VVorme, personnage qui depuis dix ans s'estoit déclaré pour la France, & qui prenoit ses intérêts en qualité d'Agent à la Cour Impériale, eût dépêché des Couriers au Cardinal d'Amboise à diverses reprises, pour lui faire sçavoir que les Commissaires Espagnols hâtoient les levées en Allemagne avec plus de chaleur, à mesure qu'ils apprenoient que le Traité s'avançoit entre les deux Couronnes, & que le Neveu des Colonnes, qui les devoit commander les faisoit avancer à grandes journées vers la Republique de Venise, où il y avoit des Vaisseaux qui les attendoient pour les embarquer. Le Roi Tres-Chrestien prévenu de l'opinion, qu'il conservoit encore de la sincerité du Roi Catholique, nonobstant ce qu'il avoit vû arriver, ou trompé par les sermens que l'Archiduc avoit sçû revestir de tous les signes extérieurs, qui servoient à confirmer sa creance, mit de sa propre main la dernière disposition qui devoit rendre la perte du Royaume irréparable pour la France, en écrivant à Monsieur de *Perfi* qui s'étoit avancé jusques à Gennes avec 300. hommes d'armes & 3000. fantassins qu'il menoit au Duc de Nemours, & qu'il alloit faire embarquer, quand il reçût le paquet du Roi, qu'il eût à licentier ses Troupes, & à revenir présentement en France, parce que la paix estoit faite.

Cette dépêche fut suivie d'une autre que sa Majesté Tres-Chrestienne & l'Archiduc envoyerent conjointement au Royaume de Naples, pour y faire cesser tous actes d'hostilité entre

10

Toutes  
ces rai-  
sons sont  
rappor-  
tées dans  
la vie du  
Cardinal  
d'Amboi-  
se.

le Duc de Nemours & le grand Capitaine, avec ce temperament que le Roy d'une part avertissoit le Vice-Roy du Traitté de Blois, lui en envoyoit une copie signée de sa main, & de celle de l'Archiduc, lui commandoit en général de l'accomplir suivant sa teneur, & specifioit en particulier qu'il eût à se retirer presentement dans les Provinces de Labour, ou de l'Abruzze. D'autre part l'Archiduc instruisoit le grand Capitaine de la mesme négociation, lui en envoyoit la copie signée du Roi Tres-Christien & de lui mesme, & de deux Ambassadeurs d'Espagne, lui commandoit de mettre bas les armes, & lui marquoit distinctement les ordres, qu'il entendoit estre desormais suivis dans les Provinces de la Pouille & de Calabre, qu'il devoit administrer durant la jeunesse de son fils. Le Duc de Nemours reçût le Paquet qui lui étoit adresse, avec toute sorte de respect, & fit sçavoir incontinent à son adversaire qu'il estoit prest de se retirer. Mais le grand Capitaine feignit une surprise extraordinaire à la veüe du sien; puis répondit froidement après l'avoir lû, qu'il ne reconnoissoit point les ordres de l'Archiduc, & qu'il n'étoit point obligé de les recevoir, tant qu'il plairoit à Dieu de conserver leurs Majestez Catholiques; que c'étoit d'elles seules qu'il tenoit immediatement le Généralat de leurs Troupes, & qu'il n'omettroit rien de ce qui regardoit l'exécution de cette charge, jusques à ce qu'elles lui eussent fait l'honneur de le lui mander; qu'il étoit infiniment fâché de ne pouvoir donner à l'Archiduc la première satisfaction qu'il avoit souhaitée de lui; mais qu'il croyoit que ce Prince l'excuseroit, lors qu'il se donneroit la peine de considerer qu'un sujet ne doit jamais agir que dans les formes; & que la der-

niere chose qu'il devoit tenter , estoit d'exceder son pouvoir en recevant d'autres ordres que ceux de son Maître.

Le Cardinal d'Amboise & Louis de la Trimoüille. Ce refus fit connoître au Roi Tres-Chrestien ce qu'il avoit dû pressentir auparavant , & fit naître tant d'agitations dans les esprits , & de division entre les Ministres du Conseil de France , qui rejettoit la faute les uns sur les autres, comme c'est l'ordinaire , qu'elle fist consumer en des contestations inutiles le reste d'un tems précieux qu'ils avoient commencé de perdre , & leur fit negliger d'envoyer incontinent par tout des mandemens contraires aux précédens, lesquels s'ils fusseut arrivez à tems, eussent peut-estre rencontré les choses en état d'estre réparées, & les gens de guerre qui n'étoient point encore'congediez : mais la principale consternation fut celle que l'Archiduc en ressentit, & pour la dépeindre aussi vivement que je puis, il suffit de représenter combien il en avoit de sujet.

Il estoit enfermé au milieu de la France , & par consequent entre les mains d'un Roi, qui venoit de recevoir la plus sensible injure, qui pouvoit estre faite à sa Majesté ; & la seule de routes à la vengeance de laquelle le droit des Gens, ni le consentement des Nations qui l'avoient suivi n'avoient point assigné de bornes. Tout ce qu'il y avoit d'apparence dans les effets, & de délicatesse dans le raisonnement, conspiroit à persuader aux François, que l'Archiduc étoit venu dans leurs propres Etats abuser de leur franchise, en profanant la Religion ; & quelque réservé que fût le jugement qu'on pouvoit faire de son procédé , il étoit difficile de s'empêcher d'en tirer l'une de ces deux consequences à son préjudice ; sçavoir ou qu'il avoit eû part dans l'infidélité du Roi d'Espagne, ou qu'il lui avoit du moins servi d'instru-

trument. L'exemple de Louïs XI. detenu dans  
 Peronne, par Charles de Bourgogne son ayeul, lui  
 frapport l'imagination avec des circonstances en-  
 core plus affreuses qu'il ne les avoit leuës dans  
 Philippes de Comines ; & toutes les differences  
 qu'il remarquoit dans cette conjoncture à la sienne  
 redoubloit sa terreur, au lieu de la dissiper. Il  
 sçavoit que le Roi Louïs XI. n'estoit allé trouver  
 le Duc de Bourgogne, qu'après avoir envoyé vers  
 lui le Cardinal Balve son favory, qui en avoit ap-  
 porté la dernière marque de seureté publique, je  
 veux dire un sauf-conduit écrit & signé de sa main ;  
 au lieu que l'Archiduc s'étoit engagé dans la Fran-  
 ce, sans avoir obtenu qu'un simple passeport, qui  
 ne lui donnoit d'assurance que pour traverser le  
 Royaume, & non pas pour y séjourner, comme  
 il avoit fait. Louïs XI. avoit eu soin de faire in-  
 sérer dans le sien, qu'il seroit valable aussi long-  
 tems que dureroit la negotiation, qui l'obligeoit  
 de se transporter à Peronne, au lieu que l'Archiduc  
 n'avoit fait aucune mention du traité dans  
 le sien. Louïs XI. n'avoit rien conclu dans Pe-  
 ronne, lors qu'on delibera dans le conseil du Duc  
 s'il falloit l'arrester, & par consequent n'avoit  
 rien fait de nouveau qui donnast lieu d'interpre-  
 ter le sauf-conduit en changeant la face des cho-  
 ses, & les réduisant à d'autres termes qu'elles n'é-  
 toient, lors qu'on l'avoit expédié ; au lieu que  
 l'Archiduc s'estoit démis, pour ainsi dire, de la  
 qualité de passager, qui seule pourtant étoit spe-  
 cifiée dans son passeport, pour prendre celle de  
 résident, d'Ambassadeur extraordinaire, de Plé-  
 nipotentiaire, de Médiateur, qui ne le faisoit plus  
 agir, ni considerer de la même maniere qu'il l'é-  
 toit auparavant ; Louïs XI. n'avoit pû se rendre  
 garant, puis qu'il n'avoit point encore contracté,  
 au lieu que l'Archiduc avoit mis en dépôt sa pro-  
 pre

pre personne, pour l'observation de ce qu'il avoit arresté. Loüis XI. ne pouvoit estre réputé avoir rien cédé de ses droits, puis qu'il avoit attendu le retour du Cardinal Balve, & la verification du sauf-conduit qu'il apportoit avant que de se mettre au pouvoir du Duc de Bourgogne; Au lieu que l'Archiduc sembloit avoir renoncé à toutes les seuretez, que le droit des gens lui pouvoient procurer, en faisant élargir les otages qu'on luy avoit donnez, sans en être requis. Loüis XI. n'avoit rien contribué du moins directement, dans l'attentar des Liegeois contre le Duc de Bourgogne, au contraire il l'étoit venu rechercher d'accommodement dans une de leurs Villes, lors que cet accident survint; au lieu que l'Archiduc ne pouvoit nier qu'il n'eust esté le principal agent dans le Traité de Blois. Loüis XI. pouvoit desavouer, comme il fit effectivement, les émissaires qu'il avoit envoyez aux Liegeois pour les faire soulever, patce qu'il ne les avoit autorisez par aucun caractère public; Au lieu que l'Archiduc n'avoit point fait d'action ni de signature qui ne servit à le convaincre. Loüis XI. ne pouvoit point estre accusé d'autre chose, sinon que de n'avoir point rappelé ceux par lesquels il avoit fait solliciter les Liegeois, lors qu'il étoit party pour aller à Peronne; ce qui ne passoit tout au plus que pour une commission; au lieu que l'Archiduc estoit venu luy-mesme de propos délibéré, pour commencer & pour résoudre un accommodement qui paroissoit captieux dans toutes les parties. Loüis XI. pouvoit s'excuser sur ce que la guerre étant ouverte entre luy & le Duc de Bourgogne, il avoit pû renter la fidelité des Liegeois, jusques à ce que la paix fût conclüe, nonobstant l'entreveuë & le pourparler de Peronne; au lieu que l'Archiduc n'avoit  
rien



rien de solide à repliquer, quand on luy reprochoit qu'il estoit venu trouver son Seigneur dominant, pour abuser de sa franchise, & pour empêcher le progrez de ses armes victorieuses, par une feinte négociation. Enfin Louis XI. n'avoit point fait de mal, qu'il ne pût réparer, quand il luy plairoit, & la rumeur populaire qu'il avoit excitée étoit si peu de chose, qu'il n'avoit qu'à prester quelques unes de ses Troupes au Duc de Bourgogne, pour l'appaiser & le punir en mesme tems: au lieu que l'Archiduc avoit fait perdre aux François la conjoncture de conquerir la moitié d'un Royaume, & les exposoit au peril prochain de perdre celle qu'ils tenoient déjà, sans qu'il y pût apporter aucun remede.

Toutes ces fâcheuses pensées obsedoient tout d'un coup l'imagination de ce Prince, & l'absence de ceux de ces Ministres qu'il estimoit le plus l'empêchant de se déterminer; la duplicité de son Beau pere lui paroissant d'autant plus noire, qu'il avoit employé de déguisement pour la faire réussir, & sa foy lui devenant suspecte désormais en toutes choses, parce qu'il avoit commencé par luy-mesme à la decréditer; l'abus qu'il avoit fait de son entremise excitant dans son ame tous les ressentimens, dont une ambition couverte & déguisée, comme la sienne, étoit capable, & les veritables raisons qui l'avoient fait sortir d'Espagne par une si fine voix devenant lors accessibles, & se présentant toutes à sa pensée; la sincerité du Roi Louis XII. lui faisant des reproches secrets à chaque moment, qu'il la voyoit si mal reconnuë, & la qualité du dommage qu'il venoit de causer faisant pressentir que la première & la plus facheuse suite en devoit rejallir sur luy-mesme; chaque particularité du Traicté de Blois étant suffisante de le jetter dans le desef-

desespoir d'en sortir jamais; & la bonté du Roi, qu'il avoit offensé, ne laissant de lui faire luire des rayons d'esperance de tems en tems, par un de ces reflux de mouvemens bizarres, à qui la Philosophie Stoïque avoit coûtume d'imputer l'attachement des hommes à la vie. L'inquietude qui lui causoit tant de confuses apprehensions étant devenuë insupportable, & quelques étincelles de raison, qu'il appercevoit encore, lui conseillant d'employer ce qui lui restoit de courage pour se mettre en repos, quand même il arriveroit que sa hardiesse, au lieu de le mettre en liberté, ne servit précisément que pour hâter sa détention, il envoya un de ses Gentilshommes au Roi Louis XII. pour lui témoigner qu'il étoit au désespoir de la mauvaise foy du Roi Catholique son beau pere, non pas tant à cause de l'injure qu'il en avoit reçûë, que pour celle à laquelle il lui avoit fait servir d'instrument, & qu'après la consolation que lui fournissoit le fond de sa conscience, il n'en attendoit point d'autre, que l'opinion que sa Majesté très-Chrétienne lui feroit l'honneur d'avoir de lui; qu'il n'avoit rien sçu de la tromperie, & que s'il avoit aidé à le surprendre, c'étoit après avoir esté abusé le premier; qu'au reste il ne lui faisoit pas cette remontrance pour le prévenir à son avantage, ni pour détourner les dernières résolutions qu'il avoit à prendre en l'occurrence qui se présentoit, parce qu'il sçavoit bien que la courtoisie de sa Majesté quelque excessive qu'elle eût esté déjà, devoit avoir des bornes, & les formes qu'elle devoit observer à l'égard d'un de ses vassaux, tel qu'il étoit, devoient estre réglées par le bien général de l'Estat, dont il n'étoit qu'un membre à demy-détaché, que la maniere dont on disposeroit de sa personne lui seroit toujours agreable, ou du moins supportable, pourvû que sa réputation fût à couvert de

de la calomnie, & qu'il n'y avoit point de traitement si rude, qui pût tirer des plaintes de sa bouche, pourvû que tout le monde fût aussi bien instruit de la veritable raison qui le lui feroit endurer, que l'accident qui le rendroit fameux, & qui nonobstant pouvoit estre déguisé en faveur de l'Espagne.

Le Roi très-Chrestien, qui comprit d'abord le sens de ces mystérieuses paroles, ne voulut pas laisser l'Archiduc languir davantage, dans l'incertitude où il estoit de ce qu'on avoit résolu touchant sa personne, & lui fit dire par le Cardinal d'Amboise que sa Majesté n'avoit pas de coûtume de juger si témérairement des choses, que de leur assigner précisément le caractère de mépris ou d'estime, sur l'apparence dont elles étoient revestues la premiere fois qu'elles se produisoient à l'imagination; & qu'elle se donnoit le loisir d'attendre que le tems leur eût donné la juste proportion qu'elles devoient avoir avec sa connoissance; que cette suspension l'avoit jusques à present empêché de confondre l'occasion des personnes, qui concouroient à la même fin, parce que l'experience lui avoit appris, que les unes se contentoient de recevoir l'impression qui venoit d'ailleurs, & n'agissoient qu'auxant qu'elles étoient menées; au lieu que les autres se réservoient tout le projet, & ne partageoient avec les premiers que la difficulté de l'exécution; qu'il y avoit lieu de croire que le procédé du Roi Catholique & de l'Archiduc dans le Traité de Blois avoit esté compris sous cette inégale subordination, & que quand la chose ne seroit point allée ainsi, il y avoit de la gloire à sa Majesté de la présumer de la sorte; qu'elle ne faisoit donc pas de difficulté de se persuader, que le Roi Catholique étoit seul coupable du crime dont l'Archiduc prenoit tant de peine à se laver, & qu'elle

espe-

esperoit que le Ciel l'assisteroit pour cela même, quand il seroit tems d'en tirer raison ; mais que ce n'étoit pas cette considération qui luy faisoit continuer la franchise qu'elle ne devoit plus à l'Archiduc, non pas même par droit de bienfaisance, ni qui suspendoit les résolutions que ses Ministres lui conseilloyent de prendre à son préjudice, & que l'infidélité de son Beau-pere, & la rigueur du droit des gens rendoient plus que legitimes ; que sa Majesté agissoit ainsi contre les sentimens d'autrui, & contre ses propres ressentimens, par une maxime plus relevée, qui lui faisoit pratiquer, ce qu'il y avoit de plus brillant & de plus difficile tout ensemble dans la vertu de générosité, & qui l'inspiroit de rater de l'injure qu'elle avoit reçue du Roy Catholique, de quoy lui rendre le bien pour le mal, en la personne de son propre Gendre, qu'il ne s'étoit pas soucié de sacrifier à ses interests ; que c'estoit précisément dans cette veüe que l'Archiduc pouvoit se retirer présentement dans ses Etats, & même s'il lui plaisoit dans l'Espagne en toute liberté ; & que comme sa Majesté Trés-Chrétienne étoit incapable de manquer par exemple, elle étoit bien aise d'attirer toute la justice de son côté, & de mettre ses ennemis dans leur tort, du consentement de tout le monde.

Je ne doute point que cette action de Louïs XII. qui fut incontinent après suivie de la retraite de l'Archiduc vers le Duc de Savoye son Beau-frere, ne soit toujours heroïque, sous quelque aspect qu'on la considère, & c'est ce qui me console dans la nécessité que je me suis imposée de la désigner seulement, comme étant étrangere à la matière que je traite ; si ce n'est qu'on se donne la peine de profiter de mon travail en appliquant à ce que je vais dire la regle des contraires, & la comparer à

celle du Roy Catholique, que je suis obligé de représenter, parce qu'elle est en effet l'une des plus delicates pieces de son Cabinet. Il est vray que les Ecrivains d'Espagne ont agy d'une maniere directement opposée à celle que j'ay examinée dans le Discours Troisième, & qu'on ne trouvera peut-estre point en tant de gros Volumes qu'ils ont mis en lumiere, depuis un siecle & demy, deux incidens traittez avec plus de difference, & mesme de contradiction, que l'obeïssance du grand Capitaine à Tarente, & le refus qu'il fit d'obeïr à Barlette. Les uns, comme Paul Jove, après avoir épuisé tous les artifices aussi bien que les fleurs de la Rethorique, à travestir la première de ces deux actions, sont demeurez courts à la seconde, & par un silence qui seroit certainement merveilleux, s'il n'étoit pas d'ailleurs coupable, ont mieux aimé qu'on leur reprochât icy leur peu d'exactitude, que d'ajouter à la perte de leur sincerité qu'ils avoient déjà faite, celle du peu de créance qu'il leur restoit. Les autres qui croyoient avoir appris, par l'experience de Tacite, qu'il n'y avoit point de déguisement qui fût impossible au fard de la politique, quand on se donnoit le loisir de le raffiner, avant que de l'appliquer, & qui ne pouvoient souffrir qu'on leur reprochât une omission aussi grossiere, que leur sembloit estre celle des précédens, se sont imaginez qu'il n'y avoit qu'à renverser l'ordre qu'ils avoient tenu, excusant la première action pour justifier la seconde, & qu'avec cette précaution leur secret pourroit estre encore une fois utile sans estre decouvert; & qu'il pourroit mesme en un besoin recompenser icy le peu d'effet qu'il avoit eu la première fois, pour peu que le hazard s'en voulust mesler. C'est ce qui les a vraysemblablement obligez à changer de stile,

&amp;c

& au lieu qu'ils avoient employé dans l'affaire de Tarente le fort de leurs raisons, pour détourner sur le Roi Catholique l'obligation du serment, dont on imputoit le parjure au grand Capitaine, dans l'opinion qu'il n'y auroit rien de plus facile, que d'en purger ce Prince incontinant après qu'ils auroient attiré sur lui toute la haine qui en rejallissoit sur Gonsalve, ils ont pris justement le contrepied quand il s'est agy d'excuser le desaveu que le même Général avoit fait du Traité de Blois. Et pour conserver à leurs Majestez Catholiques une réputation d'innocence, qu'elles avoient déjà perduë dans cette pratique, ils en ont rejetté toute la faute aussi bien que l'envie sur le grand Capitaine. Ils ont soutenu que leurs Majestez avoient agy sincerement dans le projet, que j'ay décrit au discours précédent; & que le desir particulier qu'avoit le Roi Ferdinand n'étoit que de s'en servir comme d'un prétexte pour tirer honnestement son gendre de la Cour de Madrid: (c'est ainsi qu'ils avoient sans y penser, la particularité du fait qui sembloit la plus incroyable: ) & n'empêchoit pas que le Roi, la Reine Isabelle & son Conseil n'eussent en général toutes les bonnes intentions possibles de conclure avec la France un accommodement solide, & d'exécuter ponctuellement jusques à la moindre circonstance de ce qui seroit arresté par leur Gendre & par leurs Ambassadeurs; que leurs Majestez Catholiques étoient donc bien éloignées d'en exclurre la ratification comme les François leur reprochoient, & qu'elles n'auroient pas manqué de l'envoyer en la meilleure forme, si tant d'accidens, qu'ils n'avoient pû prévoir, n'eussent altéré la face des choses, en faisant naistre d'invincibles obstacles à l'accomplissement du Traité dans le tems qui devoit servir pour leur en donner la nouvelle; que les mêmes incidens étoient  
les

les seules causes qui avoient empêché qu'on ne  
 fût rien à la Cour de Madrid de ce qui avoit été  
 résolu dans la Ville de Blois, jusques à ce que  
 le grand Capitaine eût averti leurs Majestez Ca-  
 tholiques, qu'il avoit chassé les François de tout  
 le Royaume de Naples. Et pour lors comme les  
 affaires n'étoient plus dans l'état, où le princi-  
 pal article du Traité supposoit qu'elles fussent,  
 & que le changement qui leur étoit survenu ne  
 regardoit pas seulement quelques unes de leurs  
 circonstances, mais le fond, & pour emprunter  
 des Jurisconsultes un terme qui m'est nécessaire,  
 le Capital de leur essence: comme la France n'a-  
 voit plus de portion à conserver, & que la For-  
 tune venoit d'adjuger à l'Espagne, par le droit  
 de l'Epée, non seulement les Provinces de la  
 Capitanate & de la Basilicate qui estoient en liti-  
 ge, mais encore tout le reste du Labour & de  
 l'Abruzze, il falloit proceder à de nouvelles con-  
 ditions, puis que celles dont on étoit convenu  
 ne pouvoient plus estre accomplies, & pratiquer  
 cette vieille maxime de politique, qui défendoit  
 de remettre sur le tapis ce que le hazard avoit  
 une fois décidé. Il falloit assigner une autre dot  
 à la Princesse de France, puis que le Roy n'é-  
 toit plus en état de luy donner celle qu'il luy  
 avoit promise; & dans cet entre-tems, comme  
 le Roy Catholique ne demeuroit lié par aucune  
 obligation naturelle, ni civile, au Traité de Blois  
 qui ne subsistoit plus, il étoit en sa disposition  
 d'agir, & de prendre ses avantages, de la même  
 maniere, que si ce Traité n'eut jamais esté com-  
 mencé, ni conclu.

Voilà précisément ce que les Auteurs Espagnols  
 alleguent pour la justification de leur Roi, & qu'ils  
 estiment avoir tant de force, qu'ils ne se mettent  
 point en peine de chercher de meilleures raisons.  
 Mais il me semble que le sujet meritoit bien qu'ils

exerçassent un peu davantage leur invention, & que si la défiance étoit suivant le proverbe qu'ils ont érably, la plus seure chose du monde, ils avoient icy lieu de la mettre particulièrement en usage, puis qu'après tout il n'y avoit rien de plus facile que de renverser ce qu'ils venoient d'établir. Et de vray, si la Morale ne reconnoît, & si la Physique ne souffre rien qui soit sans fondement, par quelle loy leur étoit il permis de faire le transport, qu'ils ont supposé tous au commencement de leur apologie, en détournant sur le grand Capitaine ce qui portoit directement sur la personne du Roy Catholique, & de quel prétexté pouvoient-ils pallier le préjudice qu'ils faisoient à la posterité en alterant d'abord un fait, qu'ils avoient dessein de lui faire approuver, je ne dis pas seulement dans les termes, je dis même en ce qui regardoit le fond de la difficulté? Mais leur préoccupation est bien plus étrange en ce qu'ils se sont imaginez d'excuser leur Prince par la même voye qu'ils accusoient son Général, & quand après avoir fait la supposition que je viens de dire, ils ont employé l'aigreur de leurs plumes à noircir le procédé de celui-cy, comme s'ils eussent crû que la multitude des charges qu'ils alleguoient contre lui, pouvoient suffire à la décharge de celui-là. Sur quoy la plus favorable opinion qu'on puisse avoir de leurs raisonnemens est, qu'ils les ont tirez d'un principe dont ils n'avoient pas assez examiné la solidité, ou que du moins ils ont manqué dans l'application qu'ils en devoient faire, parce qu'ils ont fait semblant d'ignorer, que comme une faute pouvoit être attribuée à plusieurs causes, elle pouvoit aussi être repandue dans plusieurs sujets, & que le mal n'étoit pas moins communicable que le bien, dans quelque ordre qu'on le voulût examiner; d'où il resultoit qu'encore que le grand Capitaine fut coupable pour avoir refusé d'obéir, le

Roy



Roy Catholique ne laissoit pas encore de l'être en deux manieres, l'une, sçavoir, si l'on justifioit qu'il eut connivé à ce refus; & l'autre s'il paroissoit qu'il eut continué dans la faute de son Général, pour en recueillir le succès. Mais quand ils eussent répondu à ces deux objections, qu'ils étoient obligés de prévoir, s'ils avoient envie de garantir ce qu'ils prétendoient autoriser par cette voye; & quand même on leur eut accordé leur supposition dans toute son étendue, ne voyent ils pas qu'il leur restoit encore à venir à bout d'une chose impossible? Je veux dire que le Roi Catholique avoit pu légitimement profiter du crime du grand Capitaine, sans être obligé de le réparer tant soit peu, non pas même en ce qui dépendoit purement de lui; ce qui dans toutes les apparences leur seroit d'autant plus difficile à persuader que cette proposition conçue en termes généraux & détachée du fait particulier dont il s'agissoit, n'avoit point encore été contestée dans la Morale des Casuistes, dont il sembloit que le demon de l'Espagne eût pris plaisir d'embarasser la Théologie; il n'y en avoit pas un seul qui les eut osés soutenir.

Cependant c'étoit la maxime qu'il falloit établir avant toutes choses, & non pas recourir à des défaites, qui manquoient & de vérité dans le fond, & d'exactitude dans les circonstances, & sur lesquelles on devoit pourtant insister davantage. Il ne falloit point abuser de la facilité des lecteurs, en leur imposant dans le même discours, où l'on amplifioit les intentions paisibles de sa Majesté Catholique, n'en faire des reproches à contre tems en déterminant l'état précis d'une exécution, qui n'eut point de lieu en effet, qui vraisemblablement n'en devoit point avoir, & qui ne pouvoit prétendre d'autre substance, que celle que les Théologiens

d'Espagne attribuoient à la seconde espece qu'ils ont inventé des estres possibles, & qu'ils n'ont pû défendre ni mesme expliquer d'une autre maniere, qu'en accordant à la Divinité une science moyenne, que les Anciens n'avoient point observé parmi le nombre de ses perfections. Mais il falloit bien moins insister sur la force, que pouvoient avoir les incidents en Morale, & sur la nature des obstacles qu'ils avoient apportez à l'accomplissement du Traité, puis qu'on ne demeure pas d'accord dans cette science qu'ils aient toujours le pouvoir de changer l'ordre des choses, ce qui est bien éloigné d'attenter à leur être; & quand on se relâcheroit en ce point, qui ne regarde que la speculation, il faudroit descendre toujours à la Pratique, & débattre en particulier si dans le fait dont il s'agissoit les incidents étoient tels, qu'ils fussent aussi bien indépendans de la direction du Roy Catholique, sur la suite naturelle ou morale des effets qu'ils devoient produire, comme ils avoient esté indépendans de sa prévoyance avant qu'ils fussent arrivez. Voilà le point, sur lequel on devoit s'arrester, & le nœud principal qu'il falloit trancher tout d'un coup, pour delier les autres sans peine. Voilà le seul endroit qui avoit besoin d'éclaircissement, & qui, comme il n'a point esté touché par ces Ecrivains, non pas même en passant, ne peut aussi contribuer en aucune maniere à l'établissement de ce qu'ils ajoutent. Il ne leur sert de rien d'alléguer que l'Espagne reçût en même tems les nouvelles du Traité conclu, & de l'entière conquête du Royaume de Naples, ni de vouloir persuader une chose qui, outre qu'elle choque également la Chronologie & le sens commun, & qu'elle est convaincue de fausseté par tous les Historiens du temps, où l'on prétend qu'elle soit arrivée, ne

laisse

laisse pas d'estre encore tout à fait inutile à la  
 défense qu'ils entreprennent. Il ne leur sert de  
 rien d'accuser de nullité le contract de mariage  
 du Prince Charles avec la Princesse Claude, sous  
 ombre que le hazard avoit fait que la dot avoit  
 esté mal assignée; puis qu'outre que le Roi d'Es-  
 pagne n'étoit ni la Patrie intéressée, ni le Juge  
 Competant dans cette difficulté, il a esté jusques  
 à présent inouï dans la Jurisprudence, qu'un ac-  
 culé ait esté produire pour sa justification des em-  
 pêchemens, qu'il faisoit naître luy-même de  
 gayeré de cœur, & qu'il estoit en son pouvoir  
 de faire cesser quand il luy plaisoit, & c'est là  
 pourrant le personnage que ces Apologistes font  
 représenter à leurs Majestez Catholiques.

Cependant le mauvais succès de ces Ecrivains  
 m'a quelquefois obligé de chercher s'il n'y  
 avoit point d'autre voye de maintenir la reputa-  
 tion d'Espagne, que je vois si foiblement défen-  
 duë, & je me suis imaginé qu'on le pourroit fai-  
 re, non pas en rejetant la faute du Roy sur le  
 grand Capitaine; mais en tâchant de les justi-  
 fier également l'un & l'autre. J'ay crû qu'il  
 falloit commencer par le grand Capitaine, par-  
 ce qu'il m'a semblé que son innocence devoit  
 estre le préjugé formel de celle de son Roy, &  
 je l'ay mis dans une si haute posture, qu'il ne fut  
 point obligé de reconnoître d'autres ordres que  
 ceux qui luy venoient directement de la Cour de  
 Madrid. Je me le suis représenté si étroitement  
 assiégé dans Barlette, qu'il n'avoit rien sçû de la ne-  
 gociation qui se faisoit entre ces deux Couronnes,  
 jusques à ce que le Courrier de l'Archiduc fût arri-  
 vé & j'ay fait un effort, pour me persuader que le  
 dernier mandement qu'il avoit reçu d'Espagne  
 étoit contraire au résultat qu'on luy envoyoit de  
 Blois. J'ay supposé que ce résultat lui avoit esté  
 signifié, dans le tems que la Fortune venoit de se

déclarer pour les armes qu'il commandoit, & qu'elle n'en pouvoit donner de plus indubitables signes, que ceux que j'ay marquez ey-dessus, que la vigueur Françoisë s'étoit rallentie par la longueur du blocus, & que les Espagnols au contraire n'avoient tiré de la nécessité de toutes choses, où ils avoient languy tant de mois, qu'un endurcissement à toutes les fatigues, & qu'une généreuse résolution d'en chercher la vangeance, que la Cavalerie du grand Capitaine étoit accruë par la diminution des armes du Duc de Nemours, & qu'elle étoit montée aux dépens de celle des ennemis, & que le dernier combat singulier, d'où vingt des siens étoient sortis avec avantage, avoient excité dans leurs camarades un de ces symptômes extraordinaires que les loix & l'art militaire défendoient constamment aux Généraux de laisser passer sans les punir; Enfin j'ay porté la licence des François dans un point qui désespéroit les Neapolitains, & qui les excitoit d'autant plustôt à secouer le joug que le secours d'Allemagne approchoit; & de toutes ces particularitez ensemble j'ay tâché de former une conjoncture qui permit au grand Capitaine de surseoir l'exécution du Traité de Blois, jusques à ce que le Roi son Maître lui eut envoyé de nouveaux ordres.

Ensuite je me suis engagé dans la justification du Roy Catholique en faisant remarquer qu'il n'importoit icy de sçavoir quelle avoit esté l'intention qui l'avoit porté à négocier avec la France, puisque le caractère des actions humaines devant estre tout à fait exterieur, il étoit inutile de chercher une chose qui ne pouvoit estre découverte, & qui quand elle le seroit n'éclairciroit pas beaucoup l'état de la question, puis qu'il ne s'agissoit pas tant de sçavoir si les desseins d'Espagne étoient sinceres, que de montrer précisément en quoy elle s'étoit éloignée du droit des Gens, dans les effets qui avoient paru; que suivant ce principe

il falloit désigner deux choses pour agir directement contre l'Espagne, sçavoir la qualité du crime qu'on imputoit à sa Majesté Catholique, & l'endroit précis, où l'on vouloit qu'il eut été fait, & qu'il n'y avoit point assez d'evidence dans les choses qui s'étoient alors passées pour marquer distinctement en quoy consistoit l'un & l'autre; que pour le premier point il estoit certain que sa Majesté ne pouvoit estre convaincuë de tromperie, puisqu'elle n'avoit fait aucune avance pour rechercher la France d'accommodement, & qu'elle n'avoit employé aucun des moyens directs & indirects qui sont en usage parmy les Nations différentes, & même parmy les ennemis, qui veulent se reconcilier, bien loin d'avoir employé ces discours mystérieux, sur lesquels les François appuyoient leur principale accusation, qu'elle ne pouvoit pas non plus être soupçonnée d'infidélité, puis qu'elle ne s'étoit engagée, par aucune promesse de vive voix ni par écrit, & que tout ce qu'on avoit à lui reprocher consistoit dans un pourparler avec l'Archiduc, qu'elle n'étoit point obligée d'autoriser dans toute son étendue. Que ce qui regardoit le second point étoit sans doute plus difficile à resoudre, en ce qu'il ne paroissoit aucune circonstance qui servit à déterminer ce crime prétendu, qu'on ne pouvoit dire qu'il eut été commis auparavant que l'Archiduc entrat dans la France, puisque le pouvoir qu'il apportoit de Madrid étoit authentique, & que les deux Ambassadeurs qui l'accompagnoient étoient autant de signes que leurs Majestez Catholiques avoient eu soin d'observer toutes les formes requises. On ne le pouvoit non plus assigner dans le tems que dura la négociation de Blois, puisque l'Archiduc durant cet intervalle ne reçut aucune instruction de la Cour d'Espagne qui l'obligeat à changer de conduite, ou du moins il n'en communiqua

point aux Ministres François qui traitoient avec lui, & les choses qui le passèrent depuis le Traité montroient bien que sa Majesté Catholique n'en pouvoit être convaincuë, puis que si on observoit bien à son égard la moindre des qualitez que le droit des Gens avoit établies pour valider les conventions publiques, on ne l'avertit point de la conclusion du Traité, & l'on ne se mit point en peine de le luy faire ratifier; on ne lui fit aucune des sommations qui sont en usage entre les Souverains, & pour dernière preuve que la France n'insistoit pas alors plus que de raison sur cet ajustement, elle ne fit aucune démonstration extérieure de s'en vouloir servir, & n'interpella jamais l'Archiduc pour se joindre à sa cause, jusques à ce que le Roi Catholique son Beau-pere lui eut tenu parole, ce qu'il sembloit du moins qu'elle dût faire, puis qu'elle avoit négligé de retenir cet Archiduc en qualité de garant.

Ces raisons qui m'avoient ébloüï d'abord, on cessé de me prévenir aussi-tost que je les ay examinées, & je me suis desabusé moy-mesme, lors que je travaillois à m'engager plus avant dans l'erreur; j'ay remarqué que la tentative que je faisois de justifier le grand Capitaine, aussi-bien que le Roy son Maître, étoit bien à la vérité plus conforme que les précédentes aux regles du bon raisonnement qu'Aristote avoit établies, mais qu'en échange elle ne faisoit qu'ajouter une impossibilité nouvelle au fait, & que le surcharger d'un manquement qui serviroit à découvrir sa dernière difformité, que la dignité du grand Capitaine devoit avoir rendu plus soumis, & qu'en quelques termes qu'on eût expédié sa commission de Général à la Cour de Madrid, elle ne le pouvoit dispenser de reconnoître, ni d'exécuter un Traité, qu'il voyoit avoir esté fait sur un ample pouvoir de leurs Majestez Catholiques, dont  
on

on avoit eü soin de lui envoyer l'Original; un Traité conçu par un Prince, qui devoit être un jour son Souverain, & dans la participation de deux Ambassadeurs, dont il ne révoquoit eu doute, ni la dignité, ni le seing. Que les ordres qu'il avoit reçus auparavant, en quelque manière qu'ils fussent exprimez, ne pouvoient être que particuliers, & devoient par conséquent céder à ceux qu'on lui présentoit, qui non seulement étoient plus authentiques dans leurs formes, mais encore avoient pour sujet principal & pour fin prochaine la plus importante de toutes les affaires publiques, je veux dire la Paix; que le retour de la bonne fortune, la résolution des soldats Espagnols, le changement des Neapolitains, & la licence des François qui leur avoit attiré l'aversion générale, étoient bien véritablement des causes, dont le concours pouvoit faire naître une occasion capable de tenter la vertu du grand Capitaine, en lui montrant la conjoncture favorable de conquérir ce qui manquoit à l'Espagne du Royaume de Naples; mais que comme elles étoient tout à fait étrangères à l'action de déference, & que son maître & la voix publique exigeoient alors seulement de lui, comme elles n'étoient point entrées dans la negociation, non pas même en qualité de causes morales, puis qu'elles étoient ignorées par les contractans, & comme elles n'avoient rien contribué à la conclusion du Traité, d'où résulteroit immédiatement l'obligation, qui étoit imposée au Grand Capitaine de mettre bas les armes, aussi ne pouvoient-elles justifier son refus, & toute l'impression qu'elles étoient capables de faire sur les esprits, consistoit à l'excuser aussi foiblement que fit Adam la première de toutes les désobéissances, lors qu'il alléguait la tentation pour cause de son crime, quoi qu'elle n'en eût été que l'instrument

Ces lumières, empruntées de la Morale & de la Théologie, m'ont fait appercevoir le second égarement où j'étois tombé d'entreprendre la défense d'une cause déplorée, par des moyens qui n'avoient rien de plus considérable que leur nouveauté, & qui pour chercher la vérité plus avant que les autres, ne l'avoient pas plus heureusement rencontrée. J'ay conçu distinctement que les principes que j'avois établis étoient fondés sur une équivoque, qui pour être commune dans la Politique, n'en étoit pas moins dangereuse, sçavoir sur ce que je distinguois trop subtilement l'intention des choses d'avec leur exécution, de peur d'attribuer à l'une ce qui ne devoit appartenir, & composoit même l'essence de l'autre ; d'où j'avois pris occasion de conclurre que la difficulté devoit être terminée sur ce que l'Espagne avoit dessein de faire, & non pas sur ce qu'elle avoit fait, comme si les actions humaines ne consistoient que dans l'extérieur, & si l'intention, en quelque temps qu'elle eut été conçûe, ne leur donnoit pas le véritable caractère aussi bien que leur forme. Après avoir découvert l'origine de mon erreur, j'ay redressé la conclusion que j'en avois tirée, & j'ay commencé par l'établissement de cette maxime, que l'action qu'il falloit examiner étoit proprement un être moral composé de deux parties, sçavoir d'un projet concerté dans le Cabinet de Madrid, & de la négociation de Blois qui étoit sa fin ; de manière que comme, à parler en général, ces deux choses ne pouvoient être séparées dans la morale, sans ruïner la nature de l'être, que leur seule union avoit formé, elles ne pouvoient non plus souffrir de division dans le cas particulier dont il s'agissoit, sans ruïner en même tems la supposition toute entière, & sans faire cesser ainsi l'état de la question. Ensuite j'ay remarqué qu'il n'y

avoit



avait rien de plus facile que d'arrêter en quoi  
 consistoit le manquement de l'Espagne, & dé-  
 terminer en second lieu le tems auquel il étoit ar-  
 rivé; que pour le premier il ne falloit point hé-  
 sitier & prendre ses mesures sur la qualité du de-  
 voir que le Roi Catholique avait violé, & que  
 comme il étoit constant que ce devoir l'obligeoit  
 à tenir de bonne foi ce que son Gendre & ses  
 Ambassadeurs promettoient de bonne foy suivant  
 le pouvoir qu'il leur en avait donné; aussi la con-  
 travention devoit consister dans le mouvement  
 & dans les actions extérieures, qui l'avoient  
 empêché d'accomplir ce que tous les droits en-  
 semble exigeoient de lui; d'où il resuloit que  
 l'action irrégulière, telle qu'elle fut, étoit op-  
 posée à la justice, & devoit être comprise sous  
 l'une des espèces où la Philosophie avait renfer-  
 mé tous les déreglemens contraires à cette ver-  
 tu. Qu'à l'égard du second il falloit dire que la  
 faute avait précisément commencé du côté de  
 l'Espagne, lors que le grand Capitaine avait re-  
 fusé d'exécuter les ordres que l'Archiduc & les  
 deux Ambassadeurs lui avaient envoyez, ensuite  
 de l'accommodement de Blois, & qu'elle étoit  
 parvenue à son comble, dans le moment que le  
 Roi Catholique, après avoir scû la dés-obéissan-  
 ce de son Général, ne s'étoit pas mis en peine de  
 la réparer, en satisfaisant à la France qui y étoit  
 intéressée. Que comme il n'y avait point eu de  
 circonstances capables d'empêcher que le grand  
 Capitaine ne la contractât, puis que le seul re-  
 fus qu'il avait fait suffisoit pour cela; aussi n'y  
 en avait-il point qui pussent dispenser le Roy Ca-  
 tholique de la commettre, supposé qu'il negligât  
 de donner satisfaction à la France, ce que les Ecri-  
 vains mêmes, auxquels je répons, ne défavoient  
 pas. Enfin j'ay reconnu que c'étoit agir par

un principe de chicane que de prétendre qu'il fal-  
 lut d'autres sommations, que le commandement  
 de l'Archiduc à Gonsalve, & les poursuites que  
 l'Ambassadeur de France fit à la Cour de Madrid,  
 pour la vérification du Traité, & que quand il  
 auroit été nécessaire d'ajouter d'autres formalitez  
 à ces deux intimations, leur omission n'auroit  
 pas regardé le fonds de l'affaire, ni contribué par  
 conséquent à la justification du Roi Catholique.  
 Que si la France n'avoit point agi dans toute la ri-  
 gueur, que le manquement de foi des Espagnols  
 lui pouvoit permettre; & si elle avoit fait une plus  
 haute profession de générosité dans le temps que  
 l'Espagne observoit une conduite plus intéressée à  
 son égard; si Louïs XII. n'avoit pas fait ar-  
 rêter l'Archiduc, pour empêcher son Beau-Pere  
 d'achever la tromperie qu'il avoit commencé de  
 lui faire, & si depuis que ce Prince se fut retiré  
 dans les Etats du Duc de Savoye, le Roi ne le  
 pressa point de se joindre avec lui, pour tirer raison  
 d'une injure, qui lui étoit aussi honteuse qu'elle  
 apportoit de préjudice à la France, ce fut indubi-  
 tablement, ou parce que le Roi persévera dans  
 les mêmes sentimens que j'ai dit cy-dessus qu'il  
 avoit fait dire à l'Archiduc par le Cardinal d'Am-  
 boise; ou peut-être parce qu'il jugea que si l'Ar-  
 chiduc étoit complice de la faute de son Beau-Pere,  
 comme il y avoit grande apparence, toutes les  
 sommations qu'ils lui pourroit faire, ne servi-  
 roient qu'à retarder la réparation qu'il en vouloit  
 tirer, & qu'à mêler un ennemi nouveau dans la  
 querelle, qui traverseroit tous ses desseins; &  
 s'il ne l'étoit pas, le Roi Catholique étoit assez ja-  
 loux de se conserver l'autorité qu'il avoit sur tou-  
 te l'Espagne, pour profiter d'une détention,  
 dont il n'auroit été l'auteur que par accident, &  
 pour laisser languir en prison un gendre, qui  
 (s'il

(s'il étoit en liberté) lui auroit pû contelter la moitié de ses Couronnes, après la mort de la Reine Isabelle.

Mais quelque motif qu'eût le Roi Loüis XII. de suspendre l'effet de son ressentiment à l'égard de l'Archiduc, il est certain que le Roi Catholique n'en pouvoit tirer avantage, puis qu'il étoit déjà coupable. Au lieu de justifier son procédé, il le noircissoit d'autant plus, que celui qu'il venoit de tromper, agissoit envers lui dans le plus haut point de franchise, qui se pouvoit imaginer.

Il ne me reste donc plus, pour accomplir le précepte de Politique, qui m'ordonne de flatter au moins la curiosité des Lecteurs, quand il m'est impossible de la contenter pleinement, que de porter la question que je traite dans le dernier état où je pense qu'elle peut être examinée, & de rechercher maintenant qu'elles ont été les raisons, qui peuvent avoir obligé le grand Capitaine à ce fameux refus. Surquoi j'estime que ce Général ne se résolut d'agir ainsi que par un résultat de raisonnement, qu'il fondeoit sur la parfaite connoissance du génie & des inclinations de son Maître, & qui fit bien voir par le succès, qu'il ne s'étoit pas abusé dans sa prévoyance. L'expérience des affaires passées de négociation & de guerre, qu'il avoit exécutées sous ses ordres, l'avoit suffisamment instruit qu'il n'y avoit rien que le Roi Catholique ne hazardât pour l'empêcher de perdre ce qu'il avoit une fois acquis; & le refraîn de toutes les instructions qu'il avoit reçues d'Espagne, depuis le partage du Royaume de Naples, consistoit en ces termes; „ Au reste considérez désormais la portion, que vous avez acquise, comme „ un fleuron qu'il importe sur toutes choses à l'Espagne de conserver, & même d'accroître préféra-  
blement

„blement à toutes les Couronnes qu'elle tient dé-  
 „ja, & n'appréhendez pas de trop hazarder,  
 „quand il s'agira de parvenir à l'une ou à l'autre  
 „de ces deux fins. D'où il étoit aisé de conclure,  
 „que le Roi son Maître donnoit le premier  
 „rang dans sa Politique aux affaires de Naples, &  
 „leur subordonnoit généralement toutes les au-  
 „tres, sans en excepter ses Royaumes héréditaires,  
 „ni le centre même de la moderation, d'où  
 „il avoit si bien pris ses mesures. Il n'y avoit pas  
 „d'apparence de croire, qu'il eut en si peu de tems  
 „renversé le premier principe de sa conduite, ni  
 „que pour procurer une alliance à son petit fils,  
 „qui n'étoit pas encore en état de la contracter,  
 „il se privât d'un bien dont il n'avoit presque en-  
 „core point joui, d'un Etat qu'il avoit désiré de tou-  
 „re l'étendue de son ambition, & d'une Couronne  
 „dont la seule idée avoit été capable de le faire  
 „sôûpirer, dans le tems même qu'il sembloit ne le  
 „devoir faire que pour la conquête de Grenade.

Sur ce fondement le grand Capitaine avoit lieu  
 de préntir qu'il falloit qu'il y eût du mystère  
 dans la negociation de Blois qu'il n'entendit pas,  
 & que dans l'impossibilité qu'il supposoit toute  
 entière, quel'Espagne eut si-tôt passé d'une extré-  
 mité à l'autre, il ne pouvoit moins faire que de  
 soupçonner un milieu, qui pour être caché ne  
 laissoit pas d'être en effet, ni de l'obliger par  
 conséquent à suspendre l'exécution qu'on exi-  
 geoit de lui, jusqu'à ce que le tems, où le Roi  
 Catholique son Maître lui expliqua l'Enigme  
 qu'il ne pouvoit comprendre, fut venu. Ce mi-  
 lieu n'étoit pas si difficile à deviner, pour peu  
 que l'on fut instruit dans le train ordinaire des af-  
 faires d'Espagne, où tout autre esprit que celui  
 de Gonsalve, & moins exercé que le sien dans le  
 style du Conseil de Madrid, auroit jugé d'abord  
 s'il avoit conduit son raisonnement jusques-là,  
 que

que le Traité de Blois n'avoit été qu'un artifice du Roi Catholique , pour arrêter le progrès des François dans la Poüille & dans la Calabre , que la renommée publioit plus grand qu'il n'étoit en effet. Mais un autre esprit que le sien n'auroit pas agi de la même manière ensuite de ce préjugé , & l'on aura de la peine à trouver dans l'Histoire d'Espagne un raffinement mieux entendu que celui ci , quoi qu'il ne fût appuyé que sur de simples conjectures. Il s'imagina que puis que le Roi son Maître avoit consenti à l'accommodement , il ne l'avoit fait que pour l'une de ces deux raisons , sçavoir , ou parce qu'il avoit crû qu'il étoit impossible de conserver autrement sa portion du Royaume de Naples ; ou parce qu'il avoit craint que les Espagnols qui s'étoient retranchez dans la Barlette , pressés de la famine , ne fussent obligez de condescendre à des conventions plus honteuses. Si sa Majesté Catholique avoit agi par le premier de ces deux motifs , il y avoit autant d'imprudence de lui obéir , qu'il étoit aisé de voir qu'elle s'étoit trompée dans sa supposition , & que ce manquement , dont elle s'étoit toujours excusée par l'ignorance où elle étoit de l'état des affaires , deviendrait irrémissible à l'égard de son Général , qui comme il étoit sur les lieux pouvoit reconnoître plus exactement le mécompte de son Prince , & par conséquent devoit interpreter ses intentions , non pas suivant le dernier témoignage qu'il en avoit donné , puis qu'il le soupçonnoit d'abus , mais suivant les maximes , dont il ne l'avoit jamais vû s'éloigner en nulle autre rencontre. Si sa Majesté n'avoit agi que par le second motif , il étoit encore plus évident qu'il falloit suspendre l'exécution de ses ordres , parce que comme il n'avoit pensé qu'à profiter du temps , aussi la disposition hardie qu'il voyoit dans ses Troupes lui

faisoit

faisoit espérer d'employer si utilement celui qu'on venoit de lui procurer, que pour peu qu'il lui arrivât de secours; il remporteroit tant d'avantages sur le Duc de Nemours, avant que la ratification lui fut envoyée de la Cour d'Espagne, que le Roi Catholique chercheroit les moyens de rompre une convention qui lui seroit désavantageuse, & renvoyeroit encore une fois le différend à la décision de la Fortune, ce que son ambition lui faisoit alors souhaiter uniquement.

Enfin, comme le grand Capitaine étoit fort sçavant dans l'histoire, on peut dire qu'il avoit appris du jeune Pompée, qu'il y avoit des choses délicates & dangereuses tout ensemble, que les Princes étoient quelque-fois bien aise que leurs Ministres exécutassent sans leur en demander permission; soit qu'ils eussent une satisfaction plus pure & moins troublée, par le souvenir des inquiétudes passées, lors qu'ils recueilloient des fruits qu'ils n'avoient pas semés; soit qu'ils estimassent que l'utilité qui leur en reviendroit seroit d'autant moins traversée par la Providence Divine, qu'ils auroient eu moins de part dans l'injustice de l'action, d'où elle seroit résultée; soit enfin qu'ils fussent prévenus de cette maxime, que comme l'honneur des Souverains est de plus grande importance que celui des particuliers; il est à-propos de ne le hazarder jamais, que dans les occasions où celui-cy ne peut être substitué, & que dans les affaires où la société civile profiteroit aux dépens d'un seul de ses membres, la raison d'Etat vouloit qu'on passât outre, sans se mettre en peine de ce que la Morale pourroit lui reprocher, d'où Gonsalve concluoit, que comme le jeune Pompée répondit au Pilote qui lui demandoit la permission de lever l'Ancre du Vaisseau, dans lequel  
il

il regaloit Anguste & Marc An:oine , qui l'estoient venu trouver sur sa foi , tu devois l'avoir fait sans me le dire ; aussi le Roi Catholique seroit peut-estre ravi qu'il profitât de la conjoncture qui se présentoit, en attendant la ratification du Traité de Blois, sur ce fondement que si la Fortune se déclaroit pour lui, son Maître ne feroit aucune difficulté de l'avoir, & si le sort des armes lui estoit contraire la ratification arriveroit d'Espagne , précisément à teins pour réparer la faute qu'il auroit commise , & qu'en tout événement, un désaveu formel de ses actes d'hostilité seroit toujours suffisant pour mettre à couvert les affaires , & même la réputation de Sa Majesté Catholique.

## DISCOURS NEUFIE'ME.

*Ordres du Duc de Nemours pour ramasser des troupes , défaite du Duc d'Attrie , résolution du grand Capitaine de sortir de Barlette , embarras des François qui se résolurent à combattre les Espagnols , leur attaque précipitée , la mort du Vice-Roi , leur défaite , les fautes qu'ils firent après cela , & les avantages que les ennemis en tirèrent.*

**Q**UEL QU'INJUSTICE qu'il y eut dans le procédé du grand Capitaine ; il ne laissa pas d'estre heureux , & soit que la dernière révolution du Royaume de Naples fut trop proche, pour être arrêtée par les moyens ordinaires ; soit que les Espagnols fussent les plus propres instrumens , que la Providence pouvoit choisir, pour humilier cette fiere Nation par un long

long esclavage, il arriva presque en un moment que toutes choses se déclarerent en faveur de l'Espagne, & que le secours d'Allemagne, qu'on n'attendoit presque plus parut le lendemain à la rade de Barlette. Le grand Capitaine ne l'eut pas plutôt apperçû, qu'il resolut de faire un dernier effort pour sortir d'une Ville, où il y avoit déjà sept mois qu'il estoit investy, & manda au brave *Navarre* & à *Louis Herrera* son cousin, qu'ils eussent à le venir joindre avec le plus de gens qu'ils pourroient tirer de Tarente. Le Duc de Nemours rappella de son côté toutes les Troupes qu'il avoit dispersées, à la reserve de celles que Monsieur d'Aubigny commandoit en Calabre, & prit un soin particulier de mander le Duc d'Atrie & *Louis d'Ars* Colonel François, parce qu'il ne jugeoit point à propos d'entreprendre rien d'important sans le conseil de celui-là, ni d'exécuter rien de dangereux, sans le bras de celui-cy. Les ordres qu'il leur envoya ne pouvoient être ni plus judicieux, ni mieux concertez à l'état présent des choses, puisqu'ils portoient expressement que pour éviter les embûches qui leur seroient dressées par la Garnison de Tarente, ils ramassassent leurs troupes qui se rafraichissoient vers Ostravie, qu'ils fissent leur jonction dans Conversano, ou dans Ostramuro, & sur tout qu'ils ne se separassent pour aucune rencontre qui leur pût survenir, jusques à ce qu'ils fussent arrivez à Canose où il les attendoit.

Mais comme s'il eut esté arrêté que le hazard tout seul décideroit en dernier ressort les affaires de Naples, ou comme si le desordre des François, ni l'adresse de leurs ennemis n'eussent pas été suffisans d'opprimer tout ce qui restoit de discipline & de vertu dans le Camp du Vice-Roy, un accident également impreveu & de la part de ceux qui en profiterent, & du côté de  
ceux,



ceux, dont il creusa le précipice, fut le premier signe qui découvrit au Duc de Nemours sa prochaine disgrâce. Et parce que les Ecrivains d'Espagne ont encore altéré la vérité de cet événement pour des raisons que je ne comprends pas, il est important que j'en établisse les particularitez, quoi qu'elles n'appartiennent qu'indirectement à la politique d'Espagne. Louis d'Ars, après avoir reçu les ordres du Vice Roi, convint avec le Duc d'Attrie, qu'il l'attendroit dans Altamure pour y faire la jonction de leurs troupes, jusques à un certain jour qui fut désigné de part & d'autre, & prépara cependant les choses nécessaires à leur commune marche. Mais un espion lui étant venu donner avis que la Garnison de Tarente étoit sortie pour enlever un convoi que le Duc d'Attrie faisoit venir à Conversano, il crut ne devoir pas perdre une si belle occasion d'aller joindre son Général, & se mit en Campagne, après avoir averti le Duc d'Attrie de sa marche, l'avoir induit à prendre la même commodité pour aller vers le rendez-vous général, sans se mettre en peine que deviendroit un convoi, qui luy seroit aussi bien inutile. Mais l'avis de Louis d'Ars étoit sujet à l'inconvenient; où sont exposez presque tous ceux qui viennent de la part des espions, je veux dire qu'il étoit véritable en l'une de ses parties & faux dans l'autre. Il étoit véritable en ce que Herrera & Navarre étoient sortis en effet de Tarente, avec tous les soldats qu'ils avoient pû tirer de la garnison & des postes voisins, dont la conservation n'étoit pas alors de si grande importance; mais il étoit faux en ce que la sortie n'étoit pas faite à dessein de surprendre le Convoi, qui marchoit du côté de Conversano, dont les Espagnols n'avoient aucun avis, mais pour aller recevoir la Ville de Butigliano, qui

venoit

venoit implorer le secours d'Espagne, après avoir défait dans une sedition la Garnison Françoisse, qu'elle avoit demandée quelque mois auparavant. De manière que le Duc d'Atrie s'imaginant que ceux de Tarente, s'étoient allez saisir du port de Matera où il y avoit un défilé, par où son convoi devoit nécessairement passer, & n'ayant rien appris de la revolte de Rutiliano, parce que personne ne s'en estoit sauvé, il partit en diligence, & prit sa marche du côté de cette fatale Ville, où ses coureurs, pour s'être engagez trop avant, tombèrent entre les mains des Espagnols, & furent cause que le Duc d'Atrie ne connut le peril, que lors qu'il n'étoit plus tems de l'éviter. Il ne remarqua pourtant dans cette extrémité aucune marque de surprise, au contraire il tâcha de tourner la supercherie que la Fortune lui faisoit, au desavantage de ses ennemis, en persuadant à ses soldats qu'elle leur amenoit les Espagnols, comme autant de victimes qui devoient estre immolées sans résistance. puisque la longue traite que leur infanterie venoit de faire, la mettoit hors de combat. Il mit ses troupes en bataille, avec la froideur du jugement qu'on avoit admiré en luy, mais l'infanterie Espagnole combattant avec plus d'obstination & de vigueur que la marche qu'elle avoit faite durant la nuit ne sembloit permettre, la Françoisse étant beaucoup inferieure en monde celle-cy fut rompuë, après un long combat, & demeura presque toute prisonniere avec son Chef, qui vit perdre avant de se rendre son frere unique, avec toute la Cavallerie, qui se trouva malheureusement engagée entre celle des ennemis & leur Infanterie victorieuse.

Le Grand Capitaine interpreta ce succez en la manière qu'il devoit estre expliqué par un adroit Général d'Armée, c'est à dire qu'il en usa subtilement, pour faire concevoir à ses soldats, que com-  
me

me le dernier signe que la providence Divine donnoit de l'abandonnement d'un homme , paroïssoit lors qu'elle luy ôtoit le jugement ; aussi le dernier caractère que la même Providence pouvoit exprimer de la désertion qu'elle avoit faite des François, consistoit dans la perte qu'ils venoient de faire d'un Chef qui composoit tout seul la meilleure partie de leur conseil. D'où il inferoit , en continuant sa comparaison , que comme une personne après avoir perdu l'usage de sa première faculté naturelle , ne faisoit aucune démarche , qui ne la conduisît au bord du précipice , & ne pouvoit tirer que de très-dangereux offices de son esprit , & de ses autres fonctions que la Nature avoit soumise à sa volonté ; de même ce qui restoit de courage dans l'ame du Vice-Roy , & de vigueur dans ses troupes ne serviroit qu'à renverser la conduite de l'un , & à hâter la ruine des autres , en ce que l'absence du Duc d'Atrie rendant inutiles les délibérations que l'on prendroit désormais dans le Conseil de Guerre , & la conséquence de sa prison ne devant paroître aux François dans toute son étendue , que lors qu'ils appercevroient que parmi tant de bras , il ne restoit plus une seule tête , ils consumeroient le tems en des résolutions inutiles , & se détermineroient tout d'un coup avec une précipitation , qui les feroit exposer tous nuds au fer de leurs ennemis.

Ce discours fut suivi de cris , que les Espagnols firent qu'on les menât contre les ennemis , & le grand Capitaine , pour leur inspirer une résolution capable de produire des effets extraordinaires de valeur , ouvrit en leur présence une dépêche qui venoit de Sicile , & qui l'avertissoit que le *Chancelier de Prejam*, qui commandoit quatre galères de l'armée Navale Française , ayant été poursuivi par celle d'Espagne , s'étoit sauvé dans le port d'Otrante , où le Gouverneur de la République

blique de Venise l'avoit assuré, qu'il ne lui feroit fait aucun dommage; mais que nonobstant les Galeres de Sicile ayant été reçues dans le même Port, & les Conférences secrètes du Marquis de Villemarine, qui les commandoit, avec ce Gouverneur ayant fait croire à Prejam qu'il étoit trahi, il s'étoit résolu d'empêcher du moins que ses ennemis ne profitassent de sa perte, avoit fait couler à fond ses Galeres, après avoir fait débarquer ses gens, & mis en liberté les Forçats. La lecture de cette Lettre fut suivie d'un murmure confus parmi les Espagnols, qui ne laissoit rien ouïr d'articulé, sinon qu'il falloit aller tout à l'heure achever ce que la fortune avoit commencé par mer & par terre, & le grand Capitaine reconnoissant dans la contenance des siens la disposition guerrière qui lui devoit servir de signal, les conduisit vers Cerignole ville située à trois lieux & demie de Barlette, & de Canose où étoit l'Armée François, & qui comparée à ces deux autres villes formoit justement un triangle.

Mais les François qui dans cet intervalle avoient appris la déroute de Monsieur d'Aubigni à Seminare, dont j'ay parlé, & la captivité du Duc d'Atrie à Rutiliano, ne sçavoient à quoi se résoudre, & les divers sentimens qui partageoient le Conseil de guerre les occupoient, de manière qu'ils ne battoient plus la campagne avec la même exactitude qu'auparavant. C'est ce qui les empêcha de sçavoir précisément le nombre & la qualité du secours, que les Espagnols avoient reçu, & qui les fit même douter si toute l'Armée étoit sortie de Barlette, où s'il n'y en avoit qu'une partie qui voulut essayer de s'ouvrir le chemin du côté de Cerignole. Mais comme ce dernier procédé ne paroïssoit pas assez conforme à la manière d'agir du grand Capitaine, & que d'ailleurs, quand il auroit été véritable, il étoit aisé de pressentir, qu'il

ne laisseroit point allentir l'ardeur de ses gens, sans les employer à faire un dernier effort pour se dégager. Les principaux Officiers de l'Armée Françoisé furent appelez, pour délibérer si l'on iroit trouver les Espagnols à Cerignole, pour les combattre, ou si l'on se retireroit dans quelque bonne ville en attendant le renfort que Monsieur de Persy conduisoit, & qu'on avoit sçu être déjà à Genes. Ce dernier avis fut appuyé par le Prince de Melphe, qui depuis la prison du Duc d'Arrie étoit devenu le Chef de la faction d'Anjou, par Chandieu Capitaine general des Suisses, en qui l'expérience & la sagesse étoient également respectées; & par tout ce qu'il y avoit de vieux Chefs dans l'Armée Françoisé, sur ce qu'encore que la guerre fût un jeu de hazard, où les plus hardis remportoient pour l'ordinaire l'avantage, on avoit pourtant observé que pour être heureux, il falloit avoir bien concerté sa partie, & que la fortune quelque bizarre qu'elle fût ne se déclaroit presque jamais pour ceux qui n'étoient en aucune manière disposez à la recevoir; que suivant cette maxime, dont l'Histoire de tous les siècles témoignoit qu'elle ne s'étoit point éloignée, il étoit aisé de prévoir qu'elle ne favoriseroit pas les François dans une rencontre, où toutes les circonstances concouroient à leur dissuader le combat, & qu'elle ne s'écarteroit point en leur faveur de sa route ordinaire, elle qui faisoit déjà tous les signes de les abandonner; que l'Armée Espagnole venoit de recevoir un redoutable renfort, & que la Françoisé au contraire étoit diminuée par les pertes que la Cavalerie avoit faite à Rubos, & à Castelnette, & beaucoup plus encore par le débandement que la longueur du blocus avoit introduit presque dans toutes les compagnies, que la haute opinion d'elle-même, dont elle étoit prévenue, & la réputation parmi les peuples qui la faisoit subsister dans la Poüille

Poüille étoient cessées en même temps ; l'une par les combats particuliers , dont les François n'étoient pas toujours demeurez victorieux , & l'autre par les deux succez que les Peuples avoient eu dans leur soulèvement contre leurs Garnisons ; que pour exprimer en un mot l'état présent des affaires , il suffisoit de dire que la défaite de Monsieur d'Aubigni venoit de montrer à tout le Monde ce que l'Italie estimoit impossible , sçavoir que les François fussent vaincus par les Espagnols en Bataille rangée ; que cette nouvelle avoit déjà produit parmi les Soldats ce fatal saisissement , qui faisoit toujours désespérer les Capitaines de la victoire , quand ils l'appercevoient , & qu'encore que les Espagnols ne sçussent rien du succez que leurs Camarades avoient obtenu vers Seminare , la disposition ne laissoit pas d'être assez grande , pour empêcher qu'on ne leur opposât des gens étonnez par la disgrâce de leurs meilleures Troupes , & du plus fameux Capitaine de leur parti ; d'où ils concluoient à faire retirer l'Armée dans Melfes , ou dans quelqu'autre Ville voisine , jusqu'à ce que le secours de Persey fût arrivé , ou que la ratification des deux Roys fit poser à même tems les armes aux deux partis , & cesser le retardement que Gonsalve apportoit à la tranquillité publique.

Cet avis qui devoit être d'autant plus considéré , que celui qui l'ouvroit parloit contre ses intérêts , & proposoit généreusement ses Terres pour servir de retraite à l'Armée , quoi qu'il fût assuré qu'il ne les pourroit en ce cas empêcher d'être désolées , fut généralement rebuté par les autres Chefs , & même par le Vice Roi , qu'on ne vit jamais plus de personnes obstinées à perir , ni qui cherchassent dans la subtilité de leur esprit , plus de raisonnemens pour en obtenir la permission , & pour persuader aux autres de les suivre dans le  
préci-

précipite. Ils représenterent au Prince de Melfe, que la maxime qu'il avoit alleguée étoit véritable dans les commencemens de la guerre, & lors que les choses étoient encore dans une intégrité, que la fortune n'avoit point encore altérée; mais qu'elle étoit d'un visage également dangereux & difficile, quand des incidens que la prudence n'avoit pû prévoir, avoit tellement changé la face des affaires, qu'il étoit plus facile de leur donner une nouvelle forme, que de les rétablir dans l'état dont elles étoient décheuës. Qu'il ne falloit point exiger d'autre preuve de cette distinction, que la conjoncture présente, où quelques événemens particuliers avoient mis une si notable différence de ce que l'Armée avoit été, lors qu'elle entreprit le blocus de Barlette; à ce qu'elle étoit maintenant, que la même conduite, qui vrai-semblablement la devoit alors faire triompher sans combattre, la feroit succomber maintenant sans coup ferir, si elle étoit suivie. Que la seule utilité que la France pouvoit tirer de l'expédition du Roy Charles VIII. consistoit à remarquer les fautes qui l'avoient renduë inutile, & que tout le monde étoit demeuré d'accord, que la principale étoit procédée de la fatale résolution, qu'avoit prise le Duc de Montpensier Vice-Roy de Naples, de renfermer dans les meilleures Places, des Troupes qui pouvoient tenir la Campagne, d'où il étoit arrivé que les mêmes Soldats, qui lors qu'ils étoient unis avoient renversé tout ce qui leur osoit résister, avoient été contrains, après leur division de céder au soulèvement des Peuples, & s'étoient vûs périr, sans avoir eu le tems, ni la facilité de se défendre par le plus infame genre de mort; où la fortune, quand elle étoit en colère, pouvoit condamner les braves, ils vouloient dire dans une sedition: Que si après avoir comparé les choses présentes avec celle du Regne passé, on se donnoit

la peine de les examiner en elles-mêmes, on trouveroit que l'Armée Françoisé n'étoit pas beaucoup inférieure à celle d'Espagne, & que la valeur dont elle avoit donné tant de preuves, suffisoit à suspendre la balance, nonobstant l'arrivée des Troupes d'Allemagne, pourvû qu'on n'attendit pas que la disgrâce de Monsieur d'Aubigni l'eût faite pencher du côté des Espagnols, comme il arriveroit si on leur donnoit du loisir pour l'apprendre, & qu'on ajoutât le redoublement de courage, qu'elle leur inspireroit, aux mauvais présages dont elle avoit troublé l'imagination des soldats François. Qu'on ne pouvoit faire de fondement sur le renfort que conduisoit Monsieur de Persy, puisque les choses en étoient réduites au point où il falloit prendre une résolution présente, & non pas insister sur ce qui paroissoit de plus incertain, sçavoir sur le jour & l'heure qu'il arriveroit; & que cependant il étoit aisé de voir que si Gonsalve avoit refusé la paix en un tems où elle sembloit devoir lui être avantageuse, il s'obstineroit bien davantage, quand il auroit appris le succès des Espagnols en Calabre, & qu'après avoir joint l'Armée victorieuse à la sienne, il auroit la liberté de s'attacher à l'entreprise qu'il jugeroit la plus utile, sans rencontrer d'obstacles. Qu'il étoit bien plus sûr de décider le différend du Royaume de Naples sur un champ, où la force étoit la seule chose qu'on mettoit en pratique, que de l'exposer à de petites rencontres, où l'on avoit presque toujours observé que la finesse des Espagnols prévaloit sur la sincérité des François, & que puisque la France ne devoit ni pouvoit présentement s'empêcher de risquer, la prudence lui conseilloit de préférer le tems présent, où l'espérance de vaincre étoit égale entre les deux parties, à l'avenir, où l'on sçavoit que les Espagnols auroient plus de pré-

tentions



tentions à la victoire. Que les ordres qui venoient de la Cour de France devoient passer plutôt pour de simples avis, que pour des commandemens exprés, parce que la distance des lieux l'empêchant de conuoître présentement l'état & l'importance des affaires, rendoit les remedes plus lents, qu'il n'auroit été nécessaire, & par conséquent sa prévoyance presque toujours superflue; & qu'encore qu'il fallût avouer que les derniers qu'on avoit reçus ne pouvoient être plus judicieux, principalement en ce qu'ils défendoient à tous les Chefs de rien hazarder, il étoit pourtant véritable que cette défiance supposoit que l'Armée de Monsieur d'Aubigni prévalût en Calabre, & que comme elle avoit été défaite avant qu'on eût fait sçavoir à ce Général la volonté du Roi, elle ne devoit non plus être considérée que si le Vice-Roi ne l'avoit point reçue: d'où ils concluoient, que puisqu'il étoit de la guerre étoit absolument changé, il falloit aussi changer la résolution qu'on avoit prise depuis sept mois, & combattre des gens affamez, que la dernière de toutes les miseres plutôt qu'une impulsion extraordinaire de courage avoit chassé de leurs retranchemens.

Cet avis fut presque aussi-tôt exécuté que suivi, & l'on vit les deux Armées ennemies marcher vers le même lieu de Cerignoles avec autant d'empressement, que si elles s'y fussent donné le rendez-vous l'une à l'autre; leur marche ne pouvoit être, ni plus embarrassée, ni plus incommode, & l'Artillerie, dont elle étoit presque également pourvue, s'embourboit à tous momens dans les prairies qu'il falloit traverser. La chaleur du jour étoit extraordinaire, & quoi que cette journée ne fût que la deuxième du mois de May, les rayons du Soleil étoient aussi brûlans dans cette contrée, qu'ils ont accoutumé de l'être à la Canicu-

le. L'Infanterie fut lassée des deux côtez avant qu'elle eut fait la moitié du chemin, & la Cavalerie fut obligée de la recevoir en croupe. La poussière & la chaleur causerent tant d'alteration aux Soldats & aux chevaux, que si les Generaux n'eussent eu soin de faire voltiger entre les Compagnies des gens qui portoient de l'eau dans des peaux, la saison seule auroit suffi pour exterminer les deux armées, & pour executer par avance ce qu'ils avoient une si grande démangeaison de s'entrefaire l'une à l'autre. Les précautions des Chefs ne purent pourtant pas garantir tout à fait les Soldats, & l'on en vit plusieurs qui ne regrettoient autre chose en expirant, que de n'être point arrivez sur le Champ de bataille.

Mais comme les Espagnols étoient partis les premiers, & que leurs Canons n'étoient pas si gros, ni par conséquent si difficiles à remuer que ceux des François, la Cavalerie des Colonnes parut la première à la vue de Cerignolle. Avec ce qu'elle avoit porté d'Infanterie Espagnolle jusques-là, elle commença à se loger dans les vignes, où le grand Capitaine avoit assigné son quartier; parce que le principal choc qu'elle avoit à soutenir, devoient être de la part des hommes d'armes François, il y avoit apparence qu'ils n'entreprendroient pas de la forcer dans un poste si avantageux, ou que s'ils le faisoient ils ne le pourroient qu'après s'être mis eux-mêmes en désordre; sa prévoyance s'étendit encore plus avant, en ce que non content d'avoir fait travailler à l'enclos de son Camp, il fit tirer une longue tranchée qui le couvroit entièrement. Il en commit la garde aux plus lestes de ses Mousquetaires, & ce travail prodigieux & même inconcevable, vû la lassitude de ceux qui le soutinrent, étoit presque achevé quand les coureurs

Fran-

François s'avancèrent pour le reconnoître. Leur rapport obligea le Vice-Roi de faire halte, & d'assembler le Conseil de guerre, où sa raison étant éclairée, & prévenue par cette infusion extraordinaire de lumière qui ne manque jamais d'arriver aux Heros, quand ils approchent de leur fin, & dont Aristote avouë ingenuëment qu'il n'a pû découvrir la source, il témoigna aussi peu d'envie de hasarder le combat, qu'il en avoit témoigné d'ardeur quelques heures auparavant. Son principal motif consistoit en ce que les Espagnols étant déjà retranchez, & ne restant plus qu'une demie heure de Soleil, il étoit impossible & superflu tout ensemble de les forcer, impossible en ce que le jour venant à manquer dès le commencement du choc, la confusion qui seroit alors inévitable aux François les empêcheroit de distinguer les endroits du fossé qui pouvoient être plus aisément comblez, & leur seroit même employer leurs efforts contre ceux de leurs camarades qui l'auroient traversé, au lieu de les soutenir. Il étoit superflu, parce que les Espagnols ne pouvant recouvrer, ni vivres, ni fourrages dans le poste qu'ils avoient tumultuairement occupé, leur General seroit contraint de l'abandonner dès le lendemain, & de paroître en plaine campagne, de peur de s'engager entre une Ville ennemie qu'il avoit à dos, & l'Armée Française qu'il avoit en tête.

Le Prince de Melphes, Louis d'Ars, & quelques autres Capitaines furent convaincus par ce raisonnement; mais le Baron d'Alegre suivi d'un plus grand nombre le rebuta avec des termes si picquans, que le Vice-Roi voyant qu'on s'attaquoit à son honneur, & ne pouvant souffrir qu'on le soupçonnât de lâcheté, repartit brusquement, que puisque les conseils salutaires n'a-

n'avoient plus de lieu , parmi des gens qui ne sçavoient pas distinguer la remerité d'avec la véritable valeur , il étoit content de satisfaire du moins par une mort honorable à sa réputation , qu'on traitoit avec tant d'indignité , puis qu'il étoit assez mal-heureux pour ne pouvoir faire executer les ordres qu'il avoit reçûs de son Roi. Et de fait il conduisit incontinent sa Cavallerie avec précipitation sur le bord du fossé , qui se trouvant plus creux & plus large qu'on n'avoit rapporté , il fut contraint de faire volte-face , pour aller sonder un autre lieu , qui ne paroïssoit pas si difficile ; & comme le flanc de ses escadrons étoit alors exposé à l'arquebusade des Espagnols , il en reçût lui-même une qui le rua sur le champ ; cette mort fut accompagnée d'un jeu de la Fortune , qui vouloit donner aux Espagols la moitié de la peur , en ce que le feu s'étant mis à leur poudre , & les ayant toutes consommées suspendit leur ardeur par un saisissement universel , dans le même tems qu'elle tenoit la Cavalerie Françoisse immobile , à l'aspect du corps mort de son General. Mais le grand Capitaine détourna ce coup , par un trait de prudence , qui merite bien d'être considéré , parce qu'il ne cede en rien à ce que les anciens ont écrit de leurs Chefs , en ce qui regarde la vertu de plus difficile usage , dans les combats , je veux dire la présence d'esprit. Il écouta sans émotion le bruit que causoient tant de Caques enlevées en même tems , & faisant remarquer à ceux qui l'environnoient les tourbillons des flammes qu'elles avoient excitées , il leur dit d'une contenance qui ne paroïssoit agitée que par la seule gayeté , courage mes Compagnons , la victoire est à nous ! voyez les feux de jôye que la Fortune en vient d'allumer par avance , & le signal qu'elle vous donne , qu'il est tems de quit-

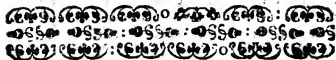
quitter vos arquebuses , & de mettre l'épée à la main.

Une explication si fine & si mystérieuse passa de rang en rang , & rassura tellement les Espagnols étonnez de ce prodige , que non-seulement ils soutinrent la seconde attaque qui leur fut livrée par les Suisses , & firent trebucher leur General Chandieu mort dans le fossé ; mais ils sortirent à leur tour pour attaquer le corps de bataille de l'Armée Française qui n'avoit point combattu , & qui ne sçavoit à quoi se résoudre après la mort du Vice Roi , & le prenant dans cette irrésolution , ils le rompirent presque sans résistance.

Comme la victoire ne pouvoit être plus grande , pour le peu de tems que la bataille avoit duré , elle ne pouvoit aussi avoir de suites plus importantes à l'intérêt d'Espagne , que celles que je vais décrire : & parce que je prévois que leur nombre & leur importance étonneront la plus part de ceux qui se donneront la peine de les lire ici , il est nécessaire que j'en découvre l'origine , & que je fasse remarquer , que la décadence des affaires de France dans l'Italie , doit être principalement imputée à la mauvaise conduite de ceux que le sort avoit épargnez , à la bataille de Cerignolle. Au lieu de s'entre-donner un rendez vous general , comme il étoit facile à des gens qui suyoient presque de compagnie , au lieu d'assigner une ville prochaine , entre tant de Places qu'ils occupoient , où , les deux tiers des troupes qui n'avoient point combattu , & l'autre qui n'étoit pas beaucoup endommagé se fussent retirez en ordonnance , pendant que les Chefs eussent délibéré du lieu qui leur seroit le plus commode à se retrancher , en attendant le secours de France , ils desespererent tous également de rétablir les affaires de France après cette disgrâce ,

& se comporterent en personnes qui n'avoient plus d'autre soin que celui de leur conservation particulière. Ils se retirerent confusement, chacun au lieu que son imagination, obsédée de la peur lui suggeroit le plus éloigné de la poursuite des ennemis ; & Louis d'Ars & le Baron d'Alegre, qui s'étoient rencontrez en leur fuite, ne laisserent pas de se refugier en deux différentes Provinces. Ils n'agirent pas avec plus de résolution après que le temps eut dissipé leur premiere terreur, & le dessein qu'ils formerent de se réunir dans un lieu capable d'empêcher aux victorieux l'accez de la Ville de Naples, ne fut non plus executé que l'autre, qu'ils lui substituerent, de se retrancher sous les murailles de la même Ville. Enfin ils contribuerent plus que leurs ennemis à leur propre malheur, & soit qu'il faille imputer la cause à la nature de l'adversité, qui fournit tous les jours de nouveaux sujets de frayeur, quand elle est arrivée à ce degré fatal que la Philosophie morale n'a pas encore précisément déterminé ; ou bien à cette disposition dont la Providence ne s'éloigne jamais, sçavoir de représenter aux vaincus une multitude de difficultez qu'ils n'avoient point prévûes avant le combat, & qui croissent toujours à mesure qu'elles subsistent dans l'imagination. Il est certain qu'ils prirent le pire de tous les partis qu'ils avoient à choisir, en se retirant aux environs de Gayette ; parce que de là vint que tous les Seigneurs Neapolitains dont les terres étoient enclavées dans leur portion, crurent être dispensés du serment qu'ils avoient prêté à la France, puis qu'elle les abandonnoit la première, & que par cette desertion elle sembloit renoncer à leur souveraineté. De là vint que Monsieur d'Aubigni, que j'ai laissé ci-dessus assiégé dans Angito, étant averti de la défaite du Duc de Nemours & ayant obtenu

nu la permission d'envoyer reconnoître l'état des  
 affaires de France après cette disgrâce, jugea qu'il  
 y auroit de la folie à se tenir plus long-temps  
 dans un Château, qui ne pouvoit être secouru,  
 & racheta la liberté de tous ceux qui l'avoient  
 suivi aux dépens de la sienne. De là vint que le  
 Grand Capitaine, non seulement ne trouva point  
 d'obstacles dans le trajet de Cerignolles à Naples;  
 mais encore reçût en passant les Clefs de toutes les  
 Villes qu'on lui venoit offrir, sans attendre de  
 sommation. De là vint qu'il ne trouva point d'au-  
 tre sujet d'exercer sa generosité sur le chemin, que  
 le Prince de Melphes. Encore lui fut elle inutile,  
 en ce que ce Prince encore plus genereux refusa  
 les offres qu'il lui faisoit de le rétablir dans ses  
 biens, & n'accepta que le sauf-conduit de se re-  
 tirer en France avec sa femme & ses enfans seu-  
 lement. De là vint enfin que les Neapolitains  
 mêmes ne voyant plus les François en état de de-  
 fendre leurs murailles, allerent au devant du  
 grand Capitaine, le prierent de souscrire à leurs  
 privileges, prêterent entre ses mains le serment  
 au Roi Catholique, & lui decernerent la même  
 entrée dont on avoit accoutumé d'honorer les  
 triomphateurs, en ce qu'ils le reçurent sous le  
 Daiz.



## DISCOURS DIXIEME.

*Quelle étoit l'instruction qui fut donnée aux deux nouveaux Ambassadeurs envoyez à Blois pour amuser le Roi Louis XII. pendant que le grand Capitaine assiegeoit les Châteaux de Naples ? avec quelle ruse , & quel succez ils s'en aquitterent , d'où proceda le démêlé qu'ils eurent avec l'Archiduc , & leur sortie de la Cour sans rien conclure , & dans quels excez de prosperitez redoublées le grand Capitaine acheva sa conquête.*

**L**E Conseil d'Espagne uoit cependant de toutes les défaites qui pouvoient retarder la ratification du Traité de Blois. Ni la Politique ancienne, ni la moderne n'en fournissoient aucune, dont il ne trouvat bon de hazarder le succez, pour se deffendre des importunitéz del' Ambassadeur de France, & du Gentilhomme que l'Archiduc avoit expressement envoyé à Madrid. Tantôt on les remettoit au retour du Roy Catholique , qui pour éviter leuts sollicitations avoit fait un voyage en Arragon , sous prétexte de remedier à quelques desordres populaires , qu'une imposition nouvelle avoit excitez dans les Royaumes héréditaires ; tantôt on rejettoit la faute sur la nécessité, où la Reine Isabelle avoit été de partir de Madrid , avant le retour du Roi son Mari , pour aller sur  
les



les confins de l'Estramadure, renouveler l'alliance qui subsistoit depuis si long-tems entre les Couronnes de Castille & de Portugal; tantôt on alleguoit que comme les intérêts de leurs Majestez Catholiques pouvoient être divisez par la mort de l'une ou de l'autre, il falloit que l'expédition se fit en présence des deux; tantôt on feignoit d'appréhender que le grand Capitaine ne refusât encore une fois d'obeir, s'il ne voyoit la ratification signée des mêmes mains, dont il tenoit l'autorité générale qu'il exerçoit au Royaume de Naples; tantôt on témoignoit ouvertement que leurs Majestez étoient intéressées en plusieurs articles de l'accommodement; tantôt on se contentoit d'insinüer la raison générale qu'elles avoient d'en être mal satisfaites, & qui consistoit en ce que leur Gendre avoit outrepassé sa commission; tantôt on accusoit l'Archiduc d'avoir négligé les intérêts d'Espagne, pour avoir la direction de la moitié d'un Royaume sous le nom de son fils; tantôt on se reduisoit à dire en termes plus modestes, mais aussi plus passionnez, qu'il n'avoit pas fait assez de réflexion sur le peu de rapport qu'il y avoit entre le bas âge de l'Archiduc Charles, & de la Princesse Claude de France d'une part, & leur mariage futur de l'autre, en ce qui regardoit la disposition présente des affaires de Naples. Ainsi l'on tâchoit de prolonger le tems, sans s'avancer plus outre, & le dessein d'Espagne ne visoit seulement qu'à regler une plus exacte connoissance de l'avenir, par la confirmation, ou la rupture du Traité de Blois.

Mais les Rois Catholiques étant à même tems retournez à Madrid, & la nouvelle des deux victoires remportées sur les François, leur étant arrivée par le même Courier, on prit d'autres résolutions sans changer de conduite, & j'aurois de

la peine à croire qu'on eût pu seconder si ponctuellement les effets d'une Armée agissante dans l'Italie, d'un Cabinet aussi éloigné que celui de Madrid, si le consentement de tous les Historiens ne déterminoit absolument le mien. On ne délibéra plus s'il falloit accorder la ratification ; & l'on supposa pour fondement, qu'il ne falloit avoir non plus d'égard au Traité de Blois, que s'il n'avoit jamais été négocié, sous les ordres d'Espagne. On ne s'arrêta plus qu'au moyen de le rompre, en suivant les apparences de l'honneur & de la bonne foi, qu'il importoit sur toutes choses de conserver, & on jugea que pour y parvenir il étoit à propos que leurs Majestez Catholiques ne se découvrirent pas si-tôt à leur gendre, parce que d'un côté la conséquence de l'injure qu'on faisoit au Prince, en le rendant le promoteur & l'instrument d'une perfidie, vouloit qu'on se mit en devoir d'empêcher qu'il n'en fût la nouvelle, qu'après qu'elle seroit assaisonnée de la seule douceur qui pouvoit en corriger l'amertume ; je veux dire de la certitude qu'elle lui donneroit de posséder lui-même un jour la Couronne de Naples, au lieu que si le Traité de Blois subsistoit, il ne pouvoit espérer que de la voir sur la tête de son Fils ; encore ne seroit-ce qu'en faveur d'un mariage, qui comme il pouvoit manquer par le défaut de la moindre circonstance qui précéderoit sa consommation, que le bas âge des partis différerait pour tant d'année, pouvoit aussi tirer de sa maison le Royaume qu'il y avoit apporté. D'autre côté comme le Roi de France étoit alors sans contestation le plus puissant Prince de l'Europe, & que la situation & l'abondance de ses Etats lui donnoient des ressources dont l'Espagne étoit absolument privée ; il y auroit toujours à craindre qu'il ne fit passer par

mer

mer & par terre des forces capables de rétablir ses affaires au Royaume de Naples, tant qu'il luy resteroit des Villes à sa dévotion, & la paix qu'il venoit de conclurre avec les Suisses rendoit cette apprehension non seulement vray semblable, mais encore pressante, en ce qu'elle lui donna moyen de disposer d'une armée aguerrie, qu'il tenoit au Duché de Milan, & qui n'étoit pas moins nombreuse que les deux que l'Espagne entretenoit à Naples.

Il falloit donc faire durer encore le sommeil lethargique, où le Traité de Blois tenoit le Roi Très-Chrétien si profondément ensevely. Il falloit continuer la tromperie qu'on luy faisoit, jusques à ce qu'il ne fût plus en état d'y remédier, lors qu'il l'appercevrait. Il falloit l'empêcher de faire les provisions necessaires au secours de Gayette, & des autres Places qui n'avoient point encore osté les armes Françoises de dessus leurs remparts. Il falloit l'empêcher de faire embarquer promptement les troupes qu'il avoit à Genes, de peur qu'elles n'arrivassent assez tost pour ramasser les restes des deux armées dissipées, & pour retenir dans son party ceux de la faction d'Anjou; mais afin de le confirmer dans une si bizarre suspension, durant tout le tems que l'Espagne en auroit besoin, il le falloit tenter par la plus foible facilité de son ame, qui souhaitoit toujours la paix à contretens, & luy fournir une occasion nouvelle d'esperer de jouir sans trouble de ses conquestes d'Italie.

C'est ce qui fit résoudre le Roi Catholique à persister dans une feinte; que le procédé du grand Capitaine n'avoit déjà que trop évanée, & qui lui fit envoyer de nouveaux Ambassadeurs à Blois, avec des instructions qui font douter encore maintenant laquelle des deux prévaloit en elles, de la souplesse ou de la mauvaise foy; elles portoient

expressément qu'on amusât le tapis durant quelque tems, sous prétexte de certaines clauses, dont leurs Majestez Catholiques demandoient l'éclaircissement, avant que de ratifier le Traité. Ensuite on leur ordonnoit de faire naître adroitement un sujet de contestation avec l'Archiduc, ce qui ne seroit pas beaucoup difficile, quand on retoucheroit aux articles, dont il se sentiroit obligé par honneur, d'empêcher que les termes ne fussent alterez, après qu'il les avoit signez. On leur marquoit distinctement les reproches qu'ils lui feroient chaque jour, en de nouvelles choses, d'avoir excédé son pouvoir. Que si ce Prince leur paroïssoit agité d'une nouvelle indignation, qui partît du fond de l'ame, & qui fût excitée par le ressentiment de la tromperie où son Beau-pere l'avoit engagé, ils avoient ordre de rompre la negociation, & de retourner en Espagne, après avoir protesté que leur depart ne procedoit que de la mauvaise humeur de l'Archiduc, & de la crainte qu'ils auroient à la mesintelligence de leurs Majestez Catholiques, avec un Prince qui leur étoit si étroitement allié, & qu'ils retourneroient aussi-tôt qu'ils remarqueroient dans sa personne & dans les choses plus de disposition à la douceur. Mais si la colere de l'Archiduc ne leur paroïssoit pas si violente que l'injure le requeroit, & s'ils avoient lieu de soupçonner que ses emportemens ne vinssent pas tant d'une conscience abusée, ou d'un honneur prostitué, que de la nécessité où cet artifice l'auroit réduit, de feindre des transports de vanité, pour se retirer du mauvais pas où son imprudence & la politique d'Espagne l'avoient engagé, on leur permettoit en ce cas de s'ouvrir entierement à luy, pourvû qu'ils le vissent resolu de partir au plutôt de Blois, sans avoir égard aux voyes que la bien séance lui ouvroit

pour

pour faciliter sa retraite ; & l'on vouloit qu'ils le persuadassent de se retirer dans ses Etats, ou dans ceux de l'Empereur son Pere.

Les premiers de ces ordres furent ponctuellement executez, en ce que les deux Ambassadeurs tinrent durant quelques jours les Ministres de France occupez, sur l'explication des Articles qu'ils prétendoient estre exprimez en termes équivoques. Ils réüssirent encore mieux dans la contestation qu'on leur avoit ordonné de faire naître ; mais comme il n'est rien de plus infiny dans le monde que les actions humaines, & qu'entre celles-cy les passions irascibles ont des suites qui tombent le moins sous la prévoyance des jugemens les plus solides, il arriva que comme l'Archiduc estoit d'un temperament bilieux, & que d'ailleurs les délais affectez de son Beau-pere lui faisoient soupçonner une partie de la verité, qu'on évitoit avec tant de soin de lui découvrir, il se picqua si vivement des reproches qu'on lui faisoit, quoi qu'ils ne pussent estre énoncez d'une plus modeste maniere, & leur fit des reparties, qui marquoient si distinctement ce qu'il en pensoit, sans faire réflexion que le Cardinal d'Amboise & quelques autres Seigneurs François étoient préseus, que ces Ambassadeurs pour cacher leur jeu furent contrains de luy dire, qu'ils avoient ordre de leurs Majestez Catholiques de lui témoigner qu'elles avoient esté merveilleusement étonnées de la conduite, qu'ils avoient observée dans la negociation dont il s'agissoit, en ce qu'il avoit eu si peu de deference à leur égard, que de contrevenir à leurs volontez presqu'en tous les articles ; qu'il étoit veritable que la grandeur de sa naissance, & l'honneur qu'il avoit eû d'entrer dans l'alliance, les avoient obligez de le traiter plustost en Gendre qu'en Plenipotentiaire.

riaire, & de luy donner un pouvoir qui ne pouvoit estre ni plus vaste dans son étendue, ni moins déterminé dans sa forme; mais qu'il étoit encore plus veritable que cette faveur extraordinaire avoit été plutôt attachée à sa personne qu'à sa commission, & que pour en avoir une marque infaillible, il ne falloit avoir recours qu'aux instructions qu'il avoit reçues en partant de la Cour de Madrid, pour apercevoir incontinent que leurs Majestez Catholiques n'avoient point entendu que l'honneur qu'elles lui faisoient préjudiciât à leurs affaires, & qu'on les trouveroit limitées dans tous les points qu'elles prétendoient avoir été violés; qu'encore qu'elles n'eussent point usé de cette précaution, à l'égard d'un Prince qu'elles reconnoissoient déjà pour leur présomptif héritier, & qu'elles l'eussent traité avec assez de créance & de familiarité, pour se contenter de lui témoigner verbalement leurs intentions, il ne s'ensuivoit pas néanmoins qu'il eut esté plus libre de les excéder; au contraire il avoit dû proceder avec plus de circonspection, à mesure qu'il étoit mieux autorisé, quand il n'y auroit eu que cette seule considération, que ses manquemens seroient moins réparables, s'il en arrivoit quelques-uns, puisqu'enfin la qualité des choses qu'on avoit réservées à sa discretion, l'avertissoit de s'imposer à luy-même de plus étroites bornes, que n'auroient été celles qu'on eut pû luy donner, au lieu de le convier à les outrepasser.

L'Archiduc surpris autant qu'indigné en ce discours, leur répondit d'un ton qui ne laissoit pas d'être sincere, nonobstant les transports de colere dont il étoit interrompu, qu'il n'avoit point manqué de respect à l'égard de leurs Majestez Catholiques, & que s'il y avoit de sa part de l'erreur en ce point, elle étoit plutôt du costé de l'excès, que du costé du deffaut; que la meilleure preuve qu'il en pouvoit donner étoit, d'avoir negligé de tirer d'el-

les

les une déclaration par écrit de leurs intentions, avant que de s'engager dans le Traité de Blois; mais que puisqu'il étoit désormais impossible de la réparer, il ne lui restoit plus qu'à prendre le Ciel à témoin de son innocence; que c'étoit de là qu'il espiroit d'être justifié de la calomnie qu'on lui imposoit d'avoir excédé son pouvoir; comme c'étoit du même lieu qu'il devoit attendre la manifestation d'une vérité, qui pour n'être pas maintenant susceptible de convictions, à cause que les artifices de son Beau-pere les avoient toutes retranchées, n'en étoit pas moins certaine; sçavoir que les instructions qu'il avoit reçues à la Cour de Madrid étoient égales en toutes choses au pouvoir qu'on lui avoit donné, & qu'elles n'avoient jamais été écrites par leurs Majestés Catholiques, ni par aucun de leurs Ministres; comme on prétendoit qu'il n'étoit point intervenu d'autre mystère dans la négociation qu'il avoit entreprise, sinon qu'après avoir conféré long-tems avec elles sur les conditions qu'elles demandoient, & qui étoient les mêmes que celles dont le Roi Très Chrétien étoit demeuré d'accord par le Traité de Blois, elles s'étoient contentées de luy témoigner leurs inclinations pacifiques, & la sincérité de leurs discours, en ce qui regardoit l'alliance qui devoit terminer leurs différens avec la France; qu'ensuite elles s'étoient fait apporter l'Evangile & la figure du Crucifix, pour être les dépositaires du serment solennel qu'elles aloient faire, & qu'en appliquant leurs mains sur ces deux choses, qui certainement étoient les plus Augustes de nôtre Religion, elles avoient juré de tenir des à présent pour fait, & ratifier (quand elles en seroient requises) tout ce qui seroit arrêté dans sa négociation avec la France; qu'on n'avoit pas encore parlé jusques là des deux Ambassadeurs, qui le devoient accompagner, & qu'il ne les avoit reçûs, lors qu'ils lui avoient été

pre-

presentez à son départ que pour estre les témoins des conférences qu'il auroit avec les François, & non pas pour entrer directement, ou indirectement, en qualité de parties, ou d'associez dans la negociation; que si nonobstant, il s'étoit encore relâché dans ce point, & s'il n'avoit point eû d'égard à ce que Dieu l'avoit fait naître, pour souffrir qu'ils intervinssent avec lui dans toutes les décisions, il avoit entendu que cela se fit de maniere que ces Ambassadeurs empruntassent de lui seul toute l'autorité qui les faisoit agir, & qu'ils n'en eussent aucune qui fut détachée de la sienne; que cette présupposition étoit si véritable, que ces Ambassadeurs n'avoient point montré de pouvoir, avant que d'entrer en conférence, comme il auroit esté nécessaire, s'ils eussent eû quelque caractère particulier: qu'en effet ils n'en avoient point apporté d'Espagne qui fut venu à sa connoissance, & qui eût esté communiqué aux Ministres du Roi Très-Chrestien; que c'étoit donc lui seul qui les avoit introduits dans la Conférence; & que puisqu'il estoit assez malheureux pour estre accusé d'avoir manqué de déférence, après avoir non seulement accepté, mais encore recherché la concurrence de deux hommes, qui n'avoient rien de plus considerable que la qualité de sujets de leurs Majestez Catholiques, il prétendoit sauver le peu de réputation qui lui restoit, en demeurant à Blois en ôtage, jusques à ce qu'il eût satisfait de sa personne, pour la mauvaise foy d'autrui.

Ces dernières paroles qui designoient une résolution, que l'Espagne apprehendoit sur toutes choses, déconcertèrent tellement les Ambassadeurs, que ne trouvant point dans leurs instructions de remède à ce mal, que le conseil de Madrid n'avoit point prévu, & la distance des lieux leur ôtant la commodité d'en avoir de nouveaux



vœux ordres ; ils s'aviserent d'un expedient, qui n'avoit rien qui le pût empêcher de réussir, si non qu'il estoit trop subtil. Ils tâcherent de broüiller l'Archiduc avec le Roi Loüis XII. en proposant au Cardinal d'Amboise, que leurs Majestez Catholiques seroient contentes de renouer le Traité pourvû, que le Royaume de Naples fût restitué présentement au Roi Frederic, & non pas remis à la consommation d'un mariage qui n'arriveroit peut estre jamais ; leur dessein estoit de picquer l'Archiduc de jalousie, en le menaçant de perdre une Couronne qu'il pensoit avoir assurée à son fils, & de l'obliger à sortir de France pour détourner ce coup.

Mais comme entre les simples, ceux dont la vertu est plus active font plus rarement leur operation que les autres, parce que leur vigueur estant plus réunie en elle-mesme, & devant agir en moins de temps, il ne faut que le moindre empêchement pour la suspendre & la retenir toute entiere, pourvû qu'il survienne précisément au point qu'elle commence d'agir, aussi le moyen que ces Ambassadeurs avoient inventé faillit, dès la première tentative qu'ils firent de l'exécuter ; & le Cardinal d'Amboise leur représenta si distinctement, le peu d'apparence qu'il y avoit que leurs Majestez Catholiques consentissent à remettre sur le Trône un Prince qui n'y prétendoit plus, & qui s'estoit accoutumé à la vie privée, après avoir employé toutes sortes de voyes pour l'en faire descendre, qu'ils n'insisterent pas davantage sur la proposition qu'ils avoient faite, & se retirèrent aussi-tost que le Roy Très-Chrestien leur eût déclaré, qu'il n'écouterait rien de ce que l'Espagne mettroit sur le tapis, jusques à ce qu'elle eût ratifié le Traité de Blois, & qu'elle eût desavoué publiquement les dernières actions de Gonsalve.

Leur retraite fit comprendre au Roi Loüis XII. le pré-

préjudice de la négociation de l'Archiduc avoit apporté dans ses affaires, & comme ceux qui ont été picquez par les dragons de Numidie voulant se délivrer du mortel assoupissement qui les avoit saisis, font des efforts qui paroissent plus grands que leur santé ne leur pourroit permettre, quand elle seroit dans son intégrité, & qui semblent ne pas sortir d'un principe dont le venin devoit avoir infecté non seulement la substance des nerfs, mais encore leur origine; de même les préparatifs, que la France fit pour rétablir sa réputation perdue au Royaume de Naples, surpasserent de beaucoup ceux que les autres Rois avoient assemblez pour leurs expéditions précédentes: Et l'on peut dire que, si l'on excepte les dernières années du Règne passé, & quelques unes de celui-cy, nôtre Monarchie n'a jamais produit aux yeux de l'Europe une plus magnifique, ni plus formidable montre de puissance, que celle dont elle appuya les justes ressentimens de son Roi; Elle équipa la plus superbe flotte que l'on eût veüe dedans ses ports, depuis celle dont Charles VI. menaça l'Angleterre, & les soins extraordinaires que le Cardinal d'Amboise prit d'y faire travailler, dans tous les ports que son Maître possédoit dans la mer Méditerranée, ne diminuerent en rien ceux qu'il apporta pour faire assembler une armée de terre, où l'on voyoit presque autant de Gentilshommes que de Cavaliers, & de vieux soldats que de fantassins. Outre ces deux secours on en disposa un troisième, qui devoit partir sur les Vaisseaux qui seroient prêts à mettre à la voile, & porter des rafraichissemens dans Gayette, & dans les Châteaux de Naples: le Commendeur de Ravestlin, Général de ces Vaisseaux, avoit ordre de se tenir ensuite sur la côte, & de s'opposer aux renforts qui pourroient arriver d'Espagne au grand Capitaine, de peur qu'il n'arrivât aux troupes du

Mar-

Marquis d'Alegre le même accident qui avoit causé la déroute de Monsieur d'Aubigny. Enfin pour ajouter la diversion aux autres voyes, dont la France méritoit de tirer raison de l'Espagne, on envoya des Commissions dans la Guyenne & le Languedoc, pour y mettre deux nouvelles armées sur pied, dont l'une devoit entrer dans les Royaumes héréditaires du Roy Catholique du côté de Fontarabie, & l'autre attaquer le Comté de Roussillon, pendant qu'une autre armée navale descendroit sur les costes de Catalogne & de Valence; & profiteroit de l'occasion qui auroit obligé les Rois Catholiques à la dégarnir de soldats.

Mais les manquemens, que j'ay désignez au discours précédent, & la promptitude des Espagnols à poursuivre la victoire rendirent inutiles tous ces superbes armemens. Et comme les choses naturelles qui tombent, se précipitent bien plus vite vers la fin que dans le commencement de leur chute; soit que cela procede de l'étrange inclination qui les fait toutes courir au changement, quoi qu'ils n'y puissent arriver qu'aux dépens & par la ruine de leur être, soit qu'il en faille attribuer la cause à des redoublemens occultes de violence, qui leur soient alors imprimés par quelque agent extérieur, que la Physique n'ait point encore reconnu; de même quelque rapide que fût le mouvement qui emportoit les affaires des François à Naples, dès le commencement de leur décadence, & quelque difficulté qu'il y eût à concevoir que le malheur pût estre désormais plus prompt, après leur avoir fait perdre en huit jours deux batailles rangées; on apperçut pourtant dans la suite des effets plus surprenans & moins interrompus, & le branle qu'avoient pris les conquêtes du Roy Charles VIII. après son retour d'Italie, n'avoient rien en comparaison de celui que je vais décrire.

Aussitôt que le grand Capitaine eut été dans la ville

de Naples, il fit avancer son artillerie contre la Tour de St. Vincent située à côté du Château-neuf, & la bâtit avec tant de violence, que les assiégés furent contrains de la rendre, au bout de trois jours. Ensuite le brave Navarre prit la commission de forcer le Chasteau neuf, & planta son artillerie sur l'éminence du Mont Martin, comme s'il eut eû dessein de forcer les fortifications de ce côté là, qui n'étoient point régulières, pendant qu'il commençoit à faire le premier usage que l'Europe eut vû de l'invention des mines à la faveur de la nuit, sous les murs de la Citadelle. Son travail n'étoit point interrompu par les François, parce qu'ils n'en sçavoient point encore l'importance, & le bruit des mineurs, qui n'étoient point encore accoutumés à cet exercice, leur donnant plus d'étonnement que de crainte; ils avoient des momens, qui leur inspiroient de la joye, de ce que les Espagnols s'attachoient à la sappe, dans l'opinion qu'après avoir consommé beaucoup de tems sans avancer l'ouvrage, ils seroient réduits à le laisser imparfait. Et il y en avoit d'autres, où la finesse des Espagnols leur faisoit pressentir quelque chose du péril qui les menaçoit, en leur inspirant des soupçons, qui, pour peu de reflexion qu'ils y eussent fait davantage, les auroient averti de leur propre disgrâce. L'infanterie Espagnolle étoit attentive à ce que produiroit cet ouvrage si nouveau, & se tenoit rangée en bataille, sans pénétrer dans le projet de son Général, quand elle apperçût la terre s'entrouvrir, & les remparts de la Citadelle qui étoient les plus proches, voler tout d'un coup en l'air, par la violence du feu. Une si favorable occasion d'entrer dans la Place les animant alors, beaucoup plus que n'auroient pû faire les exhortations de leurs Chefs, ils monterent à l'assaut, sans attendre le signal, & s'étoient déjà  
rendus

rendus maîtres de la Ciradelle, lors que les François qui étoient dans le Château-neuf, accoururent pour la prendre, avant que les Espagnols eussent assuré leur logement. Mais le nombre de ceux cy qui croissoit toujours, à mesure qu'il entroit des soldats par la brèche, les contraignit bien-tôt de se-retirer en tel desordre, que les assaillans entrèrent dans le Chasteau-neuf pêle-mêle avec les assiegez, & s'emparèrent de la principale entrée, qui n'étoit pas encore défendue par le Tourion que Gonsalve y fit élever depuis, où ils introduisirent leurs Compagnons, & contraignirent tous les François de se rendre à discrétion.

Ce malheur, outre les conséquences que je remarqueray cy-dessous, fut d'autant plus grand, qu'il arriva deux heures après de Gennes une flotte François composée de six gros Vaisseaux, chargés de deux mille Fantassins, de munitions d'armes & de vivres, qui donna tant de terreur à la flotte Espagnole, que Villemarine qui la commandoit, ne se croyant point en seureté dans le port de Naples, se retira vers l'Isle d'Ischie. La François approcha sans obstacle du Chasteau-neuf; mais le trouvant déjà perdu, tout ce qu'elle put faire fut de mettre à la voile pour aller chercher ceux qui la fuyoient. Mais les Espagnols s'étoient rangez avec tant d'avantage dans un port de cette Isle, après avoir enfoncé des Vaisseaux pour empêcher l'accez, que les François furent contrainsts de relâcher vers Gayette, pour éviter une tempeste qui les auroit britez inutilement contre les Rochers d'Ischie, & laisserent aux Espagnols le passage libre, pour retourner dans le port de Naples.

Il ne restoit plus aux François que le Château de l'Oeuf, qui n'étoit pas à la vérité de si grande importance que celui qu'ils venoient de perdre, mais qui ne laissoit pas de leur donner espérance de le recouvrer,

quand le secours qu'ils attendoient seroit arrivé. Navarre enflé du succès, qu'il venoit de remporter, entreprit de le forcer de la même manière, & fit les approches du côté de Pizi Falionne à la faveur de la nuit dans des barques couvertes, avec tant de silence, que les François ne s'aperçurent point du travail des mineurs, jusqu'au bout de trois semaines la mine fit son opération justement sous le lieu où le Gouverneur de la Place tenoit conseil avec ses Officiers, & les fit perir avec un tel saisissement de leurs soldats, que cette nouvelle méthode avoit d'aurant plus surpris, qu'ils étoient préparés à la défense; & que ne sachant ce qu'ils devoient craindre, & s'imaginant à chaque moment que la terre alloit s'entrouvrir sous leurs pas, ils demandèrent à capituler, quoique les dehors du Château ne fussent aucunement endommagés.

Cependant Prosper Colonne étoit entré dans l'Abruzze avec une partie des troupes victorieuses, où il se rendit le maître de la Ville d'Aquila, de la Roque, de Vandre, & généralement de toutes les Places que les François y tenoient, dans le même tems qu'Andrade après la défaite de Mr. d'Aubigny faisoit repentir les Calabrois de leur inconstance. Il eut ordre du grand Capitaine, pour attirer ces peuples par la douceur à se mettre sous l'obéissance de l'Espagne, de faire des offres si avantageux au Comte de Capaci, qui passoit pour le plus considérable Seigneur du pays, qu'il ne délibéra point à changer de party pour les accepter, & pour payer au Roi Catholique des services qu'il avoit omis de lui rendre, il servit d'entremetteur pour ramener les autres, que son exemple avoit incitéz de traiter avec les François, à la réserve du Prince de Rossano, qui refusa toutes ces sermons d'ajustemens, que ses amis lui faisoient, & se jeta dans St. Severin, avec intention de la conserver aux François jufques à l'extrémité.

*Fin du Premier Livre.*

AQ 2  
1655242